



VITAM
IMPENDERE
VERO.

N^o 8

(et n^o 2.



Library
of the
University of Toronto





Jacques Sulp.

*Satire, tu ne le connois pas. Discours du Citoyen de
geneve p. 31*

L'objet de ces transports si tendres
n'est qu'une idole qu'à tes yeux
ce flambeau va reduire en cendres.

Voies les p. 49. 50. de cette edit.

REFUTATION

DU DISCOURS

DU

CITOYEN DE GENEVE;

QUI A REMPORTE' LE PRIX

A L'ACADEMIE DE DIJON;

EN L'ANNÉE 1750.

PAR UN ACADEMICIEN

DE LA MÊME VILLE.

..... *res antiquæ laudis*

Ingridior Virgil. *Georgic.* l. 2. v. 174.

*Quid per Deos! optabilius sapientiâ? Quid præstantius? Quid homini melius? Quid homine dignius? Sapientia autem est rerum divinarum & humanarum, causarumque quibus hæ res continentur Scientia; cujus studium qui vituperat, haud sanè intelligo quidnam sit quod laudandum putet. Nam, sive oblectatio quæritur animi, requiesvè curarum; quæ conferri cum eorum studiis potest, qui semper aliquid anquirunt, quod spectet & valeat ab bene, beatèque vivendum? Sive ratio constantiæ, virtutisquè ducitur, aut hæc Ars est, aut nulla omninò per quam eas consequamur. Cicero de Officiis, Lib. II. c'est-à-dire . . . Qu'y a-t'il, Grands Dieux, de plus désirable que la Sageffe? Qu'y a-t'il de plus excellent, de meilleur, de plus utile à l'homme, de plus digne de l'homme? Or la Sageffe est la science des choses divines & humaines & de leurs causes. Qu'on puisse mépriser cette science & trouver quelqu'autre chose digne de louange, c'est ce que je ne comprends pas; car si l'on cherche les plaisirs de l'ame, la récréation de l'esprit, où en trouvera-t'on de comparables aux occupations de ceux qui cherchent sans cesse ce qui peut nous rendre gens de bien & heureux; si l'on veut trouver les regles de la vertu la plus solide, la Philosophie est le seul Art de les obtenir. Cicéron, *Traité des devoirs*, Edition de Glasgow, pp. 99. 100.*

DISCOURS

QUI A REMPORTE' LE PRIX
A L'ACADEMIE
DE DIJON,
EN L'ANNÉE 1750.

Sur cette Question proposée par la même Académie;
*Si le rétablissement des Sciences & des Arts
a contribué à épurer les mœurs.*

PAR UN CITOYEN DE GENEVE.

Barbarus hic ego sum , quia non intelligor illis. Ovid.

NOUVELLE ÉDITION,

Accompagnée de la Réfutation de ce Discours, par les
Apostilles critiques de l'un des Académiciens Exa-
minateurs, qui a refusé de donner son suffrage à
cette Pièce.



A LONDRES,

Chez EDOUARD KELMARNECK.

M. D C C L I.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

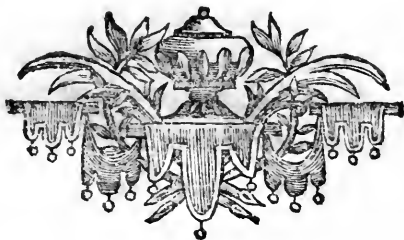
P R É F A C E
D E L' A U T E U R
D U D I S C O U R S,
C I T O Y E N D E G E N E V E .

*V*OICI une des grandes & des plus belles questions qui aient jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce Discours de ces subtilités métaphysiques qui ont gagné toutes les parties de la Littérature, & dont les Programmes d'Académie ne sont pas toujours exempts ; mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre humain.

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel ; & ce n'est pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques Sages, que je dois compter sur celle du Public : Aussi mon parti est-il pris ; je ne me soucie de plaire ni aux Beaux-Esprits, ni aux gens à la mode. Il'y aura dans tous les tems des hommes faits pour être subjugués par les opinions

de leur siècle, de leur Pays, de leur Société: Tel fait aujourd'hui l'Esprit fort & le Philosophe, qui par la même raison n'eût été qu'un fanatique du tems de la Ligue. Il ne faut point écrire pour de tels Lecteurs, quand on veut vivre au-delà de son siècle.

Un mot encore, & je finis. Comptant peu sur l'honneur que j'ai reçu, j'avois, depuis l'envoi, refondu & augmenté ce Discours, au point d'en faire, en quelque manière, un autre Ouvrage; aujourd'hui, je me suis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai seulement jetté quelques notes & laissé deux additions faciles à reconnoître, que l'Académie n'auroit peut-être pas approuvées. J'ai pensé que l'équité, le respect & la reconnoissance exigeoient de moi cet aversissement.



„ Discours par des Notes critiques , dont la
 „ collection est plus considérable que le texte
 „ même ; j'ai cru que l'honneur de la vérité ,
 „ celui de toutes les Académies , & de la nôtre
 „ particulièrement , l'exigeoient de moi : ces
 „ mêmes motifs m'engagent à vous en en-
 „ voyer la copie , & à vous permettre de les
 „ rendre publiques. Dans cette vue , j'ai lu
 „ l'Edition que l'Auteur en a faite, & j'ai ajouté
 „ à mon manuscrit quelques remarques nouvel-
 „ les , auxquelles ses additions ont donné lieu.
 „ Ne perdez point de vue , s'il vous plaît ,
 „ Monsieur , que ce ne sont que des apostilles,
 „ des notes que je vous envoie , & non un
 „ discours fleuri ; que mon dessein n'a jamais été
 „ d'opposer éloquence à éloquence, paradoxe à
 „ paradoxe ; j'aurois peut-être tenté le premier
 „ envain , & le dernier n'auroit pas été de mon
 „ goût ; j'expose naturellement à mes Confré-
 „ res ce que je pense d'une Pièce , dont je suis
 „ examinateur , en opposant , selon mes foi-
 „ bles lumières , le raisonnement juste aux fi-
 „ gures oratoires , la vérité claire au paradoxe.
 „ J'applaudis avec le Public au génie & aux ta-
 „ lens de notre Auteur ; mais j'ose penser que

„ sa Pièce n'est qu'un élégant badinage , un
 „ jeu d'esprit , & que sa these est fausse. Si je
 „ puis vous en convaincre , j'ai gagné ma cau-
 „ se. Je préférerai toujours l'art d'éclairer &
 „ d'instruire à celui d'amuser & de plaire ,
 „ quand il ne me sera pas possible de les réunir.
 „ J'ai l'honneur d'être , &c. „

A Dijon , ce 25 Août 1751.

La générosité de Mr. * * * combla mes vœux ; je m'applaudis du parti que j'avois pris ; je dévorai ses notes ; je m'y retrouvai , pour ainsi dire , par-tout. Pour sentir combien cette conformité me flatte , il faudroit savoir tout ce que vaut Mr. * * * Je suis persuadé que tous les amateurs des Sciences & des Arts , se trouveront aussi flatés que moi , & par les mêmes raisons de la lecture de ses Refléxions. J'usurai donc dans toute son étendue , du pouvoir qu'il me donne de les publier ; ses motifs me paroissent aussi justes que ses remarques. Elles nous conservent enfin le droit si doux , si flatteur de penser avec Horace, que... *le Philosophe n'a dans toute la nature que les Dieux au-dessus de lui. . .*

*Ad summam , sapiens uno minor est Jove , dives ,
 Liber , honoratus , pulcher , Rex denique Regum.*



DISCOURS. REFUTATION.

Decipimur specie recti.

... sunt certi denique fines,
Quos ultra, citràque nequit consistere rectum.*

LE rétablissement des Sciences & des Arts a-t'il contribué à épurer ou à corrompre les

L'AUTEUR est très-savant ; & joue par conséquent ici un personnage feint & accommodé à la Scène. Mais en général, sur

* L'Epigraphe, *Decipimur specie recti* ... choisie par l'Auteur de ce Discours, pour nous annoncer que notre prévention en faveur des sciences est une erreur : cette Epigraphe, dis-je, est la seule excuse qu'on puisse lui prêter à lui-même, encore n'est-elle pas fort bonne ; car on peut être quelquefois trompé par les apparences & s'égarer ; mais il faut pourtant convenir que le chemin du vrai a des marques distinctives, des limites, des bornes, *certi denique fines* ; qu'il y a de règles pour s'y conduire : & en vérité elles me paroissent si évidentes dans l'opinion contraire à celle de l'Auteur, que je soupçonne qu'il a moins été séduit par les simples apparences du vrai, que par l'espérance de les réaliser à nos yeux à force de génie.

Mœurs ? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette question ? Celui, Messieurs, qui convient à un honnête homme qui ne fait rien, & qui ne s'en estime pas moins.

quel fondement un honnête homme qui ne sauroit rien, ne s'en estimeroit-il pas moins ? Qui peut disconvenir que si cet honnête homme étoit savant, il auroit toujours un talent de plus, & qu'ainsi il en seroit d'autant plus estimable ? Mais est-il bien vrai qu'on puisse être parfaitement honnête homme & parfaitement ignorant tout ensemble ? Ne faut-il pas au moins connoître ses devoirs pour les remplir ? Ne faut-il pas les avoir appris par une éducation qui nous ait inculqué les principes d'une saine morale ? Une science aussi essentielle que celle-ci vaut bien, ce me semble, qu'on ne la compte pas pour rien, & que celui qui la possède, ne se regarde pas comme un *homme qui ne fait rien*. Si l'Auteur entend par *ne savoir rien*, n'être point Géometre, Astronome, Physicien, Médecin, Jurisconsulte, &c. Je conviendrai qu'on peut être honnête homme sans tous ces talens ; mais n'est-on engagé dans la société qu'à être honnête homme ? Et qu'est-ce qu'un honnête-homme ignorant & sans talens ? un fardeau inutile, à charge même à la terre, dont il consomme les productions sans les mériter, un de ces hommes auxquels Horace fait dire . . .

Nos numerus sumus, & fruges consumere nati.

Il y a bien loin de cet honnête homme-là, à l'homme de bien, vrai citoyen, qui pénétré de ses devoirs envers les autres hommes, envers l'Etat, cultive dès l'enfance toutes les sciences, tous les arts par lesquels il peut les servir, & par lesquels il les sert en effet, dès qu'il lui est possible.

. . . *Quod si*

Frigida curarum fomenta relinquere posses,

Quò te caelestis sapientia duceret, iras.

Hoc opus, hoc studium, parvi properemus & ampli,

Si patria volumus, si nobis vivere cari. Horat. *Épist.* 3. l. 2. v. 25.

Il sera difficile, je le sens, d'approprier ce que j'ai à dire au Tribunal où je comparois. Comment oser blâmer les Sciences devant une des plus savantes Compagnies de l'Europe, louer l'ignorance dans une célèbre Académie, & concilier le mépris pour l'étude avec le respect pour les vrais Savans ?

J'ai vu ces contrariétés & elles ne m'ont point rebuté.

Ce n'est point la Science que je maltraite me suis-je dit ; c'est la Vertu que je défends devant des hommes vertueux.

La solution de ce problème est rendue très-curieuse & très-intéressante par le génie supérieur & le style séduisant de l'Auteur ; mais il n'a point concilié les contrariétés qu'il sent lui-même.

Défendre la vertu contre la science qu'on regarde comme incompatible avec la première, n'est-ce point maltraiter cette science ? Et quand tout le Discours de l'Auteur tend à prouver l'incompatibilité de ces deux qualités, la vertu & la science, comment peut-il composer chaque Académicien de Dijon de deux hommes, l'un *Vertueux* & l'autre *Docte* ? Cette distinction subtile, par laquelle il a cru échapper aux contrariétés qu'il a lui-même remarquées dans son procédé, n'est-elle pas des plus frivoles ?

La probité est encore plus chère aux Gens de bien, que l'érudition aux Doctes. Qu'ai-je donc à redouter ? Les lumières de l'assemblée qui m'écoute ? Je l'avoue ; mais c'est pour la constitution du Discours, & non pour le sentiment de l'Orateur.

Le sentiment de l'Orateur, si je ne me trompe, fait la pièce principale de la constitution du Discours. Si le premier n'est point juste, l'autre ne sauroit être solide ; & un discours sans justesse & sans solidité a beau être séduisant, il n'aura point mon suffrage.

Les Souverains équitables n'ont jamais balancé à se condamner L'Auteur convient donc qu'il attaque les Sciences, & que par-là nous devenons ses parties. Il

eux-mêmes dans des discussions douteuses ; & la position la plus avantageuse au bon droit , est d'avoir à se défendre contre une Partie intégrée & éclairée , juge en sa propre cause.

A ce motif qui m'encourage , il s'en joint un autre qui me détermine :

c'est qu'après avoir soutenu , selon ma lumière naturelle ; le parti de la vérité ; quel que soit mon succès , il est un Prix qui ne peut me manquer : Je le trouverai dans le fond de mon cœur.

PREMIERE PARTIE.

C'Est un grand & beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque manière du néant par ses propres efforts ; dissiper par les lumières de sa raison , les ténèbres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé ; s'élever au-dessus de soi-même ; s'élancer par l'esprit jusques dans les régions célestes ; parcourir à pas de Géant , ainsi que le Soleil , la vaste étendue de l'univers ; & ce qui est encore plus grand & plus difficile , rentrer en soi pour y étudier l'homme & connoître sa nature , ses devoirs & sa fin. Toutes ces merveilles se sont renouvelées depuis peu de générations.

ne nous regarde plus ici que comme Savans ; mais nous nous souviendrons d'une chose qu'il a déjà oubliée , qui est que nous sommes gens de bien , & par-là nous ferons ses partisans contre la science , & des premiers à y renoncer , s'il prouve bien que celle-ci est contraire à la vertu.

Voilà sans doute ce que l'Auteur appelle le renouvellement des Sciences & des Arts. Il a raison de trouver ce spectacle grand , beau , merveilleux ; on peut ajouter hardiment sur cette seule description , que cette admirable révolution , le triomphe , l'apothéose de l'esprit humain est encore de la plus grande utilité pour les mœurs , pour le bien de la société , puisque notre Orateur reconnoit lui-même qu'une partie de ces Sciences renferme la connoissance de l'homme , de sa nature , de ses devoirs & de sa fin.

L'Europe

P R É F A C E
D E L' E D I T E U R
D U D I S C O U R S ,
AVEC LES REMARQUES CRITIQUES.

LA Littérature a ses Comètes comme le Ciel. Le Discours du Citoyen de Geneve doit être mis au rang de ces phénomènes singuliers, & même sinistres pour les Observateurs crédules. J'ai lu, comme tout le monde, ce célèbre Ouvrage. Comme tout le monde, j'ai été charmé du style & de l'éloquence de l'Auteur; mais j'ai cru trouver dans cette Pièce plus d'art que de naturel, plus de vraisemblance que de réalité; plus d'agrément que de solidité; en un mot, j'ai soupçonné que ce Discours étoit lui-même une preuve qu'on peut abuser des talens, & qu'on peut faire dégénérer l'art de développer la vérité, & de la rendre aimable, en celui de séduire & de faire passer pour vraies les propositions les plus paradoxes & même les plus fausses.

*Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui par l'art embelli ne puisse plaire aux yeux.*

Boil. Art Poët. Ch. 3.

Mais en même temps j'ai cru m'appercevoir que cet abus de l'art n'a pas tout le succès que lui promettent les apparences ; l'erreur se découvre à l'esprit attentif , sous les sophismes par lesquels on s'efforce de la revêtir du masque de la vérité , comme les mœurs artificieuses se trahissent elles-mêmes dans la contenance & les discours des hypocrites qu'on soupçonne & qu'on étudie. Néanmoins la grande défiance que j'ai de mes propres lumières , fit que la lecture de l'éloquent Discours me mit dans une sorte de perplexité : Quel parti prendre, me suis-je dit ? L'espérance de contribuer au bonheur général de la Société, comme au mien propre, d'être plus utile & plus agréable aux autres & à moi-même ; d'être enfin meilleur que la nature seule ne m'avoit formé , est le motif qui m'a soutenu jusqu'ici dans l'étude des Sciences & des Arts ; un projet si louable m'auroit-il fait illusion ? Avec le dessein de chercher le mieux être , aurois-je pris exactement le chemin opposé ? Tant de travaux ne me conduiroient-ils qu'à dégrader les talens & les inclinations que la simple nature m'avoit donnés. Si cela est , j'apprends tous les jours , & je travaille par-

là tous les jours à me rendre pire que je n'étois. Si cela est, je me propose de donner de l'éducation à mes Enfans, & par-là je trame une conspiration contre la Société, contre la Patrie, en formant un projet qui tend à la corruption de ses Sujets. Grand Dieu! qu'ai-je fait, & dans quel abîme allois-je précipiter les miens. Malheur à ceux qui ont brisé la porte des Sciences! Allons, brûlons les Livres, oublions jusqu'à l'Art de lire, & gardons-nous de l'apprendre aux autres.

Ce nouveau dessein mérite quelques réflexions; il a tout l'air d'une extravagance. Quoi! de propos délibéré, nous nous replongerions dans les ténèbres & la barbarie? Cette action seule feroit, ce me semble, le chef-d'œuvre de l'aveuglement, & de la barbarie même....

Barbarus hic ego sum,

Mais l'Auteur couronné par la respectable Académie de Dijon, m'affure que cette barbarie n'est qu'apparente, que je ne la crois telle, que parce que je n'entends pas la question...

quia non intelligor illis.

J'avoue que j'avois déjà été fort surpris que ce Corps célèbre eût proposé cette question;

car toute question proposée est censée problématique ; mais l'hommage rendu aujourd'hui au Discours par la même Société, met le comble à mon étonnement, & m'en impose ; à peine osai-je examiner. Il est un moyen d'éclaircir mes doutes, plus décent, plus sûr, plus conforme à la juste défiance que j'ai de mes lumières. J'ai l'honneur d'être lié d'amitié avec l'un des Membres du Sçavant Aréopage de Dijon, avec l'un des Juges qui a dû concourir au triomphe de l'Orateur Genevois. Consultons-le. Il est homme à ne rien faire à la légère ; il nous fera part des raisons qui ont emporté son suffrage, & elles décideront sans doute le mien. J'ai suivi ce projet, & j'ai reçu de mon illustre Correspondant la Lettre suivante.

„ Oui, Monsieur, j'ai été l'un des Juges du
 „ Discours qui a remporté le Prix en 1750 ;
 „ mais non pas un de ceux qui lui ont donné
 „ son suffrage. Loin d'avoir pris ce dernier
 „ parti, j'ai été le zélé défenseur de l'opinion
 „ contraire, parce que je pense que celle-ci a
 „ la vérité de son côté, & que le vrai seul
 „ a droit de prétendre à nos Lauriers. J'ai
 „ même poussé le zèle jusqu'à apostiller le

L'Europe étoit retombée dans la Barbarie des premiers âges. Les Peuples de cette Partie du Monde aujourd'hui si éclairée vivoient, il y a quelques siècles, dans un état pire que l'ignorance.

Je ne fais quel jargon scientifique, encore plus méprisable que l'ignorance, avoit usurpé le nom du savoir, & opposoit à son retour un obstacle presque invincible. Il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun.

Elle vint enfin du côté d'où on l'auroit le moins attendue. Ce fut le stupide Musulman, ce fut l'éternel fleau des Lettres qui les fit renaître parmi nous. La chute du trône de Constantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grèce. La France s'enrichit à son tour de ces précieuses dépouilles. Bien-tôt les Sciences suivirent les Lettres; à l'Art d'écrire se joignit l'Art de penser; gradation qui parôit étrange & qui n'est peut-être que trop naturelle.

L'ignorance est donc déjà un état bien pitoyable; c'est pourtant là le sujet des éloges (p. 2. 3.) de ce Discours, la base de la probité & le grand ressort de la félicité, selon notre Auteur.

La barbarie, l'état sauvage, la privation des Sciences & des Arts met donc les hommes hors du sens commun, puisque cette merveilleuse révolution les y a ramenés.

Il n'y a ici rien d'étrange qu'une petite tournure énigmatique dans le style; défaut qui n'est peut-être aussi que trop naturel aux Ecrivains de notre siècle. Les Sciences suivirent les Lettres; cela est très-naturel, ce me semble: on apprend les langues; on apprend à les parler, à les écrire poliment avant de pénétrer dans les Sciences. *L'art d'écrire se joignit l'art de penser.* Comment! ne penseroit-on qu'à l'Académie des Sciences? Et celle des Belles-Lettres seroit-elle composée d'Ecrivains Automates? L'Auteur est trop intéressé à n'être pas de cet avis. Il veut dire seulement que la Science des Belles-

6 REFUTATION DU DISCOURS

Lettres qui ne demande qu'une contention d'esprit médiocre, que des réflexions superficielles & légères, a été suivie de l'étude des Sciences abstraites, profondes, où les génies les plus transcendants trouvent de quoi épuiser leurs efforts; & il a mieux aimé exprimer cette différence des Belles-Lettres aux Sciences d'une façon fine que juste.

Et l'on commença à sentir le principal avantage du commerce des Muses, celui de rendre les hommes plus sociables en leur inspirant le désir de se plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

utile & agréable. Songez à tous les ressorts qu'un amant fait jouer pour plaire à sa maitresse, & souvenez-vous dans la suite de ce Discours que l'Auteur convient que, par le commerce des Muses, l'homme devient l'amant de la société, & celle-ci sa maitresse. Je crois qu'il aura de la peine à concilier sa thèse avec ces principes qui sont très-bons.

L'esprit a ses besoins, ainsi que le corps. Ceux-ci sont le fondement de la société, les autres en sont l'agrément. Tandis que le Gouvernement & les Loix pourvoient à la sûreté & au bien-être des hommes assemblés; les Sciences, les Lettres & les Arts, moins despotiques & plus puissants peut-être, étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés,

Cet avantage du commerce des Muses est très-réel, & très-important. Inspirer le plaisir de plaire aux hommes, c'est concourir au grand œuvre de la félicité commune; car avec ces dispositions, non-seulement on n'a garde de rien faire qui leur soit contraire, mais encore on emploie tous ses talens à leur être

Ces portraits sont plus jolis que justes. Il s'en faut bien que les Sciences & les Arts soient de pur agrément. Leurs utilités sont sans nombre. Il n'est point vrai qu'ils ne fassent que couvrir de fleurs nos chaînes de fer: de telles chaînes, par-tout où elles se trouvent, mettent des entraves au génie & éteignent les Sciences & les Arts.

Etouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils sembloient être nés, leur font aimer leur esclavage & en forment ce qu'on appelle des Peuples policés.

Loin que les Sciences étouffent en nous le sentiment de la liberté originelle, c'est elles au contraire qui nous apprennent que la nature a fait tous les hommes égaux, & que l'esclavage est le fruit d'une tyrannie établie par la violence, *par la raison du plus Fort*, suite inévitable de la *Barbarie*. Mais

c'est déshonorer la vraie idée d'un *Peuple policé*, que de nous le représenter comme une bête feroce à demi-apprivoisée, comme un esclave sans sentimens pour sa *liberté originelle*, & assujetti à un joug honteux qu'il chérit encore, tant sa stupidité est extrême. L'homme policé est celui que les lumières de la raison & de la morale ont convaincu que les loix & la subordination établies dans un Etat ont pour principe l'équité, & pour but sa propre félicité & celle de ses pareils. Persuadé de ces vérités, il est le premier à exécuter, à aimer, à défendre ces loix qui ont enlevé son suffrage, & qui font sa sûreté & son bonheur. Une société d'hommes qui pensent & qui agissent ainsi, forme ce qu'on appelle vraiment un *Peuple policé*.

Il y a toujours dans les Sociétés des *individus pervers*, qui n'ont ni les lumières, ni la raison, ni l'éducation nécessaires pour ressembler à l'homme sociable que je viens de décrire; ce sont-là ceux qu'on ne tient dans l'ordre d'un peuple policé que par des chaînes, que sous un joug; mais on voit que ces hommes féroces sont ceux de notre espèce qu'on n'a pu apprivoiser; c'est la partie non policée du peuple, & celle que le reste de la société est intéressée à retenir dans une sorte d'esclavage. C'est cet esclave que l'Orateur nous donne ici pour un *Peuple policé*; esclave qui est précisément cette portion honteuse de l'humanité, qui est sans aucune des

8. REFUTATION DU DISCOURS

vertus sociales, sans aucune des qualités d'un Peuple policé.

Le besoin éleva les Thrônes ; les Sciences & les Arts les ont affermis.

Le besoin & la raison ont élevé les Thrônes des vrais Rois. Les Sciences & les Arts qui sont à leur tour le thrône de la raison, deviennent par-là le plus ferme appui des Souverains légitimes, par les heureux effets de la raison & de la justice, tant sur le Souverain que sur les Sujets.

Puissances de la Terre, aimez les talens, & protégez ceux qui les cultivent. Peuples policés, cultivez-les : Heureux esclaves,*

L'Auteur sacrifie toujours la justice à l'agrément & à la nouveauté.

Le thrône d'un Peuple policé n'en fait point des esclaves, mais des pupilles heureux sous la tutelle d'un Pere tendre.

Vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez ; cette douceur de caractère & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant & si facile ; en un mot, les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune.

C'est ici que notre Orateur commence à lever le masque. Il veut que la douceur du caractère, l'urbanité des mœurs, le commerce liant & facile ne soient que des appas pour tromper les hommes. Il nous a dépeint, p. 6, occupés du desir de plaire à ces mêmes hommes. Ici notre unique soin est de les tromper ; là, nous étions les amans de la société, ici nous sommes de ces amans suborneurs & perfides, qui n'ont d'amant

* Les Princes voyent toujours avec plaisir le goût des Arts agréables & des superfluités, dont l'exportation de l'argent ne résulte pas, s'étendre parmi leurs sujets. Car outre qu'ils les nourrissent ainsi dans cette petiteffe d'ame si propre à la servitude, ils savent très-bien que tous les besoins que le Peuple se donne, sont autant de chaînes dont il se charge. Alexandre voulant maintenir les Ichtyophages dans sa dépendance, les contraignit de renoncer à la pêche & de se nourrir des alimens communs aux autres Peuples ; & les Sauvages de l'Amérique qui vont tout nuds & qui ne vivent que du produit de leur chasse, n'ont jamais pu être domptés. En effet, quel joug imposeroit-on à des hommes qui n'ont besoin de rien ?

que les apparences, & dont le cœur scélérat n'a d'autre but que de déshonorer l'infortunée assez foible pour en être la dupe. Le portrait n'est pas flateur, mais est-il vrai, c'est ce que nous allons examiner en suivant l'Auteur.

C'est par cette sorte de politesse, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de se montrer, que se distinguèrent autrefois Athènes & Rome dans les jours si vantés de leur magnificence & de leur éclat : c'est par elle, sans doute, que notre siècle & notre Nation l'emporteront sur tous les tems & sur tous les Peuples. Un ton philosophe sans pédanterie, des manières naturelles & pourtant prévenantes, également éloignées de la rusticité Tudesque & de la Pantomime ultramontaine : Voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études & perfectionné dans le commerce du monde.

Qu'il seroit doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur ; si la décence étoit la vertu ;

Si nos maximes nous servoient de regles ;

doute, qu'elle n'y est pas conforme ; mais combien plus souvent ce désordre n'arrivera-t'il pas à ceux qui n'ont ni règle ni maxime, aux Ignorans, aux Rustres, aux Barbares ?

Si la véritable Philosophie étoit inséparable du titre de Philosophe !

Par la même raison il y a bien des Philosophes qui n'en ont que le nom ; mais qu'il y auroit encore bien moins de Philosophes, s'il n'y avoit point du tout de philosophie !

Mais tant de qualités

S'il y a de la pompe ici, c'est

vont trop rarement en-semble, & la vertu ne marche guères en si grande pompe.

dans le Discours de notre Orateur, & non pas dans la décence & dans le titre de *Philosophe*, qui décorent l'homme sage, vertueux & simple tout ensemble.

D'ailleurs *aut virtus nomen inane est,*

Aut decus & pretium rectè petit experiens vir. Horat. Epist.

L'Auteur du Discours voudroit-il qu'on crût qu'il renonce à la vertu, parce qu'il aspire au *Titre* de grand Orateur, & à la pompe d'une victoire sur tous ses concurrens.

La richesse de la parure peut annoncer un homme opulent, & son élégance un homme de goût; l'homme sain & robuste se reconnoît à d'autres marques :

C'est sous l'habit rustique d'un Laboureur, & non sous la dorure d'un Courtisan, qu'on trouvera la force & la vigueur du corps.

La parure n'est pas moins étrangère à la vertu qui est la force & la vigueur de l'ame. L'homme de bien est un Athlète qui se plaît à combattre nud :

Le sage, comme l'homme robuste, se reconnoît à ses actions; mais l'un & l'autre peut être paré & élégant, sans que cette circonstance dégrade leur mérite, au contraire elle le relevera, si la décence préside à leur parure.

Cela n'est pas toujours vrai à la lettre. M. le Maréchal de Saxe, & tant d'autres auroient fait mal passer leur temps aux plus rustiques Laboureurs: La dorure des habits n'ôte ni la santé ni la force, elle ne peut qu'en relever l'éclat.

L'homme de bien est un brave prêt à combattre sous toutes les formes que le hasard ou le sort le forceront de prendre, nud, bien paré, mal équipé; tous ces accessoires lui sont indifférens.

Quilibet indutus celeberrima per loca vadet,

Personamque ferat non inconcinuus utramque. Ibid.

Il méprise tous ces vils ornemens qui gèneraient l'usage de ses forces, & dont la plupart n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

Il est des ornemens & des armés qui tendent à rendre la victoire & plus sûre & plus brillante. Le sage ne les néglige pas contre le vice & l'erreur ; il se plie aux circonstances, aux temps, pour en supporter ou en rectifier les événemens ; il s'accommode à ce que les mœurs de son siècle ont de décent, pour mieux réussir à corriger ce qu'elles ont de défectueux ; il se fait ami des hommes pour les rendre amis de la vertu.

Omnis Aristippum decuit color, & status & res.

Avant que l'Art eût façonné nos manières & appris à nos passions à parler une langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais naturelles ; & la différence des procédés annonçoit au premier coup d'œil celle des caractères. La nature humaine, au fond, n'étoit pas meilleure ; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement, & cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices.

Jamais les hommes n'ont été moins vicieux qu'ils le sont, par la raison que jamais les Sciences & les Arts n'ont été tant cultivés. La nature abandonnée à elle-même, fait de l'homme un assemblage de tant de vices, que le foible germe de vertu que son Auteur y a mis, se trouve bientôt étouffé. La terre n'a pas plutôt vu deux hommes sur sa surface, & encore deux freres, seuls maîtres de l'Univers, qu'elle a vu aussi l'un des deux massacrer l'autre par un principe de jalousie. En vain un Dieu préside à la première peuplade, l'instruit, l'exhorte, la menace, elle continue comme elle a débuté ; le crime se multiplie avec les hom-

mes ; ils le portent à un tel comble d'horreur, que l'Etre souverainement bon, infiniment sage, se repent d'avoir créé

une race aussi perverse, & ne fait de meilleur remède aux abominations qu'il lui voit commettre, que de l'exterminer. Il n'est dans le monde entier qu'une seule famille vertueuse & exceptée du supplice. Voilà un échantillon de ce dont est capable la nature humaine, abandonnée à elle-même, à ses passions, sans le frein des loix, sans les lumières des Lettres, des Sciences & des Arts.

Reprenons l'Histoire de cette race ; quelques siècles après ce châtement terrible, nous la retrouverons bien-tôt aussi criminelle qu'auparavant ; nous la trouverons escaladant le Ciel même, & se révoltant en quelque sorte contre son Auteur. Dispersés enfin, par une seconde punition, dans toutes les parties de la terre, ils y portent tous leurs vices. Bien-tôt l'adroit & robuste Nembrod lève l'étendard de la tyrannie, & fait de tous ceux de ses frères, qui ne sont ni si forts ni si méchants que lui, autant d'Esclaves & de Ministres de ses passions & de sa violence. Sous cette troupe assemblée par le crime & pour le crime, succombent des Nations entières, que ces malheurs n'instruisent que pour les porter à leur tour dans d'autres climats. Je vois la terre entière livrée à ces leçons de barbarie ; chaque particulier devient un Nembrod, s'il le peut ; les Nations conjurées contre les Nations s'entre-gorgent ou se chargent de chaînes ; elles forment aujourd'hui des Empires qui s'éroulent d'eux-mêmes le lendemain ; ils cèdent au tumulte & au torrent fougueux des mêmes passions qui les ont élevés. Que peut-on attendre de durable d'un principe plus déréglé & plus impétueux qu'une mer en fureur ? Dieu Tout-puissant, quand vous lasserez-vous de voir la nature entière en proie à tant d'horreur ? Je vois votre miséricorde s'attendrir sur l'état infortuné de la plus foible & de la moins coupable partie du genre humain, le jouet & l'esclave de l'autre. Que fait votre sagesse infinie pour donner une face nouvelle à l'Univers ? Elle fait naître ces hommes

rare , avec lesquels elle semble partager son essence ineffable. Source de lumière , vous ouvrez vos trésors à ces ames choisies ; les Sciences , les Arts , l'urbanité , la raison & la justice , sortent du sein de ces génies créateurs , & se répandent sur la terre. Les hommes s'aiment , s'unissent , & font des loix pour contenir ceux que le sort prive de ces lumières , & que les passions gouvernent encore. La terre jouit d'une félicité qu'elle ne connoissoit point : elle est étonnée elle-même de ce prodige ; elle en défie les Auteurs , & attribue à miracle l'effet naturel de la culture des Sciences & des Arts. Apollon est adoré comme un Dieu. Orphée est un homme divin dont les accords inspirent aux Lions , aux Tigres la douceur de l'agneau , dont l'art enchanteur anime & donne des sentimens d'admiration & de concorde aux arbres , aux rochers mêmes. Amphion n'est plus un Orateur savant & profond politique , qui par la force de son éloquence transforme les Thébains féroces & barbares en un Peuple doux , sociable & policé. C'est un *demi-Dieu* , qui par les accens magiques de sa lyre donne aux pierres mêmes le mouvement & l'intelligence nécessaires pour s'arranger elles-mêmes , & former l'enceinte d'une Ville * Ce que les premiers génies de l'Arabie , de l'Egypte & de la Grèce ont fait jadis ; ceux qu'ont vu naître les regnes des Augustes , des Medicis , des François I , des Louis XIV , l'ont répété dans les siècles postérieurs. De-là sont sortis ces grands ressorts de la sage politique , ces alliances raisonnées & salutaires , cette balance de l'Europe , le soutien des Etats qui la composent. Enfin les

* Avant que la raison s'expliquant par la voix ,
 Eût instruit les humains , eût enseigné des Loix :
 Tous les hommes suivoient la grossiere nature ;
 Dispersés dans les bois couroient à la pàture.
 La force tenoit lieu de Droit & d'Equité ;
 Le meurtre s'exerçoit avec impunité.

Sages de l'Orient n'avoient été que des Législateurs des Peuples ; ceux de l'Occident ont poussé les progrès de la sagesse jusqu'à devenir les Législateurs des Souverains mêmes , parce qu'aucun siècle n'a poussé si loin les Sciences & les Arts, & par conséquent la raison & la sagesse.

Dans tous les siècles néanmoins ces chaînes si salutaires & si raisonnables établies entre les Rois , entre les Peuples , se sont souvent trouvées rompues. Ces malheurs n'arriveroient point , si tout un peuple étoit savant , si tous les Rois étoient Philosophes. Quelque éclairé , quelque policé que soit un Etat , le Philosophe y est beaucoup plus rare , que ne sont dans une diguë les pilotis de ces boulevards qui s'opposent au débordement d'un fleuve rapide , aux fureurs d'une mer agitée : Les peuples sont ces flots impétueux qui renversent

Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
 De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse ;
 Rassembla les Humains dans les forêts épars ;
 Enferma les Cités de murs & de remparts ;
 De l'aspect du supplice effraya l'insolence ,
 Et sous l'appui des Loix mit la foible innocence.
 Cet ordre fut , dit-on , le fruit des premiers vers.
 De-là sont nés ces bruits reçus dans l'Univers,
 Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace ;
 Les Tigres amollis dépouilloient leur audace :
 Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient ,
 Et sur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
 L'Harmonie en naissant produisit ces miracles. *

Boil. art. poët. ch. IV.

* *Silvestres homines sacer, interpretisque Deorum
 Cadibus & visu factu deterruit Orpheus.
 Dicitur ob hoc lenire tigres, rabidosque leones.
 Dicitur & Amphion Thebææ conditor arcis,
 Saxa movere sono testudinis, & prece blanda
 Ducere quò vellet. Fuit hæc sapientia, &c. Hor. art. poët. v. 391.*

quelquefois & les pilotis & la digue qu'ils soutiennent ; & malheureusement les Rois eux-mêmes font quelquefois peuple en cette partie.

Mais avons-nous besoin de remonter aux premiers siècles du monde , & d'en parcourir tous les âges , pour prouver que les hommes instruits , policés , sont meilleurs ? N'avons-nous pas actuellement sur la terre dans nos climats même des échantillons des hommes de toutes les espèces. Dites-moi , je vous prie , illustre Orateur , est-ce dans des Royaumes où fleurissent les Universités & les Académies , qu'on rencontre la galante Nation des Anthropophages , ce peuple plein d'humanité & de sentiment , chez lesquels les enfans sont honorés pour avoir bien battu leurs mères , & où l'on regarde comme une loi d'Etat , & un devoir envers les parens chargés d'années , de les laisser mourir de faim ? * N'allons pas chercher si loin des exemples de la barbarie , & du vice attaché aux ténèbres de l'ignorance ; parcourons seulement les cam-

* Nous ne voyons point la galante Nation des Anthropophages , dirait-on , mais nous avons celle des Cartouches , des Nivets , des Raffats , &c. Parlons plus noblement , nous voyons celle des braves qui s'égorgent pour un léger affront , malgré la loi & la religion.

La loi & la religion sont donc contraires à ces crimes , & en empêchent sans doute un grand nombre ; tandis que de massacrer & de manger des hommes est une coutume , une loi de la Nation dont je viens de parler. Il y a quelques Cartouches parmi nous ; la férocité est un vice à l'unisson chez tous les Anthropophages : nos scélérats sont abhorrés , on les fait dès qu'on les connoît , & ils expirent dans les supplices. Les Anthropophages font toute leur vie l'horrible commerce dont ils portent le nom , & sont applaudis de leurs Compatriotes.

Le duel en particulier est un accident dépendant de la férocité guerrière , & il ne subsisteroit point non plus que son principe , si l'Empire des Lettres & des Beaux-Arts étoit plus étendu , si tous les hommes étoient Philosophes. Mais dans la supposition que cette férocité soit un mal nécessaire , quelque funeste , quelque blâmable que soit le duel , on peut en quelque sorte l'excuser par la délicatesse des sentimens qu'il suppose & qu'il entretient dans notre jeunesse guerrière , par la décence & le respect réciproque qu'il leur inspire. Il résulte donc de ce désordre même une espèce d'ordre & d'harmonie. Rien de semblable ne peut être allégué en faveur des Anthropophages & des Hotentots , peuples cruels sans nécessité , par habitude , & par le seul plaisir d'être cruels.

pagnes de France les moins cultivées par les Arts, les moins policées, & comparons leurs mœurs avec celles des habitans des grandes Villes. Que trente jeunes Payfâns de différens Villages de la Thierache, ou de la Bretagne, &c. se trouvent raffemblés à une fête de Village pour la danse, vous aurez plus de combats, plus de blessures, plus de meurtres de la grossiereté passionnée & farouche de ces trente rustres, que vous n'en aurez dans cent Bals de l'Opera qui rassembleront cinq cens personnes; que vous n'en aurez en trois mois dans une Ville peuplée d'un million d'habitans. Avez-vous une Ferme, une Terre dans ces cantons policés? votre Fermier en est autant propriétaire que vous-même. Il vous paye, il est vrai, le contenu de votre Bail, mais il ne vous laisse pas la liberté d'être encore mieux payé par un autre. Vos biens passent de pere en fils aux descendans du Fermier comme à ceux du Propriétaire, & si vous vous avisez de trouver que vous êtes le maître d'en disposer eu faveur d'une autre race, ou celle-ci ne fera pas assez hardie pour l'accepter, ou vous verrez bientôt votre terre réduite en cendres, & votre nouveau fermier assassiné. Vous êtes en France, les Loix vous vengeront; elles vous prouveront, comme moi, que la vertu ne réside & ne trouve de défense que dans un Etat bien policé, & que vous seriez perdu sans ressources, si votre terre étoit placée dans des climats où les Loix sont inconnues, excepté celles des passions & de la violencé; si enfin vous étiez dans ces premiers siècles où la nature seule gouvernoit les hommes; vrais siècles de fer, quoiqu'en disent la Fable & les Poètes ses Ministres.

Tel est l'abregé très-succinct des preuves que l'Histoire des siècles passés, & celle du nôtre même, nous fournit de l'union intime du crime avec la barbarie, avec l'ignorance, & au contraire de la liaison nécessaire de la vertu, de la raison avec les Sciences, les Arts, l'urbanité: mais quand l'Histoire

n'en diroit pas un mot , n'avons-nous pas dans la Physique de ces choses mêmes , dans leur nature , de quoi prouver ce que ces événemens viennent de nous apprendre ?

La propre constitution de l'homme le rend sujet à mille besoins. Il a des sens qui l'en avertissent , & chacune de ses sensations de besoins est accompagnée d'une action de la volonté , d'un desir d'autant plus violent que le besoin en est plus grand , ou l'organe qui en instruit , plus sensible. Ce même acte de la volonté fait jouer tous les ressorts du mouvement de la machine propres à satisfaire les besoins , à remplir les desirs. Voilà la marche naturelle de la nature humaine , & une suite d'effets aussi attachés à son mécanisme , que l'est à celui d'une Pendule le partage du jour en 24 heures. Par elle-même , le bien-être de l'individu est son unique objet , l'unique fin à laquelle cet individu rapporte toutes ses actions. S'il n'y avoit qu'un homme dans l'Univers , il seroit à même de contenter ses besoins , ses desirs , sans le faire aux dépens d'aucun être qui pût s'y opposer ou s'en plaindre ; mais dès que l'objet de ses desirs se trouve partagé entre plusieurs hommes , il arrive souvent qu'il faut qu'il reprime ces desirs , ou qu'il ravisse l'objet désiré à celui qui le possède. Qu'est-ce que lui dicte la nature en pareil cas ? Elle ne balance pas ; elle n'a rien de plus cher qu'elle-même , & de plus pressé que de se satisfaire ; elle lui dit très-positivement que , si le possesseur de l'objet désiré est plus foible , il faut le lui ravir sans façon ; & que s'il est capable d'une résistance qui rende l'acquisition douteuse , il faut y suppléer par l'art , lui tendre une embuscade , ou imaginer un arc & une flèche qui l'atteigne de loin , & qui nous défasse de l'inquiétude où nous met ce desir , ou la crainte d'être troublé dans la possession de l'objet , quand nous l'avons acquis. Ainsi parle la nature ; ainsi a-t'elle conduit les premiers hommes ; ainsi a-t'elle produit ces siècles d'horreurs que nous avons ci-devant parcourus.

Qu'a fait la culture des Sciences & des Arts ? Qu'a fait la nature perfectionnée par la réflexion ? Qu'a fait la raison enfin pour sauver à la nature humaine toute brute , le déshonneur où elle se plongeoit ? Ecoute , a-t'elle dit à cet individu , tu veux enlever à ton voisin un bien qui est à lui ; mais que penserois-tu , s'il te ravissoit le tien ? Pourquoi te crois-tu autorisé à faire contre lui ce que tu serois bien fâché qu'il fit contre toi ? Et qui t'a dit que son autre voisin ne se joindra point à lui pour te punir de ta violence ? Reprime donc un désir injuste , & qui peut entraîner après soi des suites funestes pour toi-même. Ne délire que ce qui t'appartient, ou que tu peux obtenir légitimement. Tu es adroit & vigoureux , employes tes talens à te défendre & non à attaquer : employes-les à défendre tes voisins : ils t'aimeront ; ils te regarderont comme leur protecteur , leur chef ; & tu auras d'eux , par cette voie généreuse , & leur amitié & tout ce que tu n'aurois pû leur ravir qu'avec injustice , & en esfuyant des dangers. Réponds-moi , dit-elle , à un second , toi qui joins au génie un caractère laborieux , je t'ai vû construire ta cabane avec plus d'adresse & plus d'art qu'aucun autre ; que n'en fais-tu une pareille , ou une plus belle même à ton voisin , qui n'a pas l'adresse de s'en construire une ? Il est meilleur chasseur que toi , il fournira abondamment à des besoins que tu as peine à satisfaire , & il te payera encore de sa reconnoissance & de son amitié. Tu dors , dit-elle à un troisième , & tu imites ton troupeau rassasié & fatigué des pâturages où tu l'as promené tout le jour ; je te connois capable des plus vastes réflexions ; peux-tu ne pas lever les yeux sur ces astres brillans dont le ciel est paré dans cette belle nuit ? Reconnois-les , observes leurs cours , tires - en les moyens de connoître les régions de la terre , le plan de l'univers , & de déterminer l'année , ses saisons. Tu deviendras l'admiration des autres hommes & l'objet de leurs hommages

& de leurs tributs. Que fais-tu paresseux, dit-elle à un quatrième? tu es ingénieux, & tu passes les journées entières dans l'oïfiveté & la rêverie. Prens-moi ce roseau, vuides-en la moëlle, perces-y des trous, souffle contre le premier, & remue avec art les doigts sur les autres, tu vas produire des sons qui feront accourir autour de toi tous les humains de la contrée; ravis de t'entendre, ils t'estimeront par-dessus les autres, & il n'y a point de présens qu'ils ne te fassent pour t'engager à leur procurer ce plaisir. Vois-tu, dit-elle à un cinquième, ce que viennent de faire tes voisins pour le bien général de l'habitation? Quelle émulation, & quelle estime réciproque a mis parmi eux le génie inventif? Quelle union résulte des services mutuels qu'ils se rendent, ou des plaisirs qu'ils se font par-là? Quelle sûreté produit dans cette union cette estime, cette amitié réciproque, & l'équité dont se piquent la plupart de ses membres? Toi qui sens mieux qu'un autre, l'utilité & le bonheur d'un pareil état, & qui es un des plus sages & des plus éloquents de l'habitation, persuade-leur à tous de se faire une loi de vivre toujours, comme le font les meilleurs d'entr'eux, de punir ceux qui s'en écarteront, & d'exciter par des hommages & des récompenses les hommes vertueux & habiles, auxquels ils doivent ces précieux avantages, à les porter encore à une plus grande perfection.

Ainsi parla la raison; ainsi le génie, en prenant l'essor, développa le germe de l'équité & de l'urbanité, étouffé par la barbarie. Mais sans cette raison, premier effort du génie, que devenoit la Vertu? Sans l'éducation, sans la culture des Sciences & des Arts, que deviennent les mœurs? Quels sont les objets essentiels de cette éducation? Que mon Orateur me suive ici, & qu'il n'élude pas la question par le brillant de ses sophismes; ne sont-ce pas nos devoirs envers l'Être Suprême & envers le prochain? C'est à des enfans qu'on in-

culque ces devoirs, c'est sur de la cire molle qu'on en imprime l'obligation : ils croîtront donc, non seulement bien instruits, mais encore convaincus de la nécessité de ces devoirs. Comment ne les rempliroient-ils pas, dès-qu'ils en sont bien convaincus? Comment feroient-ils faux bond à la vertu, à la probité qu'ils estiment, qu'ils aiment & qu'ils révèrent? Et s'il en est encore quelques-uns, dont la nature perverse, malgré tant de circonstances propres à les ranger sous l'étendard de l'honneur, les engage à se dégrader, à se livrer au vice, que n'eussent-ils pas fait, & en combien plus grand nombre n'eussent-ils pas été, s'ils eussent manqué de tous ces secours, de l'éducation & des Lettres? *

Aujourd'hui

* Vous faites faire, dira quelqu'un . . . aux Sciences, aux Arts, à la raison, ce qu'a toujours fait la loi naturelle. puisque vous leur attribuez même ce premier principe si simple, *alteri nē feceris quod tibi fieri non vis.*

Qu'entend-t'on par la loi naturelle? Sont-ce les instincts, les mouvemens que tous les hommes reçoivent de la nature toute brute? Dans ce cas-là je dis que la loi naturelle ne nous dicte que de satisfaire nos desirs, quelque effrenés qu'ils soient, qu'elle est le principe de la barbarie, & qu'elle ne fait rien de ce que nous venons de faire faire à la raison, aux Sciences & aux Arts, ainsi que je viens de le prouver. Veut-on appeller loi naturelle celle qui ordonne aux hommes de se chérir réciproquement? alors je soutiens que cette loi est une suite de la réflexion & de l'expérience; que c'est une loi naturelle réduite en Art, en Science, par des raisonnemens qui nous font voir que l'empire sur nos passions, la privation de plusieurs de nos desirs, nous sont souvent plus avantageux que la jouissance illégitime des biens désirés; & que quand même nous n'y trouverions pas notre avantage, la justice exigeroit de nous que nous agissions ainsi. Or, ces progrès de la raison vers l'équité, sont les premiers fondemens qu'elle a jetés de la Morale, ils sont déjà un commencement du grand art de se conduire parmi les autres hommes; mais cette science qui tend au bien de la société, contrarie en même temps les mouvemens naturels du particulier.

D'où vient, je vous prie, accorde-t'on tant d'estime à la vertu, tant d'admiration à ces actions généreuses, par lesquelles des particuliers se sont sacrifiés pour leurs amis, pour leurs concitoyens? C'est que toutes ces belles actions ne sont pas dans la simple nature; c'est que pour en former le projet, le système, il a fallu des efforts de génie, & pour les exécuter, de plus grands efforts encore de la part de

Aujourd'hui que des recherches plus subtiles Tant mieux si la forme est bonne.

& un goût plus fin ont réduit l'Art de plaire en principes, il régné dans nos mœurs une vile & trompeuse uniformité, & tous les esprits semblent avoir été jettés dans un même moule :

Sans cesse la politesse exige, la bienfaisance ordonne: sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie.

On fait fort bien de ne pas suivre son propre génie, quand il est conforme à une nature perverse ; alors on doit prendre pour règles les reformes qu'y ont fait faire les réflexions des sages ; mais quand

on possède un bon génie, on peut hardiment se donner carrière : on se fera tout à la fois & admirer & aimer.

On n'ose plus paroître ce qu'on est, Oh ! nous y voilà : on est naturellement méchant ; l'éducation nous a appris qu'il ne faut point l'être.

Nous sommes honteux de sentir en nous que cette éducation n'a pas encore déraciné ces vices ; nous nous efforçons au moins de paroître vertueux. Cet effort est un premier pas à la vertu : *Initium sapientiæ timor Domini* ; & la preuve du bien qu'a fait chez nous l'éducation. Sans elle cet homme-là auroit été méchant sans honte & fort ouvertement. Plus il fera honteux d'être

l'âme, peut-être même d'un peu d'un certain enthousiasme, pour renoncer à ses propres intérêts & leur préférer celui de ses amis, de ses citoyens, de sa patrie. Qu'est-ce que la générosité, sinon ce sacrifice de son bien particulier à celui des autres ? Or, tous ces procédés sont supérieurs à la loi purement naturelle, supérieurs à ces instincts dont nous parlions tout à l'heure ; c'est même par cette raison & par l'intérêt particulier que nous avons que les autres hommes fassent beaucoup de pareilles actions, que nous leur accordons tant d'éloges. Ainsi, quand on dit communément, que ce principe, *ne fais à autrui que ce que tu voudrois qu'on te fit*, est une loi naturelle ; on entend que c'est la première conséquence que la raison a tirée de ses réflexions, & de l'expérience, le premier principe enfin de la science de la morale naturelle, de la morale établie indépendamment des lumières de la révélation ; mais cette Morale est vraiment un de ces Arts, une de ces Sciences auxquelles j'ai attribué l'heureuse révolution arrivée dans le genre humain.

vicieux , moins il succombera ; & plus il aura eu d'éducation , toutes choses égales d'ailleurs , plus cette honte sera grande , & moins il osera être vicieux. L'Auteur convient par-là , malgré lui , de l'utilité des Sciences , des Arts , de l'éducation.

On peut rapporter au même principe ce que nous appelons l'honneur , le point d'honneur , ce tyran magnanime dont le pouvoir despotique & souvent salutaire , gouverne tous les Peuples civilisés , ce grand mobile des actions de tous les hommes , de ceux mêmes qui n'ont ni religion ni vertus réelles. Or ce frein le plus puissant , le plus universel contre les actions basses , honteuses , vicieuses , d'où nous vient-il , sinon de l'éducation ? Pourquoi une Sauvage se prostitue-t-elle publiquement & sans façon , tandis que ce que nous appelons une femme d'honneur , perdrait la vie plutôt , que la réputation qui lui fait donner cette épithète , & que ceux qui l'ont perdue , cachent encore avec soin leurs foiblesses ? C'est que la Sauvage suit le seul instinct de la nature , & qu'on ne lui a jamais dit qu'il y avoit du mal à se laisser aller au torrent de ses passions : au lieu qu'on a inculqué dès l'enfance à nos femmes des regles de morale divine & humaine sur cet article , & qu'on les a persuadées qu'il est honteux de s'abandonner aux vices contre les lumieres & les préceptes de cette morale.

Ce point d'honneur , ce frein plus général que la religion même , & qui lui est souvent fort utile , sera donc d'autant plus puissant , qu'on aura mieux inculqué ces vérités , ces préceptes de morale , & qu'on aura donné plus d'éducation. Les hommes feront donc d'autant moins vicieux , qu'ils seront moins ignorans , mieux instruits.

Et dans cette contrainte perpétuelle , les hommes qui forment ce troupeau qu'on appelle socié-

Qui est-ce qui est la dupe des politesses que l'usage a établies , & qui les confondra avec les offres sincères de services que vous fait

té, placés dans les mêmes circonstances, feront tous les mêmes choses, si des motifs plus puissans ne les en détournent. On ne saura donc jamais bien à qui l'on a affaire: il faudra donc, pour connoître son ami, attendre les grandes occasions, c'est-à-dire, attendre qu'il n'en soit plus temps, puisque c'est pour ces occasions mêmes qu'il eût été essentiel de le connoître.

un ami? La simple urbanité & l'urbanité échauffée par une amitié vive & sincère, ont des tons si différens, que le moins versé dans le commerce du monde ne s'y méprend pas. Le fourbe même, qui s'étudie à jouer le personnage de celui-ci, n'est guères plus difficile à pénétrer, qu'il n'est embarrassant de distinguer une coquette d'une véritable amante. Au reste, si les hommes se trahissent dans un siècle où l'éducation, l'honneur & les sentimens regnent plus que jamais, à quoi a-t-on dû s'attendre dans les siècles d'ignorance & de barbarie? Croit-on que les hommes plus vicieux alors aient été moins malins, moins trompeurs, parce qu'ils étoient moins savans? c'est une erreur très-grossière que de croire que les Sciences & les Arts rendent les hommes plus fins, plus artificieux. Je pourrois citer cent traits de la plus naïve simplicité pris dans les plus grands hommes, depuis La Fontaine jusqu'à Newton. Celui qui raconte avec tant d'art les fourberies du Renard & du Loup, ne garde pour lui que la simplicité de l'Agneau. Celui dont la sagacité étonne l'univers, quand il s'agit de sonder les profondeurs de la nature, quand il s'agit de donner la torture à la lumière, de lui extorquer ses secrets par des ruses physiques aussi fines que cette matière est subtile; celui-là même n'a plus vis-à-vis d'une femme, d'un homme du monde, qu'une timidité, une ingénuité rustique qui se trouve primée par la frivolité même. L'Aigle des Académies devient le butor des cercles. Ce sera bien pis, s'il est question de l'art de pénétrer les petits détails d'in-

térêt , d'affaires de commerce , les finesses , les stratagèmes qui font partie de cet art si connu du commun des hommes. J'ose avancer sans crainte d'être contredit par aucun homme raisonnable , qu'en cette partie , une douzaine de ces hommes transcendans , va être le jouet d'un Rustre Bas-Normand ou Manceau , & la raison en est aussi simple qu'eux ; leur sublime génie est entièrement occupé des sujets qui leur sont proportionnés ; il n'est jamais descendu dans ces petits détails des usages & des affaires de la vie commune ; il en ignore tous les réplis , tous les petits détours , dont le Rustre a fait son unique étude.

S'il est donc dans le monde poli de ces hommes artificieux en grand nombre , c'est que le plus grand nombre des membres de la société , préfère la science du monde , de ses manières , de ses ruses , de ses intérêts à la science de la nature & des beaux arts ; & pourquoi dans cette société , la partie la plus aimable & la plus à craindre , la plus foible & la plus séduisante , passe-t-elle pour la plus artificieuse ? C'est que par son genre de vie elle est la moins instruite , la moins savante. Aujourd'hui qu'on revient de la prévention contre les femmes savantes , qu'on les reconnoît autant & plus propres que nous aux belles connoissances , qu'elles s'y appliquent ; quoi de plus aimable & de plus sûr tout à la fois que leur commerce ? Si donc vous cherchez de l'artifice , adressez-vous dans les deux sexes à cette partie frivole , dont l'éducation aussi futile qu'elle , n'admet aucune science , aucun art solide , qui ne connoît que de nom ces flambeaux de la vérité , ces remparts de la vertu. Vous ne trouverez point l'homme artificieux parmi les savans , parmi les gens livrés en entier aux beaux arts , ou , s'il est possible qu'il s'en trouve , ce sera un entre dix mille , que n'aura pas préservé de ce penchant trop naturel l'art le plus capable de le faire.

Quel cortège de vices Nous venons de répondre à n'accompagnera point cette déclamation. cette incertitude ? Plus d'amitiés sincères ; plus d'estime réelle ; plus de confiance fondée. Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison, se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme & perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières de notre siècle.

On ne profanera plus par des juremens le nom du Maître de l'Univers, mais on l'insultera par des blasphèmes, sans que nos oreilles scrupuleuses en soient offensées. On ne vantera pas son propre mérite, mais on rabaissera celui d'autrui. On n'outragera point grossièrement son ennemi, mais on le calomnierà avec adresse.

Notre Auteur convient que nos gens à éducation, que nos gens polis, lettrés, ne sont pas capables d'outrager grossièrement leurs ennemis, mais qu'en revanche, la dissimulation, la calomnie-adroite, la fourberie, font le partage de cette partie civilisée.

C'est déjà un grand avantage pour la société que les Lettres aient extirpé les vices grossiers ; mais quand l'Auteur croit que les défauts moins importants se sont multipliés & ont fait une compensation, c'est une erreur dans laquelle personne ne donnera. A qui pourra-t-on persuader qu'un homme assez féroce pour exécuter le vol, le meurtre, tel qu'on en trouve tant dans la lie du peuple & des païsans, &c. se fera un scrupule d'être dissimulé, fourbe ? Ce sont-à de belles bagatelles pour des scélérats capables de tremper leurs mains dans le sang humain. Convenons donc que la partie grossière des hommes de ce siècle même, la partie peu civilisée, à demi barbare, est la plus méchante ; & nous concevrons que quand tout le genre humain étoit sauvage, barbare, pire encore que la grossière espèce dont nous

venons de parler , tous les hommes étoient beaucoup plus méchans qu'ils ne sont aujourd'hui.

*Les haines nationales s'éteindront , mais ce sera avec l'amour de la Patrie. A l'ignorance méprisée , on substituera un dangereux Pyrrhonisme. Il y aura des excès pros crits , des vices deshonorés , mais d'autres seront décorés du nom de vertus ; il faudra ou les avoir ou les affecter. Vantera qui voudra la sobriété des Sages du temps , je n'y vois , pour moi , qu'un raffinement d'intempérance autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité. **

Telle est la pureté que nos mœurs ont acquise. C'est ainsi que nous sommes devenus Gens de bien. C'est aux Lettres , aux Sciences & aux Arts à revendiquer ce

Notre Orateur copie ici le Misanthrope de Moliere : il ne lui manque plus que de dire avec lui . . .

J'entre en une humeur noire , en un chagrin profond ,

Quand je vois vivre entr'eux les hommes comme ils font ;

*Je ne trouve par-tout que lâche flatterie ,
Qu'injustice , intérêt , trahison , fourberie ;*

Je n'y puis plus tenir , j'enrage , & mon dessein

Est de rompre en visière à tout le genre humain.

Nous lui répondrons avec Ariste...

Ce chagrin Philosophe est un peu trop sauvage ,

Je ris des noirs accès où je vous envie sage.

Un Sauvage , sans doute , qui prendroit à la lettre toutes nos politesses , & qui croiroit bonnement que tout le monde est son serviteur , parce que tout le monde le lui dit , seroit fort étonné de ne trouver aucun laquais à ses gages

* J'aime , dit Montagne , à contester & discourir , mais c'est avec peu d'hommes & pour moi. Car de servir de spectacle aux Grands , & faire à l'envie parade de son esprit & de son caquet , je trouve que c'est un métier très-méprisant à un homme d'honneur. C'est celui de tous nos beaux esprits , hors un.

qui leur appartient dans un si salutaire ouvrage. J'ajouterai seulement une réflexion; c'est qu'un Habitant de quelques contrées éloignées qui chercheroit à se fermer une idée des mœurs Européennes sur l'état des Sciences parmi nous, sur la perfection de nos Arts, sur la bienfaisance de nos Spectacles, sur la politesse de nos manières, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance, & sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge & de tout état, qui semblent empressés depuis le lever de l'Aurore jusqu'au coucher du Soleil à s'obliger réciproquement; c'est que cet Etranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

parmi ses honnêtes serviteurs. Mais quand il compareroit ensuite le fond de la vie & des mœurs de nos peuples avec ce qui se passe dans sa Nation barbare, quand il seroit en état de comparer les prodiges que les Sciences & les Arts ont inventés pour la sûreté, les besoins & les commodités de la vie, pour l'amusement & le bonheur des hommes, avec la pauvreté & la misère affreuse de ses compatriotes exposés aux injures de toutes les saisons, vivans de chasse, de pêche, & de ce que la terre donne d'elle-même, & mourans de faim, de froid, ou des maladies les plus aisées à guérir, quand le hazard & la nature, leurs seules ressources, leur manquent au besoin; quand il seroit assez instruit pour comparer notre Jurisprudence, cette police admirable qui met le Foible & l'Orphelin à l'abri des violences du plus Fort & du plus Méchant, qui fait vivre ensemble des millions d'hommes avec douceur, politesse, égards, services

réci-proques, comme le dit si élégamment notre Orateur; quand il seroit, dis-je, en état de comparer cette harmonie admirable avec les désordres affreux annexés à la barbarie, aux mœurs sauvages, (p. 11 & 12.) alors il se croiroit transporté dans

le séjour des Dieux, & il le feroit en effet, par comparaison avec son premier état.

Où il n'y a nul effet, il n'y a point de cause à chercher : mais ici l'effet est certain, la dépravation réelle, & nos ames se sont corrompues à mesure que nos Sciences & nos Arts se sont avancés à la perfection.

au lieu que celui qui s'avance vers quelque chose, peut fort bien ne faire que quelques pas vers elle, & en rester là. En fait de Sciences, je n'y regarderois pas de si près, j'y sacrifie volontiers la pureté du langage à une expression plus nette & plus forte; mais un Orateur doit être scrupuleux sur la langue.

Dira-t'on que c'est un malheur particulier à notre âge? Non, Messieurs; les maux causés par notre vaine curiosité sont aussi vieux que le monde. L'élevation &

l'abaissement journalier des eaux de l'Océan, n'ont pas été plus régulièrement assujétis au cours de l'Astre qui nous éclaire durant la nuit, que le sort des mœurs & de la probité au progrès des Sciences & des Arts. On a vu la vertu s'ensuir à mesure que leur lumière s'élevoit sur notre horizon, & le même phénomène s'est observé dans tous les temps & dans tous les lieux.

Voyez l'Egypte, cette première Ecole de l'Uni-

On dit aller à la perfection, & non pas s'avancer à la perfection, mais bien s'avancer vers la perfection: comme on dit, aller à Paris, & non pas s'avancer à Paris, mais bien s'avancer vers Paris; & la raison en est simple, c'est que celui qui va à un lieu, est censé l'atteindre, aller jusques-là;

Voilà une déclaration bien formelle du paradoxe que l'Auteur ose soutenir; suivons-le dans les prétendues preuves qu'il va donner de propositions aussi révoltantes & aussi fausses.

Ces faits historiques prouvent-ils le moins du monde que l'Egypte

vers, ce climat si fertile sous un ciel d'airain, cette contrée célèbre, d'où Sesostris partit autrefois pour conquérir le Monde. Elle devient la mere de la Philosophie & des beaux Arts, & bien-tôt après, la conquête de Cambise, puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, & enfin des Turcs.

polie par les Sciences & les Arts en fût devenue moins vertueuse pour être devenue plus foible. Cette preuve au contraire ramenée à la vérité nous apprend que l'Egypte conquérante est l'Egypte barbare & féroce; que l'Egypte conquise est l'Egypte savante, civilisée, vertueuse, assaillie par des peuples aussi barbares & aussi féroces, qu'elle l'étoit elle-même autrefois. Qu'y a-t'il là qui ne soit conforme à la nature & à notre

thèse? N'est-il pas dans le cours ordinaire de cette nature, toutes choses égales d'ailleurs

Que la Féroçité terrasse la Vertu.

Voyez la Grèce, jadis peuplée de Heros qui vainquirent deux fois l'Asie, l'une devant Troye & l'autre dans leurs propres foyers. Les

Lettres naissantes n'avoient point porté encore la corruption dans les cœurs de ses Habitans; mais le progrès des Arts, la dissolution des mœurs & le joug du Macedonien se suivirent de près; & la Grèce, toujours savante, toujours voluptueuse, & toujours esclave n'éprouva plus dans ses révolutions que des changemens de maîtres. Toute l'éloquence de Démosthène ne put jamais ranimer un corps que le luxe & les Arts avoient enervé.

C'est au tems des Ennius & des Térences que Rome, fondée par un Pá-

Enervé, passe, mais de mœurs corrompues, c'est une question que notre Orateur n'a pas même effleurée, & que j'ose le défier de prouver.

Tout le monde fait que Rome doit son origine à une troupe de Brigands rassemblés par le privi-

tre, & illustrée par des Laboureurs, commence à dégénérer. Mais après les Ovides, les Catulles, les Martials, & cette foule d'Auteurs obscènes, dont les noms seuls allarment la pudeur, Rome, jadis le Temple de la Vertu, devient le Théâtre du crime, l'opprobre des Nations & le jouet des barbares. Cette Capitale du Monde tombe enfin sous le joug qu'elle avoit imposé à tant de Peuples, & le jour de sa chute fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ses Citoyens le titre d'Arbitre du bon goût.

Que dirai-je de cette Métropole de l'Empire d'Orient, qui par sa position, sembloit devoir l'être du Monde entier, de cet asyle des Sciences & des Arts pros crits du reste de l'Europe, plus peut-être par sagesse que par barbarie.

Tout ce que la débauche & la corruption ont de plus honteux ; les trahisons, les assassinats & les poisons de plus noir ; le concours de tous

lége de l'impunité, dans l'enceinte formée par son Fondateur. Voilà le germe des Conquerans de la terre, objet des éloges de ce discours, en voilà l'échantillon ; des scélérats réunis *par le crime & pour le crime.* Je conseille à notre Orateur de placer ces Héros que nous verrions aujourd'hui expirer par divers supplices bien mérités, de les placer, dis-je, vis-à-vis des Ovides & des Catulles, &c.

Voilà un *peut-être* bien prudent, & bien nécessaire à cette phrase ; car comment croire que les peuples de l'Europe encore barbares, ayent refusé avec connoissance de cause d'admettre les Sciences chez eux ? Ils n'avoient pas lu le discours de notre Orateur.

Toutes ces horreurs prouvent que dans l'Empire le mieux policé, le plus savant, il y a des ignorans, il y a des barbares. Tout un Peuple peut-il être savant dans le Royaume où les

les crimes de plus atroce ; voilà ce qui forme le tissu de l'Histoire de Constantinople ; voilà la source pure d'où nous sont émanées les Lumières dont notre siècle se glorifie.

doute , encore parmi l'autre , des natures assez rebelles pour conserver leurs passions , leur méchanceté , malgré le pouvoir des Sciences & des Arts. Un siècle éclairé , policé , est plus frappé qu'un autre de ces Anecdotes honteuses au genre humain. Il est fécond en Historiens qui ne manquent pas de les transmettre à la postérité ; mais combien de mille volumes contre un n'auroit-on pas rempli des noirceurs qui se sont passées dans les siècles barbares , dans les siècles de fer , s'ils n'y avoient pas été trop communs pour mériter attention , ou s'il s'y étoit trouvé des Spectateurs gens de probité , & en état d'écrire.

Mais pourquoi chercher dans des tems reculés des preuves d'une vérité dont nous avons sous nos yeux des témoignages subsistans. Il est en Asie une contrée immense où les Lettres honorées conduisent aux premières dignités de l'Etat. Si les Sciences épuroient les mœurs , si elles apprennent aux hommes à verser leur sang pour la Patrie , si elles animoient

Sciences sont le plus cultivées ? Tous les hommes ont-ils des mœurs dans les Etats où la morale la plus pure regne avec le plus de vigueur ? La plus nombreuse partie des sujets d'un pareil Etat , est toujours privée de la belle éducation ; & il est , sans

Epurer les mœurs , & donner ce que l'Auteur entend ici par courage , sont deux choses tout-à-fait différentes , & peut-être même opposées.

La valeur guerrière est de deux sortes ; l'une que j'appellerois avec l'Auteur *courage* , a son principe dans les passions vives de l'ame , & un peu dans la force du corps ; celle-ci nous est donnée par la nature , c'est elle qui distingue le dogue d'Angleterre du barbet & de l'épagneuil ; le propre nom de ce cou-

rage est la *férocié*, & il est par conséquent un vice. La valeur guerrière de la deuxième espèce, & celle qui mérite vraiment le nom de *Valeur*, est la vertu d'une âme grande & éclairée tout ensemble, qui pénétrée de la justice d'une cause, de la nécessité, & de la possibilité de la défendre, & la croyant supérieure aux avantages de sa vie particulière, expose celle-ci pour obtenir l'autre en faisant servir toutes ses lumières au choix des moyens précédens qui conduisent à son but. Le courage féroce est la valeur ordinaire du soldat ; c'est un mouvement impétueux & aveugle que donne la nature, & qui sera d'autant plus violent, d'autant plus puissant, que les passions seront plus vives, plus mutines, qu'elles auront été moins domptées ; l'individu aura moins eu d'éducation ; en un mot, qu'il sera plus barbare. Voilà pourquoi les Rustres des provinces éloignées du centre d'un état policé, les Montagnards sont plus courageux que les Artisans des grandes villes. Il est hors de doute que la culture des sciences & des arts éteint cette espèce de courage, cette férocié ; parce que la soumission, la subordination perpétuelle qu'impose l'éducation, la morale qui dompte les passions, les accoutument au joug, en étouffent le feu, les incendies. De-là naît la douceur des mœurs, l'équité, la vertu ; mais aux dépens de la férocié qui fait le bon soldat. L'art de raisonner, peut devenir un très-grand mal dans celui qui ne doit avoir que le talent d'agir. Que deviendroient la plupart des expéditions guerrières, si le soldat y raisonnoit aussi juste que l'âne de la Fable

Et que m'importe à qui je sois ?
Battez-vous, & me laissez paître :
 Notre ennemi, c'est notre maître,
 Je vous le dis en bon François.

La Fontaine, Fabl. 8. l. VI.

Rois de la terre, dont la sagesse doit employer utilement jusqu'aux vices, ne travaillez pas à conserver à vos peuples la férocité, mais choisissez les bras de vos armées dans la partie de vos sujets la moins polie, la plus barbare, la moins vertueuse, vous n'aurez encore que trop à choisir, quelque protection que vous accordiez aux sciences & aux arts; mais cherchez la tête qui doit conduire ces bras, cherchez-la au temple de Minerve, Déesse des armes & de la sagesse tout ensemble, parmi ces sujets dont l'ame aussi éclairée que forte, ne connoît plus les grandes passions que pour les transformer en grandes vertus, ne ressent plus ces mouvemens impétueux de la nature, que pour les employer à entreprendre & à exécuter les plus grandes choses.

Des notions que je viens de donner du courage, & je les crois très-saines, & prises dans la nature; il résulte qu'une armée toute faite d'un peuple policé, une armée toute composée de Bourgeois, d'Artisans, de Grammairiens, de Rheteurs, de Musiciens, de Peintres, de Sculpteurs, d'Academiciens du premier mérite même, & de la vertu la plus pure, seroit une armée fort peu redoutable. Telle étoit apparemment en partie celle que les Chinois, les Egyptiens, très-savans & très-polices ont opposé aux incursions des Barbares; mais cette armée, toute pitoyable qu'elle est, n'est telle que parce qu'elle est composée d'un trop grand nombre d'honnêtes gens, d'un trop grand nombre de gens humains & raisonnables, de gens qui disent . . .

Est un grand fou qui de la vie
Fait le plus petit de ses soins,
Aussitôt qu'on nous l'a ravie,
Nous en valons de moitié moins.

.

Par ma foi c'est bien peu de chose
Qu'un demi Dieu quand il est mort,
Du moment que la fiere Parque

Nous a fait entrer dans la barque ,
 Où l'on ne reçoit point le corps ;
 Et la gloire & la renommée
 Ne font que fonge & que fumée ,
 Et ne vont point jusques aux morts.

Voiture , tom. 2.

Au moins nous ferons en droit de croire , que ces guerriers devenus lâches à force de savoir & de politesse , n'en étoient pas moins remplis de raison , d'humanité & de vertu , jusqu'à ce que l'Auteur du Discours nous ait bien prouvé qu'on ne peut être à la fois honnête-homme & poltron.

Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine, point de crime qui ne leur soit familier ; si les lumieres des Ministres , ni la prétendue sagesse des Loix , ni la multitude des Habitans de ce vaste Empire , n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant & grossier , de quoi lui ont servi tous ses Savans ? Quel fruit a-t'il retiré des honneurs dont ils sont comblés ? Seroit-ce d'être peuplé d'esclaves & de méchans.

Opposons à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre de Peuples qui , préservés de cette contagion des vai-

L'Auteur confond par-tout la vertu guerriere du soldat , la férocité avec la véritable vertu , la probité , la justice. En suivant ses principes , on croiroit les soldats plus vertueux que leurs Officiers ; les payfans plus gens de bien que leurs Seigneurs , & l'on crieroit à l'injustice , de voir que nos tribunaux ne sont occupés que de la punition de ces plus honnêtes gens-là. Je ne présume pas que le Discours de notre Orateur fasse reformer ces dénominations universellement reçues , & vraisemblablement bien fondées , par lesquelles on distingue communément les hommes de la société en deux classes ; l'une sans naissance , sans éducation , & qu'en conséquence on désigne par des épithètes qui marquent qu'elle a peu de sentimens , peu d'honneur

nes connoissances ont par leurs vertus fait leur propre bonheur & l'exemple des autres Nations. Tels furent les premiers Perses , Nation singuliere chez laquelle on apprenoit la vertu comme chez nous on apprend la Science ; qui subjuguâ l'Asie avec tant de facilité , & qui seule a eu cette gloire que l'histoire de ses institutions ait passé pour un Roman de Philosophie : Tels furent les Scithes , dont on nous a laissé de si magnifiques éloges : Tels les Germains , dont une plume , lassé de tracer les crimes & les noirceurs d'un Peuple instruit , opulent & voluptueux , se soulageoit à peindre la simplicité , l'innocence & les vertus. Telle avoit été Rome même dans les tems de sa pauvreté & de son ignorance. Telle enfin s'est montrée jusqu'à nos jours cette nation rustique si vantée pour son courage que l'adversité n'a pu abbatre , & pour sa fidelité que l'exemple n'a pu corrompre. *

* Je n'ose parler de ces Nations heureuses qui ne connoissent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à reprimer , de ces sauvages de l'Amérique dont Montagne ne balance point à préférer la simple & naturelle police , non-seulement aux Loix de Platon , mais même à tout ce que la Philosophie pourra jamais imaginer de plus parfait pour le gouvernement des peuples. Il en cite quantité d'exemples frappans pour qui les sauroit admirer : Mais quoi ! dit-il , ils ne portent point de chaufes !

Quand on a vu le portrait que notre Orateur fait des désordres que cause l'art de polir les nations , & d'y établir l'harmonie ; on fait ce qu'on doit penser des portraits flatteurs que Montagne nous a laissés des Barbares.

D'un pinceau délicat l'artifice agréable

Du plus affreux objet , fait un objet aimable.

Boileau , art Poëtig.

Mais que tous ces raisonnemens s'évanouissent bien-tôt dès qu'on les approfondit. Les mots de pure nature , de simple

nature, de *Sauvages gouvernés* uniquement par elle ; le *regne d'Astrée*, les *mœurs du siècle d'or*, sont des expressions qui présentent à l'imagination les plus belles idées ; c'est grand dommage qu'il n'y ait dans tous ces tours fleuris que de l'imagination. Il n'est point dans la vraie nature que la race humaine toute brute soit meilleure que quand elle est cultivée ; je l'ai déjà prouvé ; je vais confirmer cette vérité par une nouvelle preuve qui auroit trop chargé la note déjà fort ample donnée sur cet article. Toute la question de la prééminence entre les Anciens & les Modernes étant une fois bien entendue, dit M. de Fontenelles, se réduit à savoir si les arbres qui étoient autrefois dans nos campagnes, sont plus grands que ceux d'aujourd'hui. J'ose croire encore plus juste l'application de cette analogie à notre question ; qu'on peut assurer qu'elle se réduit à savoir, si les productions de la terre sans culture, sont préférables à celles qu'elle fournit lorsqu'elle est bien cultivée. Qu'est-ce que la pure nature, la simple nature, je vous prie, dans les arbres, dans les plantes en général ? Que sont-ils dans cet état ? Des sauvageons indignes, incapables même de fournir à nos aliments, & il a fallu que le génie de l'homme inventât l'agriculture, le jardinage pour rendre ces productions de la terre propres à servir de pâture aux hommes. Il a fallu greffer sur ces sauvageons de ces espèces heureuses qui étoient sans doute les plus rares, & qu'on peut comparer à ces grands génies, à ces ames peu communes qui ont inventé les Sciences & les Arts. Il a fallu les placer en certains terrains, à certaines expositions, les élaguer, les émonder de certaines superfluités, de certaines parties nuisibles ; donner à la terre qui les environne une certaine préparation, une certaine façon, dans certaines saisons. Je ne crois pas qu'il se trouve de mortel qui ose dire que toutes ces parties de l'agriculture ne sont pas utiles, nécessaires

à la production & à la perfection des fruits de la terre * ; comment donc pourroit-il s'en trouver d'assez peu raisonnables pour avancer , que cet Art , loin d'être utile à ces fruits , tend au contraire à les rendre moins abondans & moins bons ? Voilà pourtant exactement le cas de ceux qui soutiennent que les Sciences & les Arts , la culture de l'esprit & du cœur , introduisent chez nous la dépravation des mœurs.

On peut penser qu'il y a des hommes nés avec tant de lumieres , tant de talens , une si belle ame , que la culture leur devient inutile. Si vous y réfléchissez , vous conviendrez que les plus heureux naturels , ces hommes mêmes qu'on doit choisir pour greffer sur les autres , si l'on peut dire ; ceux-là , dis-je , ont encore besoin de culture , ou au moins on ne fauroit nier , qu'ils ne deviennent encore plus vertueux , plus capables , plus utiles , s'ils sont cultivés par les Sciences & les Arts , comme l'arbre du meilleur *acabit* devient plus fertile & plus excellent encore , s'il est placé dans le terrain qui lui est plus convenable , dans l'espalier le mieux exposé , & s'il est , pour ainsi dire , traité par le jardinier le plus habile.

Fortes creantur fortibus & bonis.
.
.
.
.
.
.
.
.
.
.
Doctrina sed vim promovet insitam ,
Rectique cultus pectora roborant.

Horat. od. IV. L. IV.

Appuyons ces raisonnemens du suffrage d'un homme dont les lumieres & le jugement méritent des égards. » J'avoue » dit Ciceron , qu'il y a eu plusieurs hommes d'un merite

* *Quod nisi & assiduis terram insectabere rastris ,
Et sonitu terrebis aves & ruris opaci
Falce premes umbras , vosisque vocaberis imbrem ;
Heu , magnum alterius frustra spectabis acervum ;
Concussâque famem in silvis solabere quercu.*

Virgil. georg. l. I. v. 155.

» supérieur, sans science, & par la seule force de leur naturel
 » presque divin ; J'ajouterai même, qu'un bon naturel sans la
 » science, a plus souvent réussi que la science sans un bon na-
 » turel ; mais je soutiens aussi, que quand à un excellent naturel
 » on joint la science, la culture, il en résulte ordinairement
 » un homme d'un mérite tout à-fait supérieur. Tels
 » ont été, ajoute-t'il, Scipion l'Africain, Lælius, les très-
 » Savants Caton l'ancien, &c. qui ne se feroient point avisés
 » de développer leurs vertus par la culture des sciences, s'ils
 » n'avoient été bien persuadés qu'elle les conduisoit à cette
 » fin louable.*

. *Alterius sic*

Altera poscit opem res, & conjurat amicè.

Horat. art. poët. v. 409.

Ce n'est point par stupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'esprit. Ils n'ignoroient pas que dans d'autres contrées, des hommes oisifs passaient leur vie à disputer sur le souverain bien, sur le vice & sur la vertu, & que d'orgueilleux raisonneurs, se donnant à eux-

On est tenté de croire que l'Autheur plaisante quand il donne ces anecdotes historiques pour des traits de sagesse. Celle des Romains, qui chassent les Médecins est bonne à joindre au Médecin malgré lui, & aux autres badinages de Moliere contre la Faculté. Si les Dieux mêmes n'appelloient pas du Tribunal intègre des Athéniens ; c'étoit donc dans ses accès

* *Ego multos homines excellenti animo ac virtute fuisse. & sine doctrinâ, naturâ ipsius habitu propè divino, per se ipsos & moderatos & graves exiitisse fateor. Etiani illud adjungo, sæpius ad laudem atque virtutem naturam sine doctrinâ, quàm sine naturâ valuisse doctrinam. Atque idem ego contendo, cùm ad naturam eximiam atque illustrem accesserit ratio quædam, confirmatioque doctrinæ ; tum illud nescio quid præclarum ac singulare solere existere. Ex hoc esse hunc numero, quem patres nostri viderunt divinum hominem Africanum ; ex hoc C. Lælium, L. Furium, moderatissimos homines & constantissimos ; ex hoc fortissimum virum, & illis temporibus doctissimum M. Catonem illum senem ; qui profectò, si nihil ad percipiendam, colendamque virtutem litteris adjuvarentur, nunquam se ad earum studium contulissent.*

Cicero, pro Arc. poët. p. 11 ex edit. Glasg.

mêmes les plus grands éloges, confondoient les autres Peuples sous le nom méprisant de barbares; mais ils ont considéré leurs mœurs & appris à dédaigner leur doctrine. *

* De bonne foi, qu'on me dise quelle opinion les Atheniens mêmes devoient avoir de l'éloquence quand ils l'écartèrent avec tant de soin de ce Tribunal intègre des Jugemens duquel les Dieux mêmes n'appelloient pas? Que pensoient les Romains de la Médecine, quand ils la bannirent de leur République? Et quand un reste d'humanité porta les Espagnols à interdire à leurs Gens de-Loi l'entrée de l'Amérique, quelle idée falloit-il qu'ils eussent de la Jurisprudence? Ne diroit-on pas qu'ils ont cru réparer par ce seul Acte tous les maux qu'ils avoient faits à ces malheureux Indiens.

de folie que ce peuple s'en écartoit. On n'a jamais rapporté serieusement, pour décrier des choses regardées comme excellentes, divines, les incartades & les insultes d'un peuple plus tumultueux & plus orageux que la mer. Passeroit-on pour raisonnable, si l'on vouloit prouver qu'Alcibiades & Themistocles les plus grands hommes de la Grèce étoient des lâches & des traîtres, parce que les Athéniens les ont exilés & condamnés à mort? Qu'Aristide, surnommé le Juste, le plus homme de bien que la République ait jamais eu, dit Valère Maxime, ait été un infâme, parce que cette même République l'a banni? Ces trames séditionnelles, ces bouafques du peuple, dont la jalousie, l'inconstance, & l'étourderie sont les seuls mobiles, ne prouvent-elles pas plutôt le mé-

rite supérieur & l'excellence de l'objet de leur fureur? Que t'a fait Aristide, dit ce Sage lui-même à un Athénien de l'assemblée qui le condamnoit? Rien, lui répond le Conjuré, je ne le connois pas même; mais je m'ennuye de l'entendre toujours appeler le Juste. Voilà de ces gens raisonnables sur lesquels notre Orateur fonde ses preuves.

Oublierois-je que ce fut dans le sein même de la Grèce qu'on vit s'élever cette Cité aussi célèbre par

Le but de Licurgue étoit moins de faire des honnêtes gens que des soldats dans un pays qui en avoit grand besoin, parce qu'il étoit peu

son heureuse ignorance, que par la sagesse de ses Loix, cette République de demi-Dieux plutôt que d'hommes? tant leurs vertus sembloient supérieures à l'humanité. O Sparte! opprobre éternel d'une vaine doctrine! Tandis que les vices conduits par les beaux Arts s'introduisoient ensemble dans Athènes, tandis qu'un Tyran y rassembloit avec tant de soin les ouvrages du Prince des Poètes, tu chassois de tes murs les Arts & les Artistes, les Sciences & les Savans.

étendu, peu peuplé. Par cette raison toutes les loix de Sparte vivoient à la barbarie, à la férocité plutôt qu'à la vertu. C'est pour arriver à ce but qu'elles éteignoient dans les peres & meres les germes de la tendresse naturelle, en les accoutumant à faire perir leurs propres enfans, s'ils avoient le malheur d'être nés malfaits, foibles ou infirmes. Que de grands hommes nous aurions perdus, si nous étions aussi barbares que les Spartiates! C'est pour le même dessein qu'ils enlevoient les enfans à leurs parens, & les faisoient élever dans les Ecoles publiques où ils les instruisoient à être voleurs & à expirer sous les coups de fouets, sans donner le moindre signe de repentir, de crainte ou de douleur. Ne croiroit-on pas voir l'illustre Cartouche, ce Licurgue des scélérats de Paris, donner à ses sujets des leçons d'adresse dans son art, & de patience dans les tortures qui les attendent? O Sparte! ô opprobre éternel de l'humanité! Pourquoi t'occupes-tu à transformer les hommes en tigres? Ta politique digne des Titans tes Fondateurs, * te donne des soldats! D'où vient donc les Athéniens tes voisins si humains, si policés t'ont-ils battu tant de fois? D'où vient as-tu recours à eux dans les incursions des Perses? D'où vient les Oracles te forcent-ils à leur demander un Général? Insensée, tu mets tout le Corps de ta République en bras, & ne lui donnes point de tête. Tu ne saurois mettre tes Chefs

* Selon le Pere Pezron.

en parallele avec les deux Aristomènes , les Alcibiades , les Aristides , les Themistocles , les Cimon , &c. enfans d'Athenes , enfans des beaux Arts , & les principaux Auteurs des plus éclatantes victoires qu'ait jamais remporté la Grèce, Tu ignores donc que c'est du conducteur d'une armée que dépendent principalement ses exploits , que le Général fait le soldat , & que le hazard seul a pu rendre quelquefois heureux des Généraux barbares , contre des nations surprises & sans discipline *. Mais ce heros immortel qui vous a tous effacés , qui vous a tous subjugués , & avec vous ces Perses , ces peuples de l'Orient qui vous avoient tant de fois fait trembler , ceux mêmes que vous ne connoissiez pas , & jusques aux Scythes si renommés pour leur ignorance , leur rusticité & leur bravoure ; ce conquerant aussi magnanime que courageux étoit-il un barbare comme vous ? Etoit-il un disciple de Licurgue ? Non , certes , la férocité n'est pas capable d'une si grande élévation d'ame , elle est réservée à l'Éleve d'Homere & d'Aristote , au Protecteur des Appelles & des Phidias ; comme on voit dans notre siècle qu'elle est encore annexée aux Princes éleves des Descartes , des Newtons , des Vols ; aux Princes fondateurs & protecteurs des Académies ; aux Princes amis des Savans , & Savans eux-mêmes. Toute l'Europe m'entend , & je ne crains pas qu'elle defavoue ces preuves recentes , actuelles même , de l'union intime & naturelle du savoir , de la vraie valeur & de l'équité.

L'événement marqua cette différence. Athènes devint le séjour de la politesse & du bon goût , le pays des Orateurs & des Philosophes. L'élégance des Bâtimens y

Il sied bien à Socrate fils de Sculpteur , grand Sculpteur lui-même , & plus grand Philosophe encore , de dire que personne n'ignore plus les Arts que lui , de faire l'éloge de l'ignorance , de se plaindre que tous les gens à ta-

* Le Czar Pierre I. est une preuve recente de cette vérité.

répondoit à celle du langage. On y voyoit de toutes parts le marbre & la toile animés par les mains des Maîtres les plus habiles. C'est d'Athènes que sont sortis ces ouvrages surprenans qui serviront de modèles dans tous les âges corrompus. Le Tableau de Lacedemone est moins brillant. Là, disoient les autres Peuples, les hommes naissent vertueux, & l'air même du Pays semble inspirer la vertu. Il ne nous reste de ses Ha-

bitans que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monumens vaudroient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athènes nous a laissés ?

Quelques sages, il est vrai, ont résisté au torrent général & se sont garantis du vice dans le séjour des Muses. Mais qu'on écoute le jugement que le premier & le plus malheureux d'entre eux portoit des Savans & des Artistes de son tems.

„ J'ai examiné, dit-il, les Poètes, & je les regarde
 „ comme des gens dont le talent en impose à eux-mêmes
 „ & aux autres, qui se donnent pour sages, qu'on prend
 pour tels & qui ne sont rien moins.

„ Des Poètes, continue Socrate, j'ai passé aux Artif-
 „ tes. Personne n'ignoroit plus les Arts que moi ; per-
 „ sonne n'étoit plus convaincu que les Artistes possédoient
 „ de fort beaux secrets. Cependant, je me suis aperçu
 „ que leur condition n'est pas meilleure que celle des Poë-
 „ tes & qu'ils sont, les uns & les autres, dans le même

lens ne sont rien moins que sages. N'est-il pas lui-même une preuve du contraire ? Piècherait-il si bien la vertu, auroit-il été le pere de la Philosophie, & un des plus sages d'entre les hommes, au jugement de l'Oracle même, s'il avoit été un ignorant ? Socrate fait ici le personnage de nos Prédicateurs, qui trouvent leur siècle le plus corrompu de tous ceux qui l'ont précédé, *ô tempora, ô mores*, & qui par zèle pour les progrès de la vertu, exagerent & les vices du tems, & l'opinion modeste qu'ils ont d'eux-mêmes.

„ préjugé. Parceque les plus habiles d'entre eux excel-
 „ lent dans leur Partie, ils se regardent comme les plus
 „ sages des hommes. Cette présomption a terni tout-à-fait
 „ leur savoir à mes yeux : De sorte que me mettant à la
 „ place de l'Oracle & me demandant ce que j'aimerois le
 „ mieux être, ce que je suis ou ce qu'ils sont, savoir ce
 „ qu'ils ont appris ou savoir que je ne sais rien ; j'ai ré-
 „ pondu à moi-même & au Dieu : Je veux rester ce que
 „ je suis.

„ Nous ne savons, ni les Sophistes, ni les Poètes, ni
 „ les Orateurs, ni les Artistes ni moi, ce que c'est que le
 „ vrai, le bon & le beau : mais il y a entre nous cette
 „ différence, que, quoique ces gens ne sachent rien, tous
 „ croient savoir quelque chose : Au lieu que moi, si je ne
 „ sais rien, au moins je n'en suis point en doute. De sorte
 „ que toute cette supériorité de sagesse qui m'est accordée
 „ par l'Oracle, se réduit seulement à être bien convaincu
 „ que j'ignore ce que je ne sais pas.

Voilà donc le plus Sage des hommes au Jugement des Dieux, & le plus savant des Athéniens au sentiment de la Grèce entière, Socrate faisant l'Eloge de l'ignorance !

Croit-on que s'il res-
 suscitoit parmi nous, nos
 Savans & nos Artistes
 lui feroient changer d'a-
 vis ? Non, Messieurs,
 cet homme juste conti-

nuerait de mépriser nos vaines Sciences ; il n'aideroit point à grossir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts, & ne laisseroit, comme il a fait, pour tout précepte à ses disciples & à nos Neveux, que l'exemple & la mémoire de sa vertu. C'est ainsi qu'il est beau d'instruire les hommes !

Socrate avoit commencé dans Athènes, le vieux Cato continua dans Rome de se déchaîner contre ces Grecs

artificieux & subtils qui séduisoient la vertu & amolissoient le courage de ses concitoyens.

Mais les Sciences, les Arts & la dialectique prévalurent encore : Rome se remplit de Philosophes & d'Orateurs ; on négligea la discipline militaire, on méprisa l'agriculture, on embrassa des Sectes & on oublia la Patrie.

mais les Sciences & les Arts n'ont aucune part, ni à cette corruption, ni à la colere de Caton, qui lui-même étoit très-Savant, & aussi distingué par son ardeur pour les Lettres & les Sciences, que par sa vertu austère, selon le témoignage de Cicéron cité pag. 38.

Aux noms sacrés de liberté, de desintéressement, d'obéissance aux Loix, succederent les noms d'Epicure, de Zenon, d'Arcefilas. Depuis que les Savans ont commencé à paroître parmi nous, disoient leurs propres Philosophes, les gens de bien se sont éclipsés. Jusqu' alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu ; tout fut perdu quand ils com-

Rome a tort de négliger la discipline militaire & de mépriser l'agriculture, & notre Orateur d'attribuer ce malheur aux sciences & aux Arts. L'ignorance & la paresse en sont des causes bien naturelles.

Caton avoit raison de se déchaîner contre des Grecs artificieux, subtils, corrupteurs des bonnes

Le talent de Rome a été dans les commencemens d'assembler des gens sans mœurs, des scelerats, de tendre des embûches aux peuples voisins par des fêtes & des cérémonies religieuses que tous ces honnêtes gens ont toujours fait servir à leurs vues, & de perpétuer par-là l'espèce & les maximes de ces brigands Devenus plus célèbres & plus connus dans le monde, il a fallu se montrer sur ce théâtre avec des couleurs plus séduisantes, sous les apparences au moins de l'honneur & de la vertu.

mencerent à l'étudier.

O Fabricius ! qu'eût
pensé votre grande ame,
si pour votre malheur
rappelé à la vie, vous
eussiez vu la face pom-
peuse de cette Rome sau-
vée par votre bras & que
votre nom respectable
avoit plus illustrée que
toutes ses conquêtes ?

„ Dieux ! eussiez-vous
„ dit, que sont devenus
„ ces toits de chaume &
„ ces foyers rustiques
„ qu'habitoient jadis la
„ modération & la ver-
„ tu ? Quelle splendeur
„ funeste a succédé à la
„ simplicité Romaine ?

„ Quel est ce langage
„ étranger ? Quelles sont ces mœurs efféminées ? Que

„ signifient ces statues, ces Tableaux, ces édifices ? In-
„ sensés, qu'avez-vous fait ? Vous, les Maîtres des Na-
„ tions, vous vous êtes rendus les esclaves des hommes
„ frivoles que vous avez vaincus ? Ce sont des Rhéteurs qui
„ vous gouvernent ? C'est pour enrichir des Architectes,
„ des Peintres, des Statuaires & des Histrions, que vous
„ avez arrosé de votre sang la Grèce & l'Asie ? Les dé-
„ pouilles de Carthage sont la proie d'un joueur de flûte ?
„ Romains, hâtez-vous de renverser ces Amphithéâtres ;
„ brisez ces marbres ; brûlez ces tableaux ; chassez ces es-
„ claves qui vous subjuguent, & dont les funestes arts
„ vous corrompent. Que d'autres mains s'illustrent par de
„ vains talens ; le seul talent digne de Rome, est celui
„ de conquérir le monde & d'y faire régner la vertu.

Le peuple Romain se donna donc pour le Protecteur de tous les peuples qui recherchoient son alliance, & imploroient son secours ; mais le traître se fit bientôt le maître de ceux qui ne l'avoient voulu que pour amis. Voilà la vertu de Rome & de Caton. Qui dit conquérant, dit pour l'ordinaire injuste & barbare ; cette maxime est surtout vraie pour Rome ; & si cette fameuse ville a produit de grands hommes, a montré des vertus rares, elle les a dégradées en les employant à commettre les injustices & les cruautés sans nombre, par lesquelles elle a défolé & envahi l'univers.

Quand Cyneas prit
 „ notre Sénat pour une
 „ Assemblée de Rois, il
 „ ne fut ébloui ni par
 „ une pompe vaine, ni
 „ par une élégance re-
 „ cherchée. Il n'y enten-
 „ dit point cette éloquen-
 „ ce frivole, l'étude &
 „ le charme des hommes
 „ futiles. Que vit donc
 „ Cyneas de si majes-
 „ tueux? O Citoyens!
 „ Il vit un spectacle que
 „ ne donneront jamais
 „ vos richesses ni tous vos arts; le plus beau spectacle qui
 „ ait jamais paru sous le ciel, l'Assemblée de deux cens
 „ hommes vertueux, digne de commander à Rome & de
 „ gouverner la terre.

Mais franchissons la
 distance des lieux & des
 iems, & voyons ce qui
 s'est passé dans nos con-
 trées & sous nos yeux;
 ou plutôt, écartons des
 peintures odieuses qui
 blesseroient notre délica-
 tesse, & épargnons-nous
 la peine de répéter les
 mêmes choses sous d'au-
 tres noms. Ce n'est point
 en vain, que j'évoquois
 les mânes de Fabricius;
 & qu'ai-je fait dire à ce grand homme, que je n'eusse pu
 mettre dans la bouche de Louis XII ou de Henri IV? Par-

On vient de voir de quelle es-
 pèce étoit cette vertu. Quant au
 particulier, s'il y avoit des hom-
 mes vertueux, on a vu, p. 38,
 au rapport de Cicéron même, que
 cette vertu étoit dûe, au moins
 en partie, à la culture des Lettres
 & des Sciences, puisqu'il donne
 le nom de très-savant à Caton l'an-
 cien, & qu'il cite Scipion l'Afri-
 cain, Lælius, Furius &c. les Sa-
 ges de Rome, comme gens distin-
 gués dans les Sciences.

Cela est bon pour le discours.
 Il n'y a rien de pire que la ciguë,
 & il n'est que de vivre. On fait
 l'éloge de notre siècle, en le
 croyant assez humain pour ne point
 faire avaler ce breuvage mortel à
 Socrate; mais on ne lui rend pas
 justice en ne le croyant pas assez
 raisonnable pour ne point mépriser
 Socrate. Au moins on peut être
 sûr que le mépris n'auroit pas été
 général.

mi nous , il est vrai , Socrate n'eût point bu la ciguë ; mais il eût bu dans une coupe encore plus amère , la raillerie insultante , & le mépris pire cent fois que la mort.

Voilà comment le luxe , la dissolution & l'esclavage ont été de tout temps le châtimement des efforts orgueilleux que nous avons faits pour

sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avoit placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ses opérations , sembloit nous avertir assez qu'elle ne nous a point destinés à de vaines recherches. Mais est-il quelqu'une de ses leçons dont nous ayons scû profiter ou que nous ayons négligée impunément ? Peuples , sachez donc une fois que la nature a voulu vous préserver de la science , comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant ; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit , & que la peine que vous trouvez à vous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers ; ils seroient pires encore s'ils avoient eu le malheur de naître savans.

Que ces réflexions sont humiliantes pour l'humanité ! que notre orgueil en doit être mortifié !

Je ne vois pas ce qui doit nous humilier ou mortifier notre orgueil , en pensant , selon les principes de l'Auteur , que nous sommes nés dans une heureuse & innocente ignorance , par laquelle seule nous pouvons être vertueux ; qu'il ne tient qu'à nous de rester dans cet état fortuné , & que la nature même a pris des mesures pour nous y conserver. Il me semble au contraire qu'une si belle prérogative que celle d'être naturellement vertueux , qu'une si grande attention de la part de la

nature à nous la conserver , doivent extrêmement flatter notre orgueil ; mais si nous pensons que nous sommes nés brutes , que nous sommes nés barbares , méchans , injustes , coupables , & que nous avons besoin d'une étude & d'un travail de plusieurs années , de toute notre vie même , pour nous rendre bons , justes , humains. Oh ! c'est alors que nous devons être humiliés de voir que par nous - mêmes nous sommes si pervers , & de ne pouvoir parvenir à être des hommes , que par un travail toujours pénible & souvent douteux.

Quoi ! la probité seroit fille de l'ignorance ? La science & la vertu seroient incompatibles ? Quelles conséquences ne tireroit-on point de ces préjugés ?

Mais pour concilier ces contrariétés apparentes , il ne faut qu'examiner de près la vanité & le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouissent , & que nous donnons si gratuitement aux connoissances humaines. Considérons donc les Sciences & les Arts en eux-mêmes. Voyons ce qui doit résulter de leur progrès , & ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raisonnemens se trouveront d'accord avec les inductions historiques.

Des conséquences très-désavantageuses à l'Auteur même & à toutes nos Académies ; mais heureusement les premices du raisonnement sont très-fausSES.

Ainsi l'Auteur , pour concilier des contrariétés apparentes entre la science & la vertu , va prouver que la contrariété est réelle , ou que ces deux qualités sont incompatibles. Voilà une singulière conciliation.



S E C O N D E P A R T I E .

C'Étoit une ancienne tradition passée de l'Égypte en Grèce, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes, étoit l'inventeur des sciences.*

* On voit aisément l'allégorie de la fable de Prométhée ; & il ne paroît pas que les Grecs qui l'ont cloué sur le Caucase, en pensassent guere plus favorablement que les Egyptiens de leur Dieu Teuthus. „ Le Satyre, dit „ une ancienne fable, voulut „ baisser & embrasser le feu, la „ première fois qu'il le vit ; mais „ Promethus lui cria : Satyre, „ tu pleureras la barbe de ton menton, car il brûle quand on „ y touche „. C'est le sujet du frontispice.

ci jaloux de cet homme divin, Auteur apparemment des premiers Arts, de l'ébauche des Sciences, l'effet du génie, de ce feu qu'il semble que l'homme ait dérobé aux Dieux. Les Romains mêmes, ces enfans de Mars, n'ont pû s'empêcher de rendre aux beaux Arts les hommages qui leur sont dûs, & le Prince de leurs Poëtes défère aux hommes qui s'y sont distingués, les premiers honneurs dans les champs Elisées.

*Quique pii rates & Phæbo digna locuti,
Inventas aut qui vitam excoluere per artes,
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ.*

Virgil. Æneid. L. VI. v. 661.

A l'égard du Frontispice, je ne vois pas la finesse de cette

LA Science est ennemie du repos, sans doute ; c'est par-là qu'elle est amie de l'homme que le repos corrompt ; c'est par-là qu'elle est la source de la vertu, puisqu'elle l'oïsiété est la mere de tous les vices.

Dans la Fable dont parle l'Auteur, Jupiter jaloux des lumieres & des talens de Prométhée, l'attache sur le Caucase. Ce fait allégorique loin de désigner l'horreur des Grecs pour le savoir, est au contraire une preuve de l'estime infinie qu'ils faisoient des sciences & du génie inventif, puisqu'ils égalent en quelque sorte Prométhée à Jupiter, en rendant celui-ci jaloux de cet homme divin,

allégorie. Il est tout simple que le feu brûle la barbe. L'Auteur veut-il dire qu'il ne faut pas plus se fier à l'homme qu'au feu ? mais il le représente nud & sortant des mains de Prométhée, de la nature ; & c'est, selon lui, le seul état dans lequel on puisse s'y fier. Veut-il dire qu'on ne connoît pas toute la finesse de sa Thèse, de son Discours, qu'il faut le respecter comme le feu ? Ne pourroit-on pas par une allégorie beaucoup plus naturelle, faire dire à l'homme céleste qui approche une torche allumée de la tête de l'homme Statue : Satire, tu l'admires, tu en es épris, parce que tu ne le connois pas ; apprends Imbecile, que l'objet de tes transports n'est qu'une vaine Idole que ce flambeau va réduire en cendres.

Quelle opinion falloit-il donc qu'eussent d'elles les Egyptiens mêmes, chez qui elles étoient nées ? C'est qu'ils voyoient de près les sources qui les avoient produites. En effet, soit qu'on feuillette les annales du monde, soit qu'on supplée à des chroniques incertaines par des recherches philosophiques, on ne trouvera pas aux connoissances humaines une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former.

L'astronomie est née de la superstition.

L'Astronomie est fille de l'oïveté & du desir de connoître ce qui est dans l'Univers le plus digne de notre curiosité. Cette simple curiosité déjà bien noble par elle-même, & capable de préserver l'homme de tous les vices attachés à l'oïveté, a encore produit dans la société mille avantages que nos Calendriers, nos Cartes géographiques, & l'art de naviguer attestent à quiconque ne veut pas fermer les yeux. Voyez sur l'utilité de toutes les Scien-

ces la célèbre Préface que M. de Fontenelle a mis à la tête de l'Histoire de l'Académie.

L'Eloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge. Est-ce à soutenir tous ces vices que Demosthène & Cicéron ont employé leur éloquence? Est-ce

à ce détestable usage que nos Ora-

teurs, nos Prédicateurs l'employent? Il en est qui en abusent, j'en croirai l'Auteur du Discours sur sa parole; mais combien plus s'en trouve-il qui la font servir à éclairer l'esprit & à diriger les mouvemens du cœur à la vertu? Au moins, c'est ainsi qu'en pensoit l'Orateur Romain. Il s'y connoissoit un peu. Ecoutons-le un moment sur cette matiere. Il a examiné à fond la question qui est agitée dans ce Discours, par rapport à l'éloquence. Il a aussi reconnu qu'on en pouvoit faire un très-mauvais usage; mais, tout bien pesé, il conclut que, de quelque côté qu'on considère le principe de l'éloquence, on trouvera qu'elle doit son origine aux motifs les plus honnêtes, au raisonnement les plus sages. * » Quant à ses effets; quoi de plus noble? dit-il, de plus généreux, de » plus grand que de secourir l'innocent, que de relever l'op- » primé; que d'être le salut, le libérateur des honnêtes gens, » de leur sauver l'exil? Quel autre pouvoir que l'éloquence » a été capable de rassembler les hommes jadis dispersés dans » les forêts, & les ramener de leur genre de vie féroce & » sauvage à ces mœurs humaines & policées qu'ils ont au- » jurd'hui? Car il a été un temps où les hommes étoient com- » me dispersés & vagabonds dans les champs, & y vivoient » comme les bêtes féroces. Alors ce n'étoit point la *raison*

* *Sapè & multum hoc mihi cogitavi. boni-ne an mali plus attulerit hominibus & civitatibus copia dicendi, ac summum eloquentiæ studium. . . . si voluntas hujus rei, quæ vocatur eloquentia, sive artis, sive studii, sive exercitationis cujusdam, sive facultatis à naturâ profectæ considerare principium; reperiemus id ex honestissimis causis natum, atque optimis rationibus profectum. De Inventionibus l. 1. p. 5. 6. ex edit. Glasg.*

» qui regloit leur conduite , mais presque toujours la force ,
 » la violence. Il n'étoit point question de Religion , ni de
 » devoirs envers les autres hommes ; on n'y connoissoit point
 » l'utilité de la justice , de l'équité. Ainsi par l'erreur & l'i-
 » gnorance , les passions aveugles & téméraires étoient seules
 » dominantes , & abusoient , pour s'affouvir , des forces du corps ,
 » dangereux ministres de leurs violences. Enfin , il s'éleva des
 » hommes sages , grands , dont l'éloquence gagna ces hom-
 » mes sauvages , & de ferores & cruels qu'ils étoient , les
 » rendit doux & vraiment humains ,. * Voilà une origine
 & une fin de l'éloquence bien différente de celle que leur
 donne notre Orateur François.

*La Géométrie , de l'a-
 varice.*

Fixer les bornes de son champ ,
 le distinguer d'avec celui du voi-
 sin ; faire , en un mot , une dis-
 tribution exacte de la terre à ceux à qui elle appartient ; voilà
 les fonctions & l'origine de la Géométrie ordinaire & prati-
 que , & il n'y a là rien que de très-juste , & que nos Tribu-
 naux n'ordonnent tous les jours pour remédier à l'avarice & à
 l'usurpation. C'est donc de l'équité & de la droiture qu'est
 née la Géométrie.

La

* *Quid tam porro regium , tam liberale , tam munificum , quam opem
 ferre supplicibus , excitare afflictos , dare salutem , liberare periculis , retinere
 homines in civitate ? Quæ vis alia potuit aut dispersos homines unum in
 locum congregare , aut à ferâ agrisque vitâ ad hunc humanum cultum ,
 civilemque deducere ? Cicero de Oratore p. 14. Nam fuit quoddam tempus ,
 cum in agris homines passim bestiarum more vagabantur , & sibi victu ferino
 vitam propagabant ; nec ratione animi quidquam , sed pleraque viribus corpo-
 ris administrabant. Nondum divinæ religionis , non humani officii ratio cole-
 batur Non jus æquabile quod utilitatis haberet , acceperat. Ità propter
 errorem & inscitiam cæca ac temeraria dominatrix animi cupiditas , ad se
 explendum viribus corporis abutebatur , perniciosissimis satellitibus
 Deinde propter rationem atque orationem studiosius audientes , ex feris &
 immanibus mites reddidit & mansuetos (vir quidam magnus & sapiens.)
 Cicero de Inventionibus ibid. p. 6. 7. Edition de Glasgov.*

La Physique , d'une vaine curiosité ; La Physique est née de la curiosité , soit ; mais que cette curiosité soit vaine , c'est ce que je ne crois pas que l'Auteur pense. La société est redevable à cette science de l'invention & de la perfection de presque tous les Arts qui fournissent à ses besoins & à ses commodités , & , ce qui ne doit pas être oublié , en étalant aux yeux des hommes les merveilles de la nature , elle élève leur ame jusqu'à son Auteur.

Toutes , & la Morale même , de l'orgueil humain. Etoit-ce donc par orgueil que les Sages de la Grèce , les Catons , & ce que j'aurois du nommer avant tous , les divins Missionnaires de la morale chrétienne , prêchoient l'humilité , la vertu ?

Les Sciences & les Arts doivent donc leur naissance à nos vices ; nous serions moins en doute sur leurs avantages s'ils la devoient à nos vertus. Comme il n'y a point de doute sur l'origine des Sciences & des Arts , dont la plûpart sont des actes ou de vertu , ou tendans à la vertu , leurs avantages sont aussi évidens.

Le défaut de leur origine ne nous est que trop retracé dans leurs objets. Que ferions - nous des Arts , sans le luxe qui les nourrit ? Le luxe est un abus des Arts , comme un discours fait pour persuader le faux , est un abus de l'éloquence , comme l'yvrognerie est un abus du vin. Ces défauts ne sont pas dans la chose , mais dans ceux qui s'en servent mal.

Sans les injustices des hommes , à quoi serviroit la Jurisprudence ? C'est-à-dire , si les hommes étoient nés justes , les loix auroient été inutiles ; s'ils étoient nés vertueux , on n'auroit pas eu besoin

3.4 REFUTATION DU DISCOURS

des regles de la Morale. L'Auteur convient donc que toutes ces Sciences ont été imaginées pour corriger l'homme né pervers, pour le rendre meilleur.

Que deviendrait l'Histoire, s'il n'y avait ni Tyrans, ni Guerres, ni Conspirateurs?

Elle en seroit bien plus belle & bien plus honorable à l'humanité; elle seroit remplie de la sagesse des Rois, & des vertus des fujets; des grandes & belles actions des uns & des autres, & ne contenant que des faits dignes d'être admirés, & imités des Lecteurs, jamais de crimes, jamais d'horreurs, elle ne pourroit jamais que plaire & conduire à la vertu, véritable but de l'histoire.

Qui voudrait en un mot passer sa vie à de stériles contemplations, si chacun ne consultant que les devoirs de l'homme & les besoins de la nature, n'avait de tems que pour la Patrie, pour les malheureux & pour ses amis?

Il n'est aucune science de contemplation stérile; toutes ont leur utilité, soit par rapport à celui qui les cultive, soit à l'égard de la société.

Sommes-nous donc faits pour mourir attachés sur les bords du puits où la vérité s'est retirée? Cette seule réflexion devrait rebuter dès les premiers pas tout homme qui cherchoit sérieusement à s'instruire par l'étude de la Philosophie.

Il ne faut point rester sur le bord du puits où s'est retirée la vérité, il faut y descendre & l'en tirer, comme ont fait tant de grands hommes; ce qu'ils ont fait, un autre le peut faire. Cete réflexion doit encourager quiconque en a sérieusement envie.

Que de dangers! que de fausses routes dans

Investigation. Je ne saurois passer à un Orateur aussi châtié & aussi

L'investigation des Sciences ?

poli que le nôtre un terme Latin de Clenard francisé. *Investigatio thematis.*

*Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elle ? Le désavantage est visible ; car le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons ; mais la vérité n'a qu'une manière d'être. Qui est-ce d'ailleurs, qui la cherche bien sincèrement ? même avec la meilleure volonté, à quelles marques est-on sûr de la reconnoître ? Dans cette foule de sentimens différens, quel sera notre Criterium pour en bien juger * ? Et ce qui est le plus difficile, si par bonheur nous la trouvons à la fin, qui de nous en saura faire un bon usage ?*

Si tant de difficultés & d'erreurs environnent ceux qui cherchent la vérité avec les secours que leur prêtent les Sciences & les Arts, que deviendront ceux qui ne la cherchent point du tout ? L'Auteur nous persuadera-t-il qu'elle va chercher qui la fuit, & qu'elle fuit qui la cherche ? C'est tout ce qu'on pourroit croire de l'aveugle fortune. A l'égard du bon usage de la vérité, il n'est pas, ce me semble, beaucoup plus embarrassant que le bon usage de la vertu ; mais une chose qui me paroît plus embarrassante, c'est le moyen de faire un bon usage de l'erreur & du vice où nous sommes plongés sans les lumieres des Sciences & les instructions de la Morale.

Si nos Sciences sont vaines dans l'objet qu'el-

Quoi de plus laborieux qu'un Savant ? La première utilité des

* Moins on fait, plus l'on croit savoir. Les Péripateticiens doutoient-ils de rien ? Descartes n'a-t-il pas construit l'Univers avec des cubes & des tourbillons ? Et y a-t'il aujourd'hui même en Europe si mince Physicien, qui n'explique hardiment ce profond mystère de l'Electricité, qui fera peut-être à jamais le désespoir des vrais Philosophes ?

les se proposent, elles sont encore plus dangereuses par les effets qu'elles produisent. Nées dans l'oïfiveté, elles la nourrissent à leur tour ; & la perte irréparable du temps, est le premier préjudice qu'elles causent nécessairement à la société. En politique comme en morale, c'est un grand mal que de ne point faire de bien ; & tout Citoyen inutile peut être regardé comme un homme pernicieux.

Sciences est donc d'éviter l'oïfiveté, l'ennui & les vices qui en sont inféparables. N'eussent-elles que cet usage, elles deviennent nécessaires, puisqu'elles sont la source des vertus & du bonheur de celui qui les exerce. » Quand » les Sciences ne seroient pas aussi » utiles qu'elles le sont, dit Ciceron, & qu'on ne s'y appliqueroit que pour son plaisir ; vous » penserez, je crois, qu'il n'y a » point de délassément plus noble » & plus digne de l'homme ; car » les autres plaisirs ne sont pas de » tous les temps de tous les âges, » de tous les lieux ; celui de l'é-

» tude fait l'aliment de la jeunesse, la joie de vieillards, l'ornement de ceux qui sont dans la prospérité, la ressource & la consolation de ceux qui sont dans l'adversité ; il fait nos délices à la maison, ne nous embarrasse point quand nous sommes dehors, passe la nuit avec nous, & ne nous quitte point en voyage, à la campagne *

Voilà la première & pourtant la moindre utilité des Sciences ; point d'oïfiveté, point d'ennui, un plaisir doux & tranquille, mais perpétuel ; je dis que c'est-là leur moindre utilité, car celle-ci ne regarde que celui qui s'y applique, & nous avons fait voir que les Sciences sont l'ame de tous les Arts utiles à la

* *Quod si non hic tantus fructus ostenderetur, & si ex his studiis delectatio sola peteretur : tamen, ut opinor, hanc animi remissionem humanissimam & liberalissimam judicaretis ; nam ceteræ neque temporum sunt neque aetatum omnium, neque locorum. Hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.*

Cicero, pro Arc. Poët. p. 12.

société, & qu'ainfi le Savant le plus contemplatif en apparence est occupé du bien public.

Répondez-moi donc, Philosophes illustres; vous par qui nous savons en quelles raisons les corps s'attirent dans le vuide; quels sont, dans les révolutions des planètes, les rapports des aires parcourues en temps égaux; quelles courbes ont des points conjugués, des points d'inflexion & de rebroussement; comment l'homme voit tout en Dieu; comment l'ame & le corps se correspondent sans communication, ainsi que seroient deux horloges; quels astres peuvent être habités; quels insectes se reproduisent d'une manière extraordinaire?

Répondez-moi, dis-je, vous de qui nous avons reçu tant de sublimes connoissances; quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choses, en serions-nous moins nombreux, moins bien gouvernés, moins redoutables, moins florissans ou plus pervers?

Revenez donc sur l'importance de vos productions; & si les travaux des plus éclairés de nos Savans & de nos meilleurs Citoyens nous procurent si peu d'utilité,

Oui, sans doute. L'Astronomie cultivée par les Géometres rend la Géographie & la navigation plus sûres; on tire des insectes des secrets pour les arts, pour nos besoins. L'Anatomie des animaux nous conduit à une plus parfaite connoissance du corps humain, & par conséquent à des principes plus sûrs pour le guérir ou pour le conserver en santé. La Science de la Physique & de la Morale fait que nous sommes mieux gouvernés & moins pervers, & l'harmonie d'un gouvernement où brillent toutes ces Sciences, tous ces Arts, est ce qui le rend florissant & redoutable.

Il est naturel que nous en pensions encore moins mal que de ceux qui occupent leur loisir à décrier des lumieres & des talens auxquels la France a peut-être encore plus d'obligation qu'à ses armes.

dites - nous ce que nous devons penser de cette foule d'Écrivains obscurs & de Lettrés oisifs , qui dévorent en pure perte la substance de l'Etat.

Que dis-je , oisifs ? & plutôt-à-Dieu qu'ils le fussent en effet ! Les mœurs en seroient plus saines & la société plus paisible. Mais ces vains & futiles déclamateurs vont de tous côtés , armés de leurs funestes paradoxes ; sapant les fondemens de la foi, & anéantissant la vertu. Ils sourient dédaigneusement à ces vieux mots de Patrie & de Religion, & consacrent leurs talens & leur Philosophie à détruire & avilir tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. Non qu'au fond ils haïssent ni la vertu ni nos dogmes ; c'est de l'opinion publique qu'ils sont ennemis ; & pour les ramener aux pieds des Autels , il suffiroit de les releguer parmi les Athées. O fureur de se distinguer ! que ne pouvez-vous point ?

C'est un grand mal que l'abus du temps. D'autres maux pires encore suivent les Lettres & les Arts. Tel est le luxe , né comme eux de

L'Auteur s'attache encore ici à l'abus que des fujets pervers font d'une excellente chose. Mais s'il y a quelques-uns de ces malheureux , quelle foule d'ouvrages divins n'a-t-on pas à leur opposer , par lesquels on a renversé les idoles des payens , démontré le vrai Dieu , & la pureté de la morale chrétienne , anéanti les Sophismes des génies depravés dont parle l'Orateur ? Peut-on citer sérieusement , contre l'utilité des Sciences , les extravagances de quelques écervelés qui en abusent ? Et faudra-t'il renoncer à bâtir des maisons , parcequ'il y a des gens assez foux pour se jeter par les fenêtres ?

Le luxe & la Science ne vont point du tout ensemble. C'est toujours la partie ignorante d'un état qui affecte le luxe ; celui-ci est l'enfant des richesses , & son correctif est le savoir , la Philosophie ,

L'oïfiveté & de la vanité des hommes. Le luxe va rarement sans les Sciences & les Arts , & jamais ils ne vont sans lui. qui montre le néant de ces bagatelles.

Je sai que notre Philosophie, toujours féconde en maximes singulières, prétend, contre l'expérience de tous les siècles, que le luxe fait la splendeur des Etats; mais après avoir oublié la nécessité des loix somptuaires, osera-t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des Empires, & que le luxe ne soit diamétralement opposé aux bonnes mœurs? Que le luxe soit un signe certain des richesses; qu'il serve même si l'on veut à les multiplier: Que faudra-t-il conclure de ce paradoxe si digne d'être né de nos jours; & que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit? Les anciens Politiques parloient sans cesse de mœurs & de vertu; les nôtres ne parlent

Le luxe est un abus des richesses que corrigent les Sciences & la raison; mais il ne faut pas confondre cet abus, comme le fait l'Auteur, avec le commerce, partie des Arts la plus propre à rendre un état puissant & florissant, & qui n'entraîne pas nécessairement le luxe après elle, comme le croit l'Auteur; nous en avons la preuve dans nos illustres voisins. L'Angleterre & la Hollande ont un commerce beaucoup plus étendu & plus riche que le nôtre; portent-ils le luxe aussi loin que nous? Pourquoi? C'est que le commerce, loin de favoriser le luxe comme le croit notre Orateur, le reprime au contraire. Quiconque est livré à l'art de s'enrichir & d'agrandir sa fortune, se garde bien de la perdre en folles dépenses. D'ailleurs cette passion de s'enrichir par le commerce n'est pas incompatible avec la vertu. Quelle probité, quelle fidélité admirables regnent parmi les Négocians qui, sans s'être jamais vus, & qui étant li-

que de commerce & d'ar-
g. ut.

tués quelquefois aux extrémités de
l'univers, se gardent une foi invio-
lable dans leurs engagemens ! Com-

parez cette conduite avec les ruses, les fourberies, les sce-
lerateffes des Sauvages, entre les mains desquels ils tombent
quelquefois dans leurs voyages.

*L'un vous dira qu'un
homme vaut en telle con-
trée la somme qu'on le
vendroit à Alger ; un
autre en suivant ce cal-
cul trouvera des pays où
un homme ne vaut rien,
& d'autres où il vaut
moins que rien. Ils éva-
luent les hommes comme
des troupeaux de bétail.
Selon eux, un homme
ne vaut à l'Etat que la
consommation qu'il y
fait. Ainsi un Sybarite
auroit bien valu trente
Lacédémoniens. Qu'on
devine donc laquelle de
ces deux Républiques, de
Sparte ou de Sybaris,
fut subjuguée par une
poignée de païsans, &
laquelle fit trembler
l'Asie.*

On convient avec l'Auteur que
les richesses, dont l'usage est per-
verti par le luxe & la molesse, cor-
rompent le courage. Mais tous ces
défauts n'ont aucun rapport aux
Sciences & aux Arts ; ils n'en font
pas les suites, ainsi que nous l'a-
vons montré ci-devant. Alexandre
qui subjugua tout l'Orient avec 30
mille hommes, étoit le Prince
le plus savant & le mieux ins-
truit dans les beaux Arts de tout
son siècle, & c'est avec ce savoir
supérieur qu'il a vaincu ces Scythes
si vantés, qui avoient résisté tant
de fois aux incursions des Perses,
lors même que leurs armées étoient
aussi nombreuses que féroces, lors
même qu'elles étoient commandées
par ce Cyrus le Héros de cette
Monarchie.

*La Monarchie de Cyrus a été conquise avec trente mille
hommes par un Prince plus pauvre que le moindre des
Satrapes de Perse ; & les Scythes, le plus misérable de
tous les Peuples, ont résisté aux plus puissans Monarques
de l'Univers. Deux jameuses Républiques se disputé-*

rent l'Empire du Monde ; l'une étoit très-riche , l'autre n'avoit rien , & ce fut celle-ci qui détruisit l'autre.

L'Empire Romain à son tour , après avoir englouti toutes les richesses de l'Univers fut la proie de gens qui ne savoient pas même ce que c'étoit que richesse. Les Francs conquièrent les Gaules , les Saxons l'Angleterre sans autres trésors que leur bravoure & leur pauvreté. Une troupe de pauvres Montagnards dont toute l'avidité se borroit à quelques peaux de moutons , après avoir dompté la fierté Autrichienne , écrasa cette opulente & redoutable Maison de Bourgogne qui faisoit trembler les Potentats de l'Europe. Enfin , toute la puissance & toute la

L'Auteur confond par-tout la barbarie , la férocité avec la valeur & la vertu ; c'étoit apparemment de bien honnêtes gens que ces Goths , ces Vandales , ces Normands , &c. qui ont desolé toute l'Europe qui ne leur disoit mot ? On voudroit nous faire entendre ici que c'est par leurs bonnes mœurs & par leurs vertus que ces peuples ont vaincu les peuples policés ; mais toutes les histoires attestent que c'étoient des brigands , des scélérats , qui se faisoient un jeu , une gloire du crime , pour lesquels il n'y avoit rien de sacré , & qui ont profité des divisions , des revoltes élevées au centre de ces Royaumes polis , dont le moindre réuni & prévenu auroit écrasé ces misérables.

sagesse de l'héritier de Charles-quin , soutenues de tous les trésors des Indes , vinrent se briser contre une poignée de pêcheurs de harang. Que nos politiques daignent suspendre leurs calculs pour réfléchir à ces exemples , & qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent , hormis des mœurs & des Citoyens.

De quoi s'agit-il donc précisément dans cette question du luxe ? De sa-

Est-ce qu'il n'est pas possible d'être honnête homme sous un habit galonné ? Et faudra-t-il en porter un

voir lequel importe le plus aux Empires d'être brillans & momentanés, ou vertueux & durables. Je dis brillans, mais de quel éclat? Le goût du faste ne s'associe guères dans les mêmes ames avec celui de l'honnête.

de toile pour obtenir cette qualité? N'ayez donc peur dans nos forêts, que quand vous y rencontrerez un homme bien doré, bien monté, muni d'armes brillantes, & suivi d'un Domestique en aussi bon équipage, tremblez alors pour votre vie; vous voilà au pouvoir d'un homme de l'espèce la plus corrompue, abandonné au luxe, aux vices de toutes les espèces; mais quand vous y trouverez seul à seul un rustre vêtu de bure, chargé d'un mauvais fusil, & sortant des broussailles où il sembloit cacher sa misere; alors ne craignez rien; cette pauvreté évidente vous est un signe assuré que vous rencontrez la vertu même.

Non, il n'est pas possible que des Esprits dégradés par une multitude de soins futiles s'élèvent jamais à rien de grand; & quand ils en auroient la force, le courage leur manqueroit.

+

Tout Artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains sont la partie la plus précieuse de sa récompense. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un peuple & dans des temps où

Sont-ce les Savans qui s'occupent de soins futiles? Sont-ce les gens occupés aux Arts? Non certes, ce sont les riches ignorans. Cet argument prouve donc contre son Auteur.

Je connois une infinité de gens qui sont passionnés pour les desseins baroques, pour la difficultueuse musique Italienne qui est du même genre; pour les ouvrages connus sous le nom de gentilleses, & qui sont néanmoins les plus honnêtes gens du monde. Leurs

*les Savans devenus à la mode ont mis une jeunesse frivole en état de donner le ton ; où les hommes ont sacrifié leur goût aux Tyrans de leur liberté * ; où l'un des sexes n'osant approuver que ce qui est proportionné à la pusillanimité de l'autre , on laisse tomber des chefs - d'œuvres de Poësie dramatique, & des prodiges d'harmonie sont rebutés ? Ce qu'il fera , Messieurs ? Il rabaissera son génie au niveau de son*

mœurs ne se ressentent point du tout de leur mauvais goût ; il me semble même que je ne vois aucune liaison entre le goût & les mœurs , parce que les objets en sont tout différens.

Le goût se corrompt , parce que n'y ayant qu'une bonne façon de penser & d'écrire , de peindre de chanter , &c. & le siècle précédent l'ayant , pour ainsi dire , épuisée , on ne veut ni le copier , ni l'imiter ; & par la fureur de se distinguer , on s'écarte de la belle nature , on tombe dans le ridicule & dans le baroque.

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Du cœur de la nature , on perd l'heureux langage ,

Pour l'absurde talent d'un triste persifflage. GRESSET.

siècle , & aimera mieux composer des ouvrages

Dans un genre plus sérieux , les génies transcendans du siècle passé

** Je suis bien éloigné de penser que cet ascendant des femmes soit un mal en soi. C'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du Genre-humain : mieux dirigé , il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent point assez quels avantages naîtroient dans la société d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du Genre-humain qui gouverne*

l'autre. Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes : si vous voulez donc qu'ils deviennent grands & vertueux , apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'ame & vertu. Les réflexions que ce sujet fournit , & que Platon a faites autrefois , mériteroient fort d'être mieux développées par une plume digne d'écrire d'après un tel maître & de défendre une si grande cause.

L'Auteur se contredit étrangement. Il veut qu'on donne de l'éducation aux femmes ; il veut qu'on les fasse sortir de l'ignorance. Il a raison , sans doute ; mais c'est contre ses principes , selon lesquels , instruire quelqu'un , & le rendre plus méchant , sont des expressions synonymes,

communs qu'on admire pendant sa vie, que des merveilles qu'on n'admireroit que long-temps après sa mort. Dites-nous, célèbre Aroüet, combien vous avez sacrifié de beautés mâles & fortes à notre fausse délicatesse, & combien l'esprit de la galanterie si fertile en petites choses vous en a coûté de grandes ?

C'est ainsi que la dissolution des mœurs, suite nécessaire du luxe, entraîne à son tour la corruption du goût.

ayant enfanté, & exécuté le sublime, le hardi projet de ruiner les folles imaginations des Peripatéticiens, leurs facultés, leurs vertus occultes de toutes les espèces; on a passé un demi siècle à établir la connoissance des effets physiques sur les propriétés connues & évidentes de la matiere, sur leurs causes mécaniques; comment se distinguer par du nouveau après l'établissement de principes aussi solides, aussi universels? Il faut dire qu'ils sont trop simples & absolument insuffisans; que ces grands hommes étoient de bonnes gens, un peu timbrés, & aussi mécaniques que leurs principes; &

que notre siècle spirituel voit, ou au moins soupçonne dans la matiere des propriétés nouvelles qu'il faut toujours poser pour base de la Physique, en attendant qu'on les conçoive: propriétés qui ne dépendent ni de l'étendue, ni de l'impenétrabilité, ni de la figure, ni du mouvement, ni d'aucune autre vieille modification de la matiere; propriétés, non pas occultes, mais cachées, qui élèvent cette matiere à quelque chose d'un peu au-dessus de la matiere, qu'on n'ose dire tout haut, & qui, dans le vrai, abaissent le Physicien beaucoup au-dessous de cette qualité. Enfin, nos Ayeux étoient gothiques, nos peres amis de la nature, nous sommes singuliers & baroques; nous n'avions que ce parti à prendre pour ne ressembler à aucun des deux.

Mais la Morale n'a aucune part à ce désordre; on se fait un plaisir & un honneur de copier, d'imiter les vertus des

grands hommes de tous les siècles ; plus il s'en fera écoulé , plus nous en aurons d'exemples , & tant que l'art de les inculquer , c'est-à-dire , tant que les Sciences & les beaux Arts seront en vigueur , les siècles les plus reculés seront toujours les plus vertueux.

Que si par hazard entre les hommes extraordinaires par leurs talens, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'ame & qui refuse de se prêter au génie de son siècle & de s'avilir par des productions puériles , malheur à lui ! Il mourra dans l'indigence & dans l'oubli. Que

n'est-ce ici un pronostic que je fais & non une expérience que je rapporte ! Carle , Pierre ; le moment est venu où ce pinneau destiné à augmenter la majesté de nos Temples par des images sublimes & saintes , tombera de vos mains , ou sera prostitué à orner de peintures lascives les panneaux d'un vis-à-vis. Et toi , rival des Praxiteles & des Phidias ; toi dont les Anciens auroient employé le ciseau à leur faire des Dieux capables d'excuser à nos yeux leur idolâtrie ; inimitable Pigal , ta main se refoudra à raval-ler le ventre d'un magot , ou il faudra qu'elle demeure oisive.

On ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un

Les ouvrages admirables des Le Moine , des Bouchardons , des Adams , des Slodtz pour perpétuer la memoire des plus grands hommes , pour décorer les places publiques , les palais & les jardins qui les accompagnent , sont des monumens qui nous rassurent contre les vaines déclamations de notre Orateur.

C'est un joli conte de Fée que ce siècle d'Or , & ce mélange des Dieux & des hommes, mais il n'y a plus guère que les enfans & les Rhéteurs plus fleuris que solides

beau rivage , paré des seules mains de la nature , vers lequel on tourne incessamment les yeux , & dont on se sent éloigner à regret. Quand les hommes innocens & vertueux aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions , ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes ; mais bien-tôt devenus méchans , ils se laisserent de ces incommodes spectateurs & les réleguerent dans des Temples magnifiques. Ils les en chasserent enfin pour s'y établir eux-mêmes,

Ou du moins les Temples des Dieux ne se distinguèrent plus des maisons des Citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation ; & les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit , pour ainsi dire , soutenus à l'entrée des Palais des Grands sur des colonnes de marbres , & gravés sur des chapiteaux Corinthiens.

Tandis que les commodités de la vie se multiplient , que les Arts se perfectionnent & que le luxe s'étend ; le vrai courage s'énervé , les vertus militaires s'évanouissent , & c'est encore l'ou-

qui s'en amusent. Voyez ci-devant
PP. 12. 17. 26. 27. 35. 36. 37. 38.

Les Anciens n'avoient garde de penser que la culture des Sciences & des Arts , dépravât les mœurs ; que le talent de bâtir des Villes , d'élever des Temples & des Palais , mit le comble aux vices ; quand ils nous ont représenté Amphion construisant les murs de Thèbes par les seuls accords de sa lyre ; quand ils nous parlent avec tant de vénération des peuples qui élevent des Temples aux immortels , & des Palais à la majesté des Souverains légitimes.

Que les Sciences & les Arts énervent le courage féroce , nous en convenons avec l'Auteur , & c'est autant de gagné pour l'humanité & la vertu. Mais que la vraie valeur s'éteigne par les lumieres des Sciences & la culture des Arts, c'est ce qu'on a refuté amplement

vrage des Sciences & de dans les pages 31. 32. 33. 34. & 41.
tous ces Arts qui s'exer-
cent dans l'ombre du cabinet.

Quand les Gots ravagerent la Grèce, toutes les Bibliothèques ne furent sauvées du feu que par cette opinion semée

C'est-à-dire, à les rendre moins féroces, à la bonne heure, mais en même temps plus humains & plus vertueux.

par l'un d'entre eux, qu'il falloit laisser aux ennemis des meubles si propres à les détourner de l'exercice militaire, à les amuser à des occupations oisives & sédentaires. Charles VIII. se vit maître de la Toscane & du Royaume de Naples sans avoir presque tiré l'épée; & toute sa Cour attribua cette facilité inespérée à ce que les Princes & la Noblesse d'Italie s'amusaient plus à se rendre ingénieux & savans, qu'ils ne s'exerçoient à devenir vigoureux & guerriers. En effet, dit l'homme de sens qui rapporte ces deux traits, tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police & en toutes celles qui lui sont semblables, l'étude des Sciences est bien plus propre à amollir & effeminer les courages, qu'à les affermir & les animer.

Les Romains ont avoué que la vertu militaire s'étoit éteinte parmi eux, à mesure qu'ils avoient commencé à se connoître en Tableaux, en Gravures, en vases d'Orphèvrerie, & à cultiver les beaux arts; & comme si cette contrée fameuse étoit destinée à servir sans cesse d'exemple aux autres peuples,

L'Auteur remet ici sur le tapis, précisément les mêmes preuves rapportées à la première partie. Nous renvoyons donc le Lecteur à la réfutation que nous y avons placée. Nous y ajouterons seulement que les Génois ont bien fait voir dans la dernière guerre que la valeur n'étoit pas si éteinte en Italie que se l'imagine l'Orateur, & qu'il ne faut à ces peuples que des occasions & de grands Capitaines

l'élevation des Médecis pour faire voir à toute l'Europe & le rétablissement des Lettres ont fait tomber derechef & peut-être pour toujours cette réputation guerrière que l'Italie sembloit avoir recouvrée il y a quelques siècles.

Les anciennes Républiques de la Grèce avec cette sagesse qui brilloit dans la plûpart de leurs institutions, avoient interdit à leurs Citoyens tous ces métiers tranquilles & sédentaires qui en affaissant & corrompant le corps, énervent si tôt la vigueur de l'ame.

De quel œil, en effet, pense-t-on que puissent envisager la faim, la soif, les fatigues, les dangers & la mort des hommes que le moindre besoin accable, & que la moindre peine rebute? Avec quel courage les soldats supporteront-ils des travaux excessifs dont ils n'ont aucune habitude? Avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées sous des Officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval?

Qu'on ne m'objecte point la valeur renommée de tous ces modernes guerriers si savamment disciplinés. On me vante bien leur bravoure en un jour de bataille, mais on ne me dit point comment ils supportent

C'est-à-dire, la férocité.

Et quel rapport cette vigueur du corps a-t'elle avec la vertu? Ne peut-on pas être foible, délicat, peu propre à la fatigue, à la guerre, & vertueux tout ensemble?

Tout ce que dit là notre Auteur, est très-vrai, à un peu d'exagération près qui est une licence de l'éloquence comme de la poësie. Il est certain qu'on néglige trop l'exercice du corps en France, & qu'on y aime trop ses aises. On n'y voit plus de courses de che-
l'excès

l'excès du travail , comment ils résistent à la rigueur des saisons & aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de soleil ou de neige , il ne faut que la privation de quelques superfluités pour fondre & détruire en peu de jours la meilleure de nos armées.

vaux , on n'y donne plus de prix aux plus adroits à différens exercices , on y détruit tous les jeux de paume ; & c'est-là l'époque des vapeurs qui ont gagné les hommes , & les ont mis de niveau avec les femmes , parce qu'ils ont commencé par s'y mettre par la nature de leurs occupations. Oh ! que notre Orateur frappe sur cet endroit là de notre façon de vivre , je l'appuyeraï de mon

suffrage ; mais qu'il prétende en conclure que ces hommes , pour être aussi foibles , aussi vaporeux que des femmes , en sont plus dépravés , plus vicieux ; c'est ce que je ne lui accorderai pas ; & fussent-ils femmes tout-à-fait , pourvû que ce soit de la bonne espèce , qui est la plus commune , sans doute ; je n'en aurois que meilleure opinion de leur vertu. Qui ne sait pas que ce sexe est le dévot & le vertueux par excellence ?

Guerriers intrépides , souffrez une fois la vérité qu'il vous est si rare d'entendre ; vous êtes braves , je le fais ; vous eussiez triomphé avec Annibal à Cannes & à Trasimène ; Cesar avec vous eût passé le Rubicon & asservi son pays ; mais ce n'est point avec vous que le premier eût traversé les Alpes , & que l'autre eût vaincu vos yeux.

Par malheur pour notre Orateur cette petite exagération vient un peu trop près de notre dernière guerre d'Italie , où tout le monde fait que nos troupes , sous M. le Prince de Conti , ont traversé les Alpes , après avoir forcé sur la cime de ces montagnes un ennemi puissant commandé par l'un des plus braves Rois du monde ; & il est plus que vraisemblable que les Alpes , du temps d'Annibal , n'étoient pas plus escarpées qu'elles le sont aujourd'hui.

Les combats ne font pas toujours le succès de la guerre, & il est pour les Généraux un art supérieur à celui de gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité, qui ne laisse pas d'être un très-mauvais officier : dans le soldat même, un peu plus de force & de vigueur seroit peut-être plus nécessaire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la mort ; & qu'importe à l'Etat que ses troupes périssent par la fièvre & le froid, ou par le fer de l'ennemi.

des Arts, toutes choses fort compatibles, nous aurons des Officiers capables de commander à de bons soldats ; deux parties essentielles à une bonne armée.

Si la culture des Sciences est nuisible aux qualités guerrières, elle l'est encore plus aux qualités morales. C'est dès nos premières années qu'une éducation insensée orne notre esprit & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses, où

Oh ! l'Auteur a raison ; nous ne sommes pas assez robustes. Qu'on renouvelle les jeux Olympiques de toutes les espèces, qu'on renouvelle les courses de chevaux, les courses à pied, les combats d'une lutte un peu plus humaine que l'ancienne, les jeux de paume, les jeux de l'arc, de l'arbalète, de l'arquebuse, du fusil ; qu'on les protège, qu'on les ordonne, qu'on y attache des privilèges, des récompenses. Qu'on ajoute à cela des loix pour la sobriété ; nous aurons des Citoyens, des Soldats aussi robustes que courageux ; & si l'on continue, avec ces réformes, la culture des Sciences &

Fort bien. J'applaudis à la censure de l'Orateur contre la plupart des éducations mal dirigées. Mais gardons-nous de regarder un abus particulier, comme une dépravation générale & annexée aux Sciences. *La culture des Sciences est nuisible aux qualités morales ?* Quelle absurdité ! J'ai démontré dans plusieurs notes ci-devant pla-

On élève à grands frais la jeunesse pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs. Vos enfans ignoreront leur propre langue, mais ils en parleront d'autres qui ne sont en usage nulle part : ils sauront composer des Vers qu'à peine ils pourront comprendre : sans savoir démêler l'erreur de la vérité, ils posséderont l'art de les rendre méconnoissables aux autres par des argumens spécieux : mais ces mots de magnanimité, d'équité, de tempérance, d'humanité, de courage, ils ne sauront ce que c'est ; ce doux nom de Patrie ne frappera jamais leur oreille ; & s'ils entendent parler de Dieu, ce sera moins pour le craindre que pour en avoir peur *. J'aime-rais autant, disoit un Sage, que mon Ecolier eût passé le temps dans un Jeu de Paume ; au

cées, sur-tout pp. 2. 7. 11. 16. 18. Que la perfection des mœurs étoit le principal effet de cette culture des Sciences ; malheur aux Directeurs de l'éducation de la jeunesse qui perdent de vuë cet objet ; je crois que ce désordre est très-rare : mais fût-il encore plus commun, ce n'est pas la faute des Sciences, mais celle des personnes destinées à les montrer. Les langues mêmes, la partie la moins utile de l'éducation, ne doivent jamais nous écarter de ce but. Les mots étrangers qu'on apprend, expriment sans doute des choses ; ces choses doivent être des Sciences solides. & avant tout, celle de la morale : c'est ce qu'on a grand soin de faire dans tous les collèges, dans toutes les pensions, & ce qu'on a fait dans tous les siècles policés.

*Adjecere bonæ paulò plus artis Athenæ ;
Scilicet ut possim curvo dignoscere rectum,
Atque inter sylvas Academi quæreres
verum.* Hor. Epit. 2. L. I.

moins le corps en seroit plus

Je sais qu'il faut occuper les enfans, & que

L'Auteur a raison, & c'est ce que font aussi les Maîtres, & sur-

* Pens. Philosoph.

*Loisiveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent? Voilà certes une belle question! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes * ; & non ce qu'ils doivent oublier.*

pour les jeux sedentaires ; passion , que nous tenons principalement de la fréquentation des femmes frivoles qui font heu-

** Telle étoit l'éducation des Spartiates, au rapport du plus grand de leurs Rois. C'est, dit Montagne, chose digne de très-grande considération, qu'en cette excellente police de Lycurgus, & à la vérité monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfans, comme de sa principale charge, & au gîte même des Muses, il s'y fasse si peu mention de la doctrine : comme si cette généreuse jeunesse dédaignant tout autre joug, on ait dû lui fournir, au lieu de nos Maîtres de science, seulement des Maîtres de vaillance, prudence, & justice.*

Voyons maintenant comment le même Auteur parle des anciens Perses. Platon, dit-il, raconte que le fils aîné de leur succession Royale étoit ainsi nourri. Après sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des Eunuques de la première autorité près du Roi, à cause de leur vertu. Ceux-ci prenoient charge de lui rendre le corps beau & sain, & après sept ans le duisoient à monter à cheval & aller à la chasse. Quand il étoit arrivé au quatorzième, ils le dépoisoient entre les mains de quatre ; le plus sage, le plus juste, & le plus tempéram, le plus vaillant de la Nation. Le premier lui apprenoit la Religion, le second à être toujours véritable, le tiers à vaincre ses cupidités, le quart à ne rien craindre. Tous, ajouterai-je, à le rendre bon ; aucun à le rendre savant.

Astyage, en Xenophon, demande à Cyrus compte de sa dernière Leçon : C'est, dit-il, qu'en notre école, un grand garçon ayant un petit sayer le donna à l'un de ses compagnons de plus

tout les peres & les meres qui ont à cœur, comme ils le doivent, l'éducation de leurs enfans. Mais si notre siècle n'est pas encore aussi parfait qu'il pourroit être ; s'il est encore parmi nous des causes de la corruption des mœurs, de la foiblesse du corps, de la molesse ; certes c'est la passion qui y regne

L'Auteur ne met donc pas au nombre des Sciences celle de la religion & de la Morale ; car voilà ce qu'on enseignoit aux enfans des Rois de Perse, & qu'on ne néglige pas d'apprendre en France aux derniers des paysans mêmes.

Le bon Montagne radotoit, quand il nous donnoit cette histoire comme une grande merveille. On donne tous les jours le fouet dans nos écoles aux jeunes gens qui se font entr'eux de plus

reusement le plus petit nombre, & qui naît de notre complaisance pour ce sexe enchanteur ; passion, qui est fille de l'oïveté & de l'avarice, & assez amie de toutes les autres, qui remplit la tête de trente mots baroques, & vuides de sens, & pour l'ordinaire aux dépens de la Science, de l'Histoire, de la Morale & de la Nature, qu'on se fait là un honneur d'ignorer. Des esprits si mal nourris n'ont rien à se dire, que *baste, ponte, manille, comette*, &c. Les conversations en cercle si en usage, si estimées chez nos peres & si propres à faire paroître les talens, les bonnes mœurs, & à les former chez les jeunes personnes, sont dans ces jolies assemblées, ou muettes, ou employées à faire des réflexions sur tous les coiffichets qui décorent ces Dames, sur toutes les babioles rares que possèdent ces Messieurs, à compter de jolies aventures, ou inventées, ou au moins bien brodées sur le compte de son prochain.

*Là vous trouvez toujours des gens divertissans ;
Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche ;
Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche,
Des oisifs de métier, & qui toujours chez eux
Portent de tout Paris le lardon scandaleux.*

Le Joueur de Regnard.

On sacrifie à ce plaisir perfide les spectacles les mieux or-

petite taille, & lui ôta son saye qui étoit plus grand. Notre précepteur m'ayant fait juge de ce différend, je jugeai qu'il falloit laisser les choses en cet état, & que l'un & l'autre sembloit être mieux accommodé en ce point.

petites injustices que celles-là, & l'on n'en fait pas tant de bruit, l'on ne s'avise pas d'en faire une histoire mémorable, & digne de trouver place dans un livre aussi relevé que celui de Xenophon.

Surquoi il me remontra que j'avois mal fait : car je m'étois arrêté à considérer la bienséance ; et il falloit premièrement avoir pourvû à la justice, qui vouloit que nul ne fût forcé en ce qui lui appartenoit. Et dit qu'il en fut puni, comme on nous punit en nos villages pour avoir oublié le premier aoriste de τρέπω. Mon Régent me seroit une belle harangue, in genere demonstrativo, avant qu'il me persuadât que son école vaut celle-là.

donnés, les plus châtiés, & les plus propres à inspirer des mœurs & du goût ; on y sacrifie même quelquefois ses devoirs & sa fortune. Et quelle est l'origine de ce reste de poison que les loix trop peu severes souffrent encore dans la société ? Les exercices du corps trop négligés, les Sciences & les Arts trop peu cultivés encore.

Nos jardins sont ornés de statuës, & nos Galeries de tableaux. Que penseriez-vous que représentent ces chefs-d'œuvres de l'art exposés à l'admiration publique ? Les défenseurs de la patrie ? ou ces hommes plus grands encore qui l'ont enrichie par leurs vertus ? Non. Ce sont des images de tous les égaremens du cœur & de la raison, tirées soigneusement de l'ancienne Mythologie, & présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfans ; sans doute afin qu'ils ayent sous leurs yeux des modèles de mauvaises actions, avant même que de savoir lire.

D'où naissent tous ces abus, si ce n'est de l'inégalité funeste introduite entre les hommes par la distinction des talens & par l'avilissement des ver-

Tout ceci est encore exagéré. Les grands hommes de la Grèce & de Rome, leurs actions vertueuses, telles que la piété d'Enée, la chasteté de Lucrece, sont partie des ornemens de nos jardins & de nos galleries, aussi bien que les Métamorphoses d'Ovide; dans celles-ci mêmes, combien d'allégories de la meilleure morale, & ce sont pour l'ordinaire ces sujets qu'on choisit pour exposer en public.

D'ailleurs ces décorations des jardins & des galleries ne sont pas faites pour les enfans. Leurs galleries ordinaires sont les figures de la Bible, & il y a là une abondante collection d'exemples de vertus.

Ce texte est une pure déclamation. On ne fait point de cas d'un homme de talent qui n'est pas honnête homme, ni d'un livre bien écrit, si l'objet en est frivole. On n'estimeroit point, par exemple,

tus ? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études , & la plus dangereuse de toutes leurs conséquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité , mais s'il a des talens ; ni d'un Livre s'il est utile , mais s'il est bien écrit.

Les récompenses sont prodiguées au bel esprit , & la vertu est sans honneurs. Il y a un prix pour les beaux discours , aucun pour les belles actions.

qu'il devoit y avoir réellement des prix de Morale pratique , comme il y a des prix de Physique , d'Eloquence , &c. Pourquoi ne pas faire marcher toutes ces Sciences ensemble , comme elles y vont naturellement , & comme on le pratique dans les petites écoles , dans l'éducation donnée chez les parens. On dira à l'honneur de ce siècle , que la vertu est plus commune que les talens ; que tout le monde a de la probité , & ne fait en cela que ce qu'il doit. Ce que je fais , c'est que tout le monde s'en pique.

Qu'on me dise , cependant , si la gloire attachée au meilleur des Discours qui seront couronnés dans cette Académie , est comparable au

ce Discours , quelque séduisant qu'il soit , si l'on ne sentoit que le véritable but de l'Auteur est , non pas d'anéantir la culture des Sciences & des Arts , mais d'obtenir de ceux qui s'y appliquent , de ne point en abuser , & d'être encore plus vertueux que savans.

La proposition n'est pas exactement vraie. Il y a en France beaucoup de récompenses , beaucoup de Croix de Chevaliers , de pensions , de titres de noblesses , &c. pour les belles actions ; malgré ce que je trouve , comme l'Auteur , qu'il n'y en a pas encore assez , &

L'Auteur manque encore ici d'exactitude. Nous convenons qu'on caresse un peu trop en France les talens agréables ; qu'une jolie voix de l'Opéra , par exemple , y sera souvent plus fêtée qu'un

mérite d'en avoir fondé le prix.

Le sage ne court point après la fortune ; mais il n'est pas insensible à la gloire ; & quand il la voit si mal distribuée , sa vertu , qu'un peu d'émulation auroit animée & rendu avantageuse à la société , tombe en langueur , & s'éteint dans la misère & dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire par-tout la préférence des talens agréables sur les talens utiles , & ce que l'expérience n'a que trop confirmé depuis le renouvellement des Sciences & des Arts.

Iui d'homme occupé du bien public , de bon Citoyen , d'ami essentiel. Si l'on ne regardoit le François que de ce mauvais côté , comme ont la bonté de le faire quelquefois nos voisins , on pourroit dire avec M. Gresset . . .

*Que nos arts , nos plaisirs , nos esprits font pitié ,
Qu'il ne nous reste plus que des superficies ,
Des pointes , du jargon , de tristes facettes ,
Et qu'à force d'esprit & de petits talens ,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus de bon sens.*

Le Méchant, Comédie de M. Gresset.

Mais il faut avouer que ces hommes futiles , & qui ne sont
2. Le François à Londres.

Physicien de l'Académie. J'avoue qu'on y a trop d'égards pour une autre espèce d'hommes agréables , beaucoup moins utiles encore , pour ne pas dire , tout-à-fait inutiles , nuisibles même à la société. Je veux parler de cette partie du beau monde , oisive , inappliquée , ignorante , dont le mérite consiste dans la science de la bonne grâce , des airs , des manières & des façons ; qui se croiroit déshonorée d'approfondir quelque Science utile , sérieuse , qui fait consister l'esprit à voltiger sur les matières , dont elle ne prend que la fleur ; qui met toute son étude à jouer le rôle d'homme aimable , vif , léger , enjoué , amusant , les délices de la société , un beau parleur , un railleur agréable , &c. * & jamais ce-

tels que parce qu'ils négligent la culture des Sciences , font beaucoup plus rares en France , que ne le croient les Nations rivales de la nôtre ; & qu'en général ils y font peu estimés.

Sans ami , sans repos , suspect & dangereux

L'homme frivole & vague est déjà malheureux.

Dit le même M. Gresset. Enfin toute l'Europe rend cette justice à la France , qu'on y voit tous les jours honorer par des récompenses éclatantes les talens utiles , nécessaires. La remarque précédente le prouve déjà ; mais quoi de plus propre à convaincre là-dessus les incrédules, que ces bienfaits du Roi répandus sur les membres les plus laborieux de l'Académie des Sciences de Paris , ces Ecoles publiques , ces démonstrations d'Anatomie & de Chirurgie fondées dans les principales villes de France ? Ces titres de Noblesse donnés à des personnes distinguées dans l'art de guérir ? Est-il quelque pays dans l'Univers dont le souverain marque plus d'attention à récompenser & encourager les hommes utiles & vertueux ?

Nous avons des Physiciens , des Géometres , des Chymistes , des Astronomes , des Poètes , des Musiciens , des Peintres ; nous n'avons plus de Citoyens ;

Il y a là un peu de mauvaise humeur. Peut-il y avoir de meilleurs Citoyens que des hommes qui passent leur vie , & altèrent même quelquefois leur santé à des recherches utiles à la société, tels que sont les Physiciens, les Géometres, les Astronomes ? Les Poètes &

les Peintres rappellent aux hommes la mémoire de la vertu & de ses Héros ; & exposent les préceptes de la Morale, ceux des Arts & des Sciences utiles d'une façon plus propre à les faire goûter . . .

Bientôt ressuscitant les Héros des vieux âges ,

Homere aux grands exploits anima les courages ;

Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
 Des champs trop paresseux vint hâter les moissons,
 En mille Ecrits fameux la sagesse tracée,
 Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée;
 Et par-tout des esprits ses préceptes vainqueurs,
 Introduits par l'oreille entrèrent dans les cœurs. *Boil.*

Le Musicien nous délasse de nos travaux, pour que nous y retournions avec plus d'ardeur, & souvent il célèbre ou les grandeurs de l'Être suprême, ou les belles actions des grands hommes; au moins voilà son véritable objet. Tous ces Arts concourent doncau bien public & à nous rendre plus vertueux & meilleurs.

Ou s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnées, ils y périssent indigens & méprisés. Tel est l'état où sont réduits, tels sont les sentimens qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain, & qui donnent

Il est sans doute un grand nombre d'honnêtes gens à la campagne: mais il est pourtant vrai de dire que c'est-là où l'on trouve en plus grand nombre le faux-témoin, le rusé chicaneur, le fourbe, le voleur, le meurtrier. Nos prisons en contiennent des preuves sans réplique.

Je l'avoue, cependant; le mal n'est pas aussi grand qu'il auroit pu le devenir. La prévoyance éternelle, en plaçant à côté de divers plantes nuisibles des simples salutaires, & dans la substance de plusieurs animaux malfaisans le remède à leurs blessures, a

La politique de ces Souverains seroit bien mauvaise, si la thèse de notre Auteur étoit bonne, d'aller choisir des Savans pour former une société destinée à remédier aux déréglemens des mœurs causés par les Sciences. C'étoit des ignorans, des rustres, des payfans, qu'il falloit composer ces Académies.

enseigné aux Souverains qui sont

ses ministres à imiter sa sagesse. C'est à son exemple que du sein même des Sciences & des Arts, sources de mille dérèglemens, ce grand Monarque dont la gloire ne fera qu'acquiescer d'âge en âge un nouvel éclat, tira ces sociétés célèbres chargées à la fois du dangereux dépôt des connoissances humaines, & du dépôt sacré des mœurs,

Par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté, & de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

Les Académies ont cela de commun avec tous les corps d'un Etat policé, & elles ont certainement peu besoin de ces précautions; tant les Sciences & les bonnes mœurs ont coutume d'aller de compagnie.

Ami du bien, de l'ordre & de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.

M. Gresset, ibid.

Ces sages instructions affermiées par son auguste successeur, & imitées par tous les Rois de l'Europe, serviront du moins de frein aux gens de Lettres, qui tous aspirant à l'honneur d'être admis dans les Académies, veilleront sur eux-mêmes, & tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles & des mœurs irréprochables. Celles de ces compagnies, qui pour le prix dont elles honorent le mérite littéraire

Les gens de Lettres & les Académies doivent bien des remerciemens à l'Auteur, de la bonne opinion qu'il a des uns, & des avis qu'il donne aux autres. Mais il me semble que s'il raisonnoit conséquemment à ses principes, le véritable frein des gens de Lettres, des gens appliqués à des Arts qui dépravent les mœurs, ne doit pas être l'espoir d'entrer dans une Académie qui augmentera encore leur ardeur pour ces sources de leur dépravation; mais que ce doit être au contraire l'ignorance & l'abandon des Lettres & des Acadé-

feront un choix de sujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des Citoyens, montreront que cet amour régné parmi elles, & donneront aux Peuples ce plaisir si rare & si doux de voir des sociétés savantes se dévouer à verser sur le Genre-humain, non-seulement des lumières agréables, mais aussi des instructions salutaires.

Qu'on ne m'oppose donc point une objection qui n'est pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de soins ne montrent que trop la nécessité de les prendre, & l'on ne cherche point des remèdes à des maux qui n'existent pas.

Pourquoi faut-il que ceux-ci portent encore par leur insuffisance le caractère des remèdes ordinaires ? Tant d'établissémens faits à l'avantage des savans n'en font que plus capables d'en imposer sur les objets des sciences & de tourner les esprits à leur culture.

Il semble, aux précautions qu'on prend,

mies. En indiquant à ces sociétés les objets de Morale dont ils doivent faire le sujet de leur prix, l'Auteur convient tacitement que c'est-là un des principaux objets des Lettres ; qu'ainsi il ne s'est déchainé jusqu'ici que contre des abus qui sont étrangers à la véritable destination, & à l'usage ordinaire des Belles-Lettres.

Ceci est un peu énigmatique. Selon moi, les maux qui existent sont l'ignorance & les passions déréglées, avec lesquelles les hommes naissent. Les remèdes employés sont les instructions, les Ecoles, les Académies.

Que devient donc le compliment fait dans la page précédente à nos Académies ? Je me doutois bien que notre Orateur y auroit regret : il n'étoit pas dans ses principes.

Il est un peu rare de voir les payfans passer dans nos Académies.

*qu'on ait trop de Labou-
reurs & qu'on craigne
de manquer de Philoso-
phes.*

Il est plus commun de les voir quit-
ter la charuë pour venir être La-
quais dans les villes , & y aug-
menter le nombre des ignorans
inutiles , & des esclaves du luxe.

*Je ne veux point ha-
zarder ici une comparai-
son de l'agriculture &
de la philosophie : on ne
la supporterait pas.*

On la supporterait à merveille ;
mais elle ne seroit pas favorable à
l'Auteur. L'Agriculture n'est pas
plus nécessaire pour tirer de la terre
d'excellentes productions , que la
Philosophie pour faire faire à

l'homme de bonnes actions , & pour le rendre vertueux.

*Je demanderai seule-
ment , qu'est-ce que la
Philosophie ? Que con-
tiennent les écrits des
Philosophes les plus con-
nus ? Quelles sont les
Leçons de ces amis de*

Notre Auteur appelle ici de
grands Philosophes , ce que tout
le monde appelle des monstres.
Si sa thèse a besoin d'une pareille
ressource , je ne puis que plain-
dre celui qui la soutient.

*la sagesse ? A les entendre , ne les prendroit-on pas pour
une troupe de charlatans criant , chacun de son côté sur
une place publique ; Venez à moi , c'est moi seul qui ne
trompe point ? L'un prétend qu'il n'y a point de corps &
que tout est en représentation. L'autre , qu'il n'y a d'autre
substance que la matière, ni d'autre Dieu que le monde. Ce-
lui-ci avance qu'il n'y a ni vertu ni vices , & que le bien
& le mal moral sont des chimères. Celui-là , que les hom-
mes sont des loups & peuvent se dévorer en sûreté de confi-
cience. O grands Philosophes ! que ne réservez-vous pour
vos amis & pour vos enfans ces Leçons profitables , vous
en recevriez bientôt le prix , & nous ne craindrions pas de
trouver dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs.*

Voilà donc les hommes merveilleux à qui l'estime de leurs contemporains a été prodiguée pendant leur vie, & l'immortalité réservée après leur trépas.

Voilà les sages maximes que nous avons reçues d'eux & que nous transmettons d'âge en âge à nos descendans.

Le Paganisme, livré à tous les égaremens de la raison humaine a-t-il laissé à la postérité rien qu'on puisse comparer aux monumens honteux que lui a préparé l'Imprimerie, sous le règne de l'Evangile? Les écrits impies des Leucippes & des Diagoras sont péris avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniser les extravagances de l'esprit humain.

*Mais, grace aux caractères Typographiques * & à l'usage que nous en faisons, les dangereuses rêveries des Hobbes & des Spinoza resteront à jamais.*

** A considérer les désordres affreux que l'Imprimerie a déjà causés en Europe, à juger de l'avenir par le progrès que le mal*

Voilà les hommes qui ont été en exécution parmi leurs concitoyens, & qui n'ont échappé à la vigilance des tribunaux, que par leur fuite & par leur retraite dans des climats où regne une licence effrénée.

J'ai trop bonne opinion de notre Orateur pour croire qu'il pense ce qu'il dit ici.

On n'avoit pas non plus éternisé sa sagesse; & comme les bonnes choses que perpetue l'Imprimerie surpassent infiniment les mauvaises, il est hors de tout doute que cette invention est une des plus belles & des plus utiles que l'esprit humain ait jamais enfantées.

Et leurs réfutations aussi, lesquelles sont aussi solides & aussi édifiantes que les monstrueuses erreurs de ces Ecrivains sont folles & dignes du nom de rêveries.

Le parti qu'ont pris les Turcs est digne des Sectateurs de Mahomet & de son Alcoran. Une religion aussi ridicule

'Allez, écrits célèbres dont l'ignorance & la rusticité de nos Pères n'auroient point été capables ; accompagnez chez nos descendans ces ouvrages plus dangereux encore, d'où s'exhale la corruption des mœurs de notre siècle,

tins, que laisse encore échapper notre siècle.

Et portez ensemble aux siècles à venir une histoire fidelle du progrès & des avantages de nos Sciences & de nos Arts. S'ils vous lisent, vous

On a vu ci-devant que les siècles anciens étoient beaucoup plus corrompus. Il est vrai qu'ils n'en disent rien à la postérité ; mais la pratique presque générale des vices passoit de race en race comme par tradition. Peut-on comparer ce torrent débordé & universel des passions déréglées, des siècles barbares, avec quelques Poètes liber-

Que le Dieu tout-puissant ôte les lumières & les talens à ceux qui en abusent, qu'il anéantisse les Arts funestes à la vertu ; qu'il donne la pauvreté à ceux qui font un mauvais usage des richesses,

fait d'un jour à l'autre, on peut prévoir aisément que les Souverains ne tarderont pas à se donner autant de soin pour bannir cet Art terrible de leurs Etats, qu'ils en ont pris pour l'y établir. Le Sultan Achmet cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût avoit consenti d'établir une Imprimerie à Constantinople. Mais à peine la presse fut-elle en train, qu'on fut contraint de la détruire & d'en jeter les instrumens dans un puits. On dit que le Calife Omar, consulté sur ce qu'il falloit faire de la bibliothèque d'Alexandrie, répondit en ces termes. Si les livres de cette Bibliothèque contiennent des choses opposées à l'Alcoran, ils sont mauvais & il faut les brûler. S'ils ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran, brûlez-les encore : ils sont superflus. Nos Savans ont cité ce raisonnement comme le comble de l'absurdité. Cependant, supposez Grégoire le Grand à la place d'Omar, & l'Evangile à la place de l'Alcoran, la Bibliothèque auroit encore été brûlée, & ce seroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet illustre Pontife.

ne peut, sans doute, se soutenir que par l'ignorance. Le savoir est le triomphe de la vraie Religion. Origène l'a bien fait voir aux Payens ; & les Arnauld, les Bossuet aux hérétiques. L'Evangile est le premier de tous les livres, sans doute ; mais ce n'est pas le seul nécessaire, & Grégoire le Grand auroit perdu son nom, s'il eût été capable d'une pareille sottise.

ne leur laisserez aucune perpléxité sur la question que nous agitions aujourd'hui : & à moins qu'ils ne soient plus insensés que nous, ils lèveront leurs mains au Ciel,

« & diront dans l'amertume de leur cœur ; » Dieu tout-puissant, toi qui tiens dans tes mains les Esprits, délivre-nous des Lumières & des funestes Arts de nos Pères, & rends-nous l'ignorance, l'innocence & la pauvreté, les seuls biens qui puissent faire notre bonheur & qui soient précieux devant toi.

Mais si le progrès des Sciences & des Arts n'a rien ajouté à notre véritable félicité ; s'il a corrompu nos mœurs, & si la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût, que penserons-nous de cette foule d'Auteurs élémentaires qui ont écarté du Temple des Muses les difficultés qui défendoient son abord, & que la nature y avoit répandues comme une épreuve des forces de ceux qui seroient tentés de savoir ?

Que penserons-nous de ces Compilateurs d'ouvrages qui ont indiscrettement brisé la porte des Sciences & introduit dans leur Sanctuaire une populace indigne d'en approcher ;

d'approcher d'un lieu de

mais qu'il répande abondamment les lumières, les talens & les richesses sur ceux qui sçavent les employer utilement. Voilà la prière d'un bon-Citoyen, & d'un homme raisonnable.

Comme la majeure de cet argument est fausse, ces Auteurs sont dignes de toute la reconnoissance du public, & de l'Auteur même du Discours, qui a mieux profité qu'un autre de leurs travaux.

Le mot de Sanctuaire convient-il à un lieu où, selon l'Auteur, on va corrompre les mœurs & son goût ; je me ferois attendu à toute autre expression ; & en ce cas-là qu'est-ce que l'Auteur entend par cette populace indigne d'en approcher ? Les plus indignes

de corruption, sont ceux qui sont les plus

plus capables de porter fort loin cette corruption; ceux qui sont les plus capables de se distinguer dans ce prétendu Sanctuaire; par exemple, ceux qui ont plus d'aptitude aux Sciences, plus de sagacité, plus de génie; car tous ces gens-là en deviendront d'autant plus mauvais, d'autant plus dangereux au reste de la société, selon les principes de l'Auteur: à moins qu'ici la vérité ne lui échappe malgré lui, & qu'il ne rende aux Sciences l'hommage qu'il leur doit à tant d'égards. Cette dernière conjecture est très-vraisemblable.

Tandis qu'il seroit à souhaiter que tous ceux qui ne pouvoient avancer loin dans la carrière des Lettres, eussent été rebutés dès l'entrée, & se fussent jettés dans les Arts utiles à la société. Tel qui sera toute sa vie un mauvais versificateur, un Géomètre subalterne, seroit peut-être devenu un grand fabricant d'étoffes. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature destinoit à faire des disciples.

Oh! ma conjecture devient ici plus que vraisemblable. L'Auteur reconnoît formellement la dignité & l'excellence des Sciences; il n'y veut admettre que ceux qui y sont réellement propres, & il a raison au fond; cet abus dans les vocations est réel dans les bons principes & dans les principes ordinaires. Mais

1°. le Citoyen de Geneve ne raisonne pas conséquemment à sa thèse; car puisque les Sciences sont pernicieuses aux mœurs, plus ceux qui les cultiveront seront spirituels, subtils, plus ils seront méchants & à craindre; & dans ce cas, pour le bien de la société, les stupides

seuls doivent être destinés aux Sciences. 2°. Cet Auteur a oublié ici qu'il enveloppe les Arts aussi bien que les Sciences dans son anathème, & que ce fabricant d'étoffe est un ministre du luxe. Qu'il aille donc labourer la terre. A quoi bon les étoffes? *L'homme de bien est un Athlete qui se plaît à combattre à nud.* Nous en ressemblerons mieux à la vertu dans cette simplicité;

& pourquoi tout le reste du corps ne supporteroit-il pas les injures des saisons, aussi bien que le visage & les mains? Ceroit le moyen d'avoir des guerriers capables de supporter l'ex-cès du travail & de résister à la rigueur des saisons & aux in-temperies de l'air. p. 48.

Les Verulams, les Descartes & les Newtons, ces Précepteurs du Genre-humain n'en ont point eu eux-mêmes, & quels guides les eussent conduits jusqu'où leur vaste génie les a portés? Des Maîtres ordinaires n'auroient pu que rétrécir leur entendement en le resserrant dans l'étroite capacité du leur: C'est par les premiers obstacles qu'ils ont appris à faire des efforts, & qu'ils se sont exercés à franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru.

Premièrement, il n'est point vrai que les Verulams, les Descartes, les Newtons n'aient point eu de maîtres; ces grands hommes en ont d'abord eu comme tous les autres, & ont commencé par apprendre tout ce qu'on favoit de leur temps. En second lieu, de ce que des génies transcendans, tels que ceux-ci, & tant d'autres que l'antiquité n'a point nommés, ont été capables d'inventer les Sciences & les Arts, l'Auteur veut que tous les hommes apprennent d'eux-mêmes, & sans maîtres, afin de rebuter ceux qui ne seront pas transcendans comme ces premiers; mais ce qui est possible à des génies de cette trempe, ne l'est pas pour

tout autre; & si les Sciences sont bonnes, ces grands hommes ont très-bien mérité de la société de lui avoir communiqué leurs lumières, & ceux qui en éclairent les autres hommes participent à cette action. Si au contraire les Sciences sont pernicieuses, ces hommes ne sont plus dignes de l'admiration de l'Auteur. Ce sont des monstres qu'il falloit étouffer dès les premiers efforts qu'ils ont faits pour franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru. Or, ce dernier parti auroit mis le comble à l'ex-

travagance & à la barbarie, & l'Auteur a raison de regarder ces hommes divins comme les dignes *Précepteurs du genre-humain*. On est charmé de voir que la vérité perce ici, comme à l'insçu de l'Orateur; il est fâcheux seulement qu'elle ne soit point d'accord avec le reste du Discours.

S'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des Sciences & des Arts, ce n'est qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur leurs traces, & de les devancer: C'est à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monumens à la gloire de l'esprit humain.

Mais si l'on veut que rien ne soit au-dessus de leur génie, il faut que rien ne soit au-dessus de leurs espérances. Voilà l'unique encouragement dont ils ont besoin.

L'ame se proportionne insensiblement aux objets qui l'occupent, & ce sont les grandes occasions qui font les

Les Sciences & les Arts sont donc des monumens élevés à la gloire de l'esprit humain; l'Auteur ne pense donc plus qu'ils sont la source de la dépravation de nos mœurs; car assurément ils mériteroient, dans ce cas, d'être regardés comme les monumens de sa honte, & ils n'arrachent de l'Auteur un aveu tout opposé que parce qu'ils sont les sources de la lumière & de la droiture qui fait le parfait honnête homme & le vrai Citoyen.

Voilà, ce me semble, bien des louanges épigrammatiques en faveur des génies destinés à perdre notre innocence, notre probité.

L'éloquence, selon l'Auteur; p. 51, tire son origine de l'ambition, de la haine, de la flatterie & du mensonge. La Physique

grands hommes. Le Prince de l'Eloquence fut Consul de Rome, & le plus grand, peut-être, des Philosophes, Chancelier d'Angleterre.

d'une vaine curiosité, la Morale même de l'orgueil humain, toutes les Sciences & les Arts de nos vices. Voilà de belles sources pour des Consuls & des Chanceliers actuellement les objets de l'admiration de l'Auteur ; ou Rome & l'Angleterre étoient là dans de bien mauvaises mains, ou les principes de l'Orateur sont bien étranges.

Croit-on que si l'un n'eût occupé qu'une Chaire dans quelque Université, & que l'autre n'eût obtenu qu'une modique pension d'Académie ;

croit-on, dis-je, que leurs ouvrages ne se sentiroient pas de leur état ? Que les Rois ne dédaignent donc pas d'admettre dans leurs Conseils les gens les plus capables de les bien conseiller : qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des Grands, que l'art de conduire les Peuples est plus difficile que celui de les éclairer :

Comme s'il étoit plus aisé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les Savans du premier ordre trouvent dans leurs cours d'honorables asyles. Qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux ; celle de

Toute cette page est de la plus grande beauté, comme de la plus exacte vérité, & elle est malheureusement une contradiction perpétuelle du reste de l'ouvrage.

Voilà donc l'Auteur revenu aux vérités que nous avons établies dans nos premières remarques. Les lumières & la sagesse vont donc ensemble ; les Savans possèdent l'un & l'autre, puisqu'il n'est plus question que de leur donner du pouvoir, pour qu'ils entreprennent & fassent de grandes choses. Donc la science ne dégrade pas les mœurs

contribuer par leur crédit & le goût. Donc le parti que l'Orateur a pris n'est pas juste, ni son à au bonheur des Peuples rateur a pris n'est pas juste, ni son à qui ils auront enseigné Discours solide.

la sagesse. C'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la science & l'autorité animées d'une noble émulation & travaillant de concert à la félicité du Genre-humain. Mais tant que la puissance sera seule d'un côté; les lumières & la sagesse seules d'un autre; les Savans penseront rarement de grandes choses, les Princes en feront plus rarement de belles, & les Peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

Pour nous, hommes vulgaires, à qui le Ciel n'a point départi de si grands talens & qu'il ne destine pas à tant de gloire, restons dans notre obscurité. Ne courons point après une réputation qui nous échapperoit, & qui dans l'état présent des choses ne nous rendroit jamais ce qu'elle nous auroit coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon chercher notre bonheur dans l'opinion d'autrui, si nous pouvons le trouver en nous-mêmes? Laissons à d'autres le soin d'instruire les Peuples de leurs devoirs, & bornons-nous à bien remplir les nôtres; nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.

Les soins que coûte l'éducation des enfans, ne prouvent que trop les peines & l'appareil, & j'ajoute les stratagèmes qu'il faut mettre en usage pour inculquer aux hommes les principes de la Morale, & former leurs mœurs. Non pas que la théorie de cette Morale, de cette éducation soit si épineuse; mais c'est que la pratique en est des plus pénibles, & qu'on échoue encore souvent sur certains caractères, avec tout l'art que ce siècle éclairé a imaginé pour y réussir.

O vertu ! Science sublime des ames simples, faut-il

donc tant de peines & d'appareil pour te connoître ?

Tes Principes ne sont-ils pas gravés dans tous les cœurs , & ne suffit-il pas pour apprendre tes Loix de rentrer en soi-même & d'écouter la voix de sa conscience dans le silence des passions ?

Voilà la véritable Philosophie , sachons nous en contenter ; & sans envier la gloire de ces hommes célèbres qui s'immortalisent dans la République des Lettres , tâchons de mettre entre eux & nous cette distinction glorieuse qu'on remarquoit jadis entre deux grands Peuples ; que l'un savoit bien dire , & l'autre , bien faire.

La supposition du silence des passions est charmante ; mais qui leur imposera silence à ces passions ? si non des lumières bien vives sur leur perversité , sur leurs suites funestes , sur les moyens de les dompter , ou même de les éviter , en élevant l'ame à des objets plus dignes d'elle ; enfin en devenant Philosophes & savans.

Pourquoi seroit-il défendu de mériter ces deux couronnes à la fois ? Bien faire & bien penser sont inséparables , & il n'est pas difficile de bien dire à qui pense bien ; mais comme on n'agit pas sans penser , sans réfléchir , l'art de bien penser doit précéder celui de bien faire. Celui qui aspire donc à bien faire , doit , pour être plus sûr du succès , avoir *les lumières & la sagesse* de son côté , ce que la culture des Sciences , de la Philosophie peut seule lui donner. » Si vous

» voulez , dit Cicéron , vous former des règles d'une vertu
» solide ; c'est de l'étude de la Philosophie que vous devez
» les attendre , ou il n'y a point d'art capable de vous les
» procurer. Or ce seroit une erreur capitale , & un manque de
» réflexion , de dire qu'il n'y a point d'art pour acquérir les
» talens les plus sublimes , les plus essentiels , pendant

» qu'il y en a pour les plus subalternes. Si donc il y a quelque-
» science qui enseigne la vertu , où la chercherez-vous , sinon
» dans la Philosophie ?

*Sive ratio constantiæ , virtutisque ducitur : aut hæc ars est (Phi-
losophia) aut nulla omninò , per quam eas assequamur. Nullam
dicere maximarum rerum artem esse , cum minimarum sine arte
nulla sit ; hominum est parùm consideratè loquentium , atque in
maximis rebus errantium. Si quidem est aliqua disciplina vir-
tutis , ubi ea quæretur , cum ab hoc discendi genere discesseris.*
Cicero. de Offic. l. II. p. 10. de l'Edit. de Glasgow.

F I N.





ADDIT I O N

A L A

REFUTATION PRECEDENTE.

A Dijon, ce 15 Octobre 1751.

M O N S I E U R ,

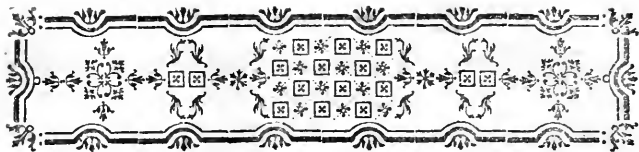
*J*E viens de recevoir de Paris une Brochure, où M. Rousseau replique à une réponse faite à son Discours par la voie du Mercure. Cette réponse a plusieurs chefs communs avec nos Remarques, & par conséquent la replique nous intéresse. Notre Refutation du Discours en deviendra complete, en y joignant celle de cette replique que je vous envoie, & j'espere qu'elle arrivera encore assez à temps pour être placée à la suite de nos Remarques.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Vous avez trouvé singulier qu'on ait mis en question . . . Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs . . . L'Académie Française confirme authentiquement votre opinion, Monsieur, en proposant pour le sujet du prix d'éloquence de l'année 1752, cette verité à établir . . . L'amour des Belles-Lettres inspire l'amour de la vertu . . . C'est le droit & le

devoir des Cours souveraines, Monsieur, de redresser les décisions hazardées par les autres Jurisdictions. M. Rousseau a senti toute la force de l'autorité de ce Programme publié par la première Académie du monde, en fait de Belles-Lettres; il a tâché de l'affoiblir, en disant que cette sage Compagnie a doublé dans cette occasion le temps qu'elle accordoit ci-devant aux Auteurs, même pour les sujets les plus difficiles. . . Mais cette circonstance n'infirmé en rien le jugement que ce tribunal suprême porte contre la thèse du Citoyen de Geneve; elle peut seulement faire penser que ce sujet exige beaucoup d'érudition, de lecture, & par conséquent de temps; ce qui est vrai. D'ailleurs, cette sage Compagnie suit l'usage de toutes les Académies, quand elle propose en 1751 le sujet des prix qu'elle doit donner en 1752. Il en est même plusieurs qui mettent deux ans d'intervalle entre la publication du Programme & la distribution du prix.





REFUTATION
DES
OBSERVATIONS
DE MONSIEUR
JEAN-JACQUES ROUSSEAU
DE GENEVE,

*SUR une Réponse qui a été faite à son Discours
dans le Mercure de Septembre 1751. p. 63.*



O U S sommes d'accord avec l'illustre Auteur de la Réfutation insérée au Mercure, en ce que nous avons trouvé comme lui...

1°. Que M. Rousseau, savant, éloquent, & homme de bien tout à la fois, fait un contraste singulier avec le Citoyen de Geneve, l'Orateur de l'ignorance, l'ennemi des Sciences & des Arts qu'il regarde comme une source constante de la corruption des mœurs.

2°. Comme le respectable Anonyme, nous avons pensé que le Discours couronné par l'Académie de Dijon est un tissu de contradictions qui décèlent, mal-

gré son Auteur , la vérité qu'il s'efforce en vain de trahir.

3°. Comme le Prince Philosophe , aussi puissant à protéger les Lettres qu'à défendre leur cause ; * nous avons dit que l'Orateur Genevois avoit prononcé un anathême trop général contre les Sciences & les Arts , & qu'il confondoit quelques abus qu'on en fait , avec leurs effets naturels & leurs usages légitimes.

I.

Au premier article , M. Rousseau répond ; qu'il a étudié les Belles-Lettres , sans les connoître ; que dès-qu'il s'est *aperçu du trouble qu'elles jettoient dans son ame , il les a abandonnées.*

Comment cet Auteur ne sent-il point qu'on va lui répliquer que ce n'est point les avoir abandonnées , ou au moins l'avoir fait bien tard , que de les avoir portées au degré où il y est parvenu , que c'est même les cultiver plus que jamais que de se produire sur le théâtre des Académies pour y disputer , y remporter les prix qu'elles proposent. Le personnage que joue M. Rouf-

* Voici comme l'Auteur Anonyme de la réponse au Discours du Citoyen de Geneve se trouve designé dans le Mercure de Septembre p. 62.
 ,, Nous sommes fâchés qu'il ne nous soit pas permis de nommer l'Auteur
 ,, de l'Ouvrage suivant. Aussi capable d'éclairer que de gouverner les
 ,, peuples , & aussi attentif à leur procurer l'abondance des biens néces-
 ,, saires à la vie , que les lumieres & les connoissances qui forment à la
 ,, vertu , il a voulu prendre en main la défense des Sciences , dont il
 ,, connoit le prix. Les grands établissemens qu'il vient de faire en leur
 ,, faveur étoient déjà comme une réponse sans réplique au Discours du
 ,, Citoyen de Geneve , à qui il n'a pas tenu de dégrader tous les beaux arts.
 ,, Puissent les Princes à venir , suivre un pareil exemple , &c.

feu dans sa Replique, n'est donc pas plus sérieux que celui qu'il affecte dans son Discours.

Je me fers, dit-il, des Belles-Lettres pour combattre leur culture, comme les Saints Peres se servoient des Sciences mondaines contre les Payens ; si quelqu'un, ajoûte-t'il, venoit pour me tuer, & que j'eusse le bonheur de me saisir de son arme, me seroit-il défendu, avant que de la jeter, de m'en servir pour le chasser de chez moi ?

Les Peres de l'Eglise se sont servis utilement des Sciences mondaines pour combattre les Payens. Donc ces Sciences sont bonnes, & ce n'est point elles que ces défenseurs de la Religion méprisoient, blâmoient ; car ils n'auroient ni voulu s'en servir, ni pu le faire si utilement : mais c'est le mauvais usage qu'en faisoient ces Philosophes profanes qu'ils reprochoient avec raison.

C'est une très-belle action que de défarmer son ennemi, & de le chasser avec ses propres armes : mais M. Rousseau n'est nullement dans ce cas-là ; il n'a défarmé personne ; les armes dont il se sert sont bien à lui : il les a acquises par ses travaux, par ses veilles ; il semble par leur choix & leur éclat, qu'il les ait reçues de Minerve même, & par une ingratitude manifeste, il s'en sert pour outrager cette divinité bienfaitrice ; il s'en sert pour anéantir, autant qu'il est en lui, ce qu'il y a de plus respectable, de plus utile, de plus aimable parmi les hommes qui pensent ; la Philosophie, l'étude de la sagesse, l'amour & la culture des Sciences & des Arts ; il n'y a donc point de justesse dans

l'application des exemples que M. Rousseau cite en sa faveur, & il est toujours singulier que l'homme savant, éloquent, qui a conservé toute sa probité, toutes ses vertus, à la reconnoissance près, en acquérant ces talens, les employe à s'efforcer de prouver qu'ils dépravent les mœurs des autres.

J'ajoute qu'il y a un contraste si nécessaire entre la cause soutenue par M. Rousseau, & les moyens qu'il employe pour la défendre, qu'en la gagnant même, par supposition, il la perdrait encore ; car dans cette hypothèse, & selon ses principes, son éloquence, son savoir, en nous subjuguant, nous conduiroient à la vertu, nous rendroient meilleurs, & par conséquent démontreroient, contre son Auteur même, que tous ces talens sont de la plus grande utilité.

I I.

Que les contradictions soient très-fréquentes dans le Discours du Citoyen de Geneve, on vient de s'en convaincre par la lecture de mes Remarques. M. Rousseau prétend que ces contradictions ne sont qu'apparentes ; que s'il loue les Sciences en plusieurs endroits, il le fait sincèrement & de bon cœur, parce qu'alors il les considère en elles-mêmes, il les regarde comme une espèce de participation à la *suprême intelligence*, & par conséquent comme excellentes ; tandis que dans tous le reste de son Discours il traite des Sciences, relativement au génie, à la capacité de l'homme ; celui-ci

étant trop borné pour y faire de grands progrès, trop passionné pour n'en pas faire un mauvais usage ; il doit, pour son bien & celui des autres , s'en abstenir ; elles ne sont point proportionnées à sa nature , elles ne sont point faites pour lui, * (7.*) , il doit les éviter toutes comme autant de poisons.

Comment ! Les Sciences & les Arts ne feroient point faits pour l'homme ? M. Rousseau y a-t'il bien pensé ? Auroit-il déjà oublié les prodiges qu'il leur a fait opérer sur l'homme même ? Selon lui, (4.) & selon le vrai ; le rétablissement des Sciences & des Arts a fait sortir l'homme , en quelque maniere , du néant ; Il a dissipé les ténèbres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé . . . il l'a élevé au-dessus de lui-même ; il l'a porté par l'esprit jusques dans les régions célestes ; & ce qui est plus grand & plus difficile , il l'a fait rentrer en soi-même , pour y étudier l'homme , & connoître sa nature , ses devoirs , & sa fin. L'Europe , continue notre Orateur , (5) étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde aujourd'hui si éclairée , vivoient , il y a quelques siècles , dans un état pire que l'ignorance . . . Il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun. Plus loin (88. 89.) Le Citoyen de Geneve exhorte les Rois à appeller les Savans à leurs conseils ; il regarde comme compagnes les lumières & la sagesse , & les Savans comme propres à enseigner la dernière

* Les chiffres ainsi apostillés (7*) désignent les pages des Observations de M. Rousseau en réplique à la réponse insérée au Mercure de Septembre. Les chiffres simples sont les citations de notre Edition.

aux peuples. Les lumieres, les Sciences, ces étincelles de la Divinité, sont donc faites pour l'homme; & le fruit qu'ils en retirent, est la vertu.

Eh ! pourquoi cette émanation de la sagesse suprême ne conviendrait-elle pas à l'homme ? Pourquoi lui deviendrait-elle nuisible ? Avons-nous un modèle à suivre plus grand, plus sublime que la Divinité ? Pouvons-nous nous égarer sous un tel guide, tant que nous nous renfermerons dans la science de la Religion & des mœurs, dans celle de la nature, & dans l'art d'appliquer celle-ci aux besoins & aux commodités de la vie ? Trois espèces de connoissances destinées à l'homme par son Auteur même. Comment donc oser dire qu'elles ne sont pas faites pour lui, quand l'Auteur de toutes choses a décidé le contraire ? *Il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès* ; ce qu'il y en fera, sera toujours autant d'effacé de ses imperfections, autant d'avancé dans le chemin glorieux que lui trace son Créateur. *Il a trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage.* Plus l'homme a de passions, plus la science de la Morale & de la Philosophie lui est nécessaire pour les dompter ; plus il doit aussi s'amuser, s'en distraire par l'étude & l'exercice des Sciences & des Arts. Plus l'homme a de passions, plus il a de ce feu qui le rend propre à faire les découvertes les plus grandes, les plus utiles ; plus il a de ce feu, principe du grand homme, du héros, qui le rend propre aux vastes entreprises, aux actions les plus sublimes. Donc plus les hommes ont de passions, plus il est nécessaire, avantageux pour les autres,

autres , & pour eux-mêmes qu'ils cultivent les Sciences & les Arts.

Mais plus il a de passions , plus il est exposé à abuser de ses talens , repliquera l'adverfaire.

Plus il aura de savoir , moins il en abusera. Les grandes lumieres montrent trop clairement les erreurs , les abus , leurs principes , la honté attachée à tous les travers , pour que le savant qui les voit si distinctement ose s'y livrer. Monsieur Rousseau dans ses Observations convient que les vrais savans n'abusent point des Sciences ; puisque , de son aveu , elles sont sans danger quand on les possède vraiment , & qu'il n'y a que ceux qui ne les possèdent pas bien , qui en abusent , on ne sauroit donc les cultiver avec trop d'ardeur ; & ce n'est pas la culture des Sciences qui est à craindre , selon M. Rousseau même , mais au contraire le défaut de cette culture , la culture imparfaite , l'abus de cette culture. Voilà où se reduit la défense de cet Auteur lorsqu'on l'analyse , & l'on voit que la distinction imaginée pour sauver les contradictions de son Discours , est frivole , & que ni cette Piece , ni les Observations qui viennent à l'appui , ne donnent point la moindre atteinte à l'utilité si généralement reconnue des Sciences & des Arts , tant pour nous procurer nos besoins , nos commodités , que pour nous rendre plus gens de bien.

III.

Le Citoyen de Geneve exclud de la société toutes les

Sciences, tous les Arts, fans exception; il regarde l'ignorance la plus complete comme le plus grand bien de l'homme, comme le seul asyle de la probité & de la vertu; & en conséquence il oppose à notre siècle poli par les Sciences & les Arts, les mœurs des Sauvages de l'Amérique, les mœurs des peuples livrés à la seule nature, au seul instinct. M. Rousseau dans ses Observations déclare qu'il n'a garde de tomber dans ce défaut; qu'il admet la Théologie, la Morale, la Science du salut enfin; (26*, 27:) mais il n'admet que celles-là, *porro unum est necessarium*, & il regarde toutes les autres Sciences, tous les autres Arts, comme inutiles (58*), comme pernicious au Genre-humain, non pas en eux-mêmes, (6*), mais par l'abus qu'on en fait, & parce qu'on *en abuse toujours*. Il paroît dans son discours (53), qu'il met le luxe au nombre de ces abus: ici, c'est au contraire le luxe qui enfante les Arts, & la *premiere source du mal est l'inégalité des conditions, la distinction de pauvre & de riche.* (42*)

§. I. Je me garderai bien d'établir sérieusement la nécessité de cette inégalité des conditions, qui est le lien le plus fort, le plus essentiel de la société. Cette vérité triviale faite aux yeux du Lecteur le moins intelligent. Je suis seulement fâché de voir ici comme dans le Discours du Citoyen de Geneve, qu'un Orateur de la volée de M. Rousseau, ose porter au sanctuaire des Académies, des Paradoxes que Moliere & Delisle ont eu la prudence de ne produire que par la bouche du *Misanthrope*

& d'Arlequin Sauvage, & comme des travers ou des singularités propres à nous faire rire. Revenons au sérieux que mérite le sujet qui nous occupe.

L'exception que fait ici Monsieur Rousseau en faveur de la Théologie, de la Morale, &c. est déjà une demi-retractation de sa part; car la Science de la Théologie, celles de la Morale & du Salut, sont des plus sublimes, des plus étendues; elles sont inconnues aux Sauvages, & l'on ne s'avisera jamais de regarder comme un ignorant celui qui en sera parfaitement instruit. Les Athanases, les Chrysostômes, les Augustins font encore l'admiration de notre siècle par ce seul endroit. Nous venons de voir, il n'y a qu'un moment, que M. Rousseau attribue au renouvellement des Sciences & des Arts la Science de la Morale; car celle-ci est l'art de rentrer en soi-même pour y étudier l'homme & connoître sa nature, ses devoirs & sa fin; merveilles qui, de son aveu, se sont renouvelées avec les Sciences, (p. 4.) Or cette partie des Arts étant essentielle à tous les hommes, il en résulte que notre Orateur sera forcé d'avouer que le rétablissement des Sciences a procuré à toute la race humaine cette utilité si importante qu'il s'efforce ici de rendre indépendante, & très-séparée de ces Sciences, incompatible même avec elles.

Quant à la Science du Salut prise dans son sens le plus étendu, dans ceux qui sont destinés à l'enseigner aux autres, à la défendre, & telle que la possédoient les grands hommes que je viens de citer, dignes modèles pour ceux de notre siècle; tout le monde fait qu'elle

suppose la connoissance des langues savantes, celle de la Philosophie, celle de l'Eloquence, celle enfin de toutes les Sciences humaines, puisque ce sont des hommes qu'il est question de sauver & que l'art de leur inculquer les vérités nécessaires à ce sublime projet, doit employer tous les moyens connus d'affecter leurs sens & de convaincre leurs raisons.

Sont-ce des Savans, dit M. Roufféau, (30. 31 *) que Jesus-Christ a choisis pour répandre sa Doctrine dans l'Univers ? Ne sont-ce pas des Pêcheurs, des Artisans, des Ignorans ?

Les Apôtres étoient réellement des ignorans, quand Dieu les a choisis pour Missionnaires de sa Loi, & il les a choisis tels exprès pour faire éclater davantage sa puissance ; mais quand ils ont annoncé, prêché cette Doctrine du salut, peut-on dire qu'ils étoient des ignorans ? Ne sont-ils pas au contraire un exemple authentique, par lequel Dieu déclare à l'Univers que la science du salut suppose les connoissances, même les connoissances humaines les plus universelles, les plus profondes ? L'Être suprême veut faire d'un artisan, d'un pêcheur, un Chrétien, un Sectateur & un Prédicateur de l'Évangile ; voilà que l'Esprit saint anime cet artisan, & le transforme en un homme extraordinaire, qui parle d'abord les langues connues, & qui par la force de son éloquence, convertit dans un seul sermon trois mille âmes. On fait ce que suppose une éloquence si persuasive, si victorieuse, au milieu d'un peuple endurci au point d'être encore aujourd'hui dans les téné-

bres à cet égard ; l'éloquence de nos jours ne mérite vraiment ce nom qu'autant qu'elle rassemble l'ordre & la solidité du Géomètre , avec la justesse & la liaison exacte des argumens du Logicien , & qu'elle les couvre de fleurs ; qu'autant qu'elle remplit cet excellent canevas de matériaux bien assortis , pris dans l'histoire des hommes , dans celle des Sciences , dans celle des Arts , dont les détails les plus circonstanciés deviennent nécessaires à un Orateur. Qui a jamais douté que l'art oratoire fût celui de tous qui suppose , qui exige les plus vastes connoissances ? Et qui croira que l'éloquence sortie des mains de Dieu , & donnée aux Apôtres pour la plus grande , la plus nécessaire de toutes les expéditions , ait été inférieure à celle de nos Rheteurs ? La grace , & les prodiges , dira-t'on , ont suppléé à l'éloquence. La grace & les prodiges ont , sans doute , la principale part à un ouvrage que jamais la seule éloquence humaine n'eût été capable d'exécuter ; mais il n'est pas moins constant , par l'écriture , que les saints Missionnaires de l'Évangile animés de l'esprit de Dieu possédoient cette éloquence divine , supérieure à toute faculté humaine , digne enfin de l'esprit qui est la source de toutes les lumières. Toutes les nations étoient frappées d'étonnement* de voir & d'entendre de simples Artisans Israélites , non seulement parler toutes les langues , mais encore posséder tout-à-coup la science de l'écriture sainte , l'expliquer & l'appliquer d'une façon frappante au sujet de leur mission , discourir enfin

* Stupebant autem omnes & mirabantur.

avec le favior , le feu & l'enthoufiafme des Prophetes. *

En fuppofant donc quil fût exactement vrai que la fcience du falut fût l'unique qui dût nous occuper , on voit que cette fcience renferme , exige toutes les autres connoiffances humaines. Les Savans Peres de l'Eglife nous en ont donné l'exemple , & faint Auguftin nous dit expreffément , *qu'il feroit honteux & de dangereufe conféquence , qu'un Chrétien , fe croyant fondé fur l'autorité des faintes Ecritures , raifonnât fi pitoyablement fur les chofes naturelles , qu'il en fût expofé à la dérifion & au mépris des infidèles.* **

Mais quoique la fcience du falut foit la premiere , la plus effentielle de toutes , les plus rigoureux Cafuiftes conviendront qu'elle n'eft pas l'unique néceffaire. Et que deviendroit la fociété ? que deviendroit même chaque homme en particulier , fi tout le monde fe faifoit Chartreux , Hermite ? Que deviendroit le petit nombre qu'il y a aujourd'hui de ces Solitaires uniquement occupés de leur falut , fi d'autres hommes ne travailloient à les loger , à les meubler , à les nourrir , à les guérir de leurs maladies ? C'eft donc pour eux , comme pour nous , que travaillent les Laboureurs , les Architectes , les Menuifiers , Serruriers , &c. C'eft donc pour eux , comme

* Effundam de fpiritu meo fuper omnem carnem , & prophetabunt filii veftri , &c. *Act. A. veft. cap. 2.*

** Turpe eft autem & nimis perniciofum , ac maximè cavendum , ut Chriftianum de his rebus (Phificis) quafi fecundum chriftianas literas loquentem , ita delirare quilibet infidelis audiat , ut (quemadmodum dicitur ,) toto cœlo errare confpiciens rifum tenere vix poffit. *De Genes. ad ltu. L. 1. c. 17.*

pour nous , que les Manufactures d'étoffes , de verres , de fayances, s'élevent & produisent leurs ouvrages; que les mines de fer , de cuivre, d'étain, d'or & d'argent , sont fouillées & exploitées. C'est donc pour eux , comme pour nous, que le Pêcheur jette ses filets; que le Cuisinier s'instruit de l'art d'apprêter les alimens ; que le Navigateur va dans les différentes parties de la terre chercher le poivre, le clou de gerofle, la casse, la manne, la rhubarbe , le quinquina. Nous manquerions donc tous des choses les plus nécessaires à la vie , & à sa conservation , si nous n'étions uniquement occupés que de l'affaire de notre salut , & nous retomberions dans un état pire que celui des premiers hommes , des sauvages; *dans un état pire que cette barbarie que le Citoyen de Geneve trouve déjà pire que l'ignorance* (p. 4).

Le peuple heureux est celui qui ressemble à la République des Fourmis , dont tous les sujets laborieux s'empressent également à faire le bien commun de la société. Le travail est ami de la vertu , & le peuple le plus laborieux doit être le moins vicieux. Le plus vaste , le plus noble , le plus utile des travaux , le plus digne d'un grand Etat , est le commerce de mer qui nous débarrasse de notre superflu , & nous l'échange pour du nécessaire ; qui nous met à même de ce que tous les peuples du monde ont de beau , de bon , d'excellent ; qui nous instruit de leurs vices & de leurs ridicules pour les éviter , de leurs vertus & de leurs sages coutumes pour les adopter : les Sciences mêmes & les Arts doivent les plus grandes découvertes à la navigation , qui leur rend avec usure

ce qu'elle en emprunte. Dans la guerre, comme dans la paix, la marine est un des plus grands ressorts de la puissance d'un peuple. Ses dépenses sont immenses, mais elles ne forment point de l'Etat, elles y rentrent dans la circulation générale; elles n'apportent donc aucune diminution réelle dans ses finances. Que nos voisins sentent bien toutes ces vérités, & qu'ils s'avent en faire un bon usage! France, si avantageusement située pour communiquer avec toutes les mers, avec toutes les parties du monde, cet objet est digne de tes regards. Fais des conquêtes sur Neptune, par ton habileté à dompter ses caprices; elles te resteront, ainsi que les sommes immenses dont tes armées nombreuses enrichissent souvent les peuples étrangers, quelquefois tes propres ennemis.

Je fais bien, dit M. Rousseau, que la politique d'un Etat, que les commodités, (il n'a osé ajoûter) & les besoins de la vie, demandent la culture des Sciences & des Arts, mais je soutiens qu'en même temps ils nous rendent malhonnêtes gens. (17 *.)

Nous avons amplement prouvé le contraire dans le cours de cette Refutation: nous ajoûterons ici que loin que la probité, l'affaire du salut aient de l'incompatibilité avec la culture de Sciences, des Arts, du Commerce, avec une ardeur pour le travail répandue sur tous les Sujets d'un Etat; je pense au contraire, que l'honnête homme, le Chrétien est obligé de se livrer à tous ces talens.

Peut-on faire son salut sans remplir tous ses devoirs? Et les devoirs de l'homme en société se bornent-ils à la

méditation , à la lecture des livres saints , & à quelques exercices de piété ? Un Boulanger qui passeroit la journée en prières , & me laisseroit manquer de pain , feroit-il bien son salut ? Un Chirurgien qui iroit entendre un Sermon, plutôt que de me remettre une jambe cassée , feroit-il une action bien méritoire devant Dieu ? Les devoirs de notre état font donc partie de ceux qui sont essentiels à l'affaire de notre salut , & la nécessité de tous ces états est démontrée par les besoins pour lesquels ils ont été inventés.

Je conviendrai de la nécessité & de l'excellence de tous ces Arts utiles , dira M. Rousseau, mais à quoi bon les Belles-Lettres ? à quoi bon la Philosophie , qu'à flatter , qu'à fomenter l'orgueil des hommes ?

Dès que vous admettez la nécessité des Manufactures de toutes espèces, pour nos vêtemens , nos logemens , nos ameublemens ; dès que vous recevez les Arts qui travaillent les métaux , les minéraux , les végétaux nécessaires à mille & mille besoins ; ceux qui s'occupent du soin de conserver , de reparer notre santé , vous ne sauriez plus vous passer de la Mécanique, de la Chimie, de la Physique qui renferment les principes de tous ces Arts , qui les enfantent , les dirigent & les enrichissent chaque jour ; dès que vous convenez de la nécessité de la navigation, il vous faut des Géographes, des Géomètres, des Astronomes. Eh ! comment pourrez-vous disconvenir de la nécessité de tous ces Arts , de toutes ces Sciences , de leur liaison naturelle, & de la force réciproque qu'ils se prêtent ? Dès que vous voulez bien que les hommes

vivent en société , & qu'ils suivent desloix , il vous faut des Orateurs qui leur annoncent & leur persuadent cette loi ; des Poëtes moraux même , qui ajoutent à la persuasion de l'éloquence les charmes de l'harmonie plus puissante encore.

§. II. Nous avons défendu la nécessité , l'utilité de toutes les Sciences frondées par le Citoyen de Geneve , reprobées avec quelques exceptions par les Observations de M. Rousseau. Examinons maintenant l'abus qu'il prétend qu'on en fait.

Nous convenons qu'on abuse quelquefois des Sciences. M. Rousseau *ajoute qu'on en abuse beaucoup , & même qu'on en abuse toujours.*

Il suffiroit de s'appercevoir que M. Rousseau est réduit , dans sa justification , à soutenir que les Sciences font toujours du mal , qu'on en *abuse toujours* , pour sentir combien sa cause est désespérée. Vis-à-vis de tout autre , la seule citation de cette proposition en feroit la refutation ; mais les talens de M. Rousseau donnent de la vraisemblance & du crédit à ce qui en est le moins susceptible , & il mérite qu'on lui marque ses égards , en étayant de preuves les vérités mêmes qui n'en ont pas besoin.

Un abus constant & général des Sciences doit se démontrer ; 1°. par le fait ; 2°. par la nature même des Sciences considérées en elles-mêmes , ou prises relativement à notre génie , à nos talens , à nos mœurs. Or l'Auteur convient que les Sciences font excellentes en elles-

mêmes, & nous avons prouvé, art. II, que relativement à nous-mêmes, elles n'ont rien d'incompatible avec les bonnes mœurs, qu'elles tendent au contraire à nous rendre meilleurs : il ne nous reste donc qu'à examiner la question de fait.

Pour démontrer que les Sciences & les Arts dépravent les mœurs, ce n'est pas assez que de nous citer des mœurs dépravées dans un siècle savant; ce ne seroit même pas assez que de nous citer des Savans sans probité; il faut prouver que c'est de la Science même que vient la dépravation, & j'ose avancer qu'on ne le fera jamais.

1°. Parce que la plupart des exemples de dissolution des mœurs qu'on peut citer, n'ont aucune liaison avec les Sciences & les Arts, quelque familiers qu'ils aient été dans les siècles, ou aux personnes, objets de ces citations. 2°. Parce que ceux mêmes qui ont abusé de choses aussi excellentes, n'ont eu ce malheur que par la dépravation qu'ils avoient dans le cœur, bien avant qu'ils fissent servir leurs talens acquis à la manifester au dehors.

Quoi de plus méchant & de plus éclairé tout à la fois que Néron? Quel siècle plus poli que le sien? Ce doit être ici ou jamais, le triomphe de l'induction du Citoyen de Geneve. Mais quoi! osera-t'il dire que c'est aux lumières, aux talens de Néron, ou de son siècle, que sont dues toutes les horreurs dont ce monstre a épouvanté les Romains? Qu'il nous fasse donc remarquer quelques traits de ces rares talens, dans l'art de faire égorger ses amis, son Précepteur, sa Mere : qu'il nous fasse

donc appercevoir quelque liaison entre cette barbarie qui éteignit en lui tous les sentimens de la nature , de l'humanité , de la reconnoissance , & ces lumieres sublimes & précieuses qu'il tenoit des leçons du Philosophe le plus spirituel , & le plus homme de bien de son siècle. Il est trop évident que Néron, dans ses beaux jours, est un jeune tigre que l'éducation, les Sciences & les beaux Arts tiennent enchaîné , & apprivoisent en quelque sorte ; mais que sa férocité trop naturelle n'étant qu'à demi éteinte par tant de secours , se rallume avec l'âge , les passions & le pouvoir absolu ; le tigre rompt sa chaîne , & libre alors comme dans les forêts , il se livre au carnage pour lequel la nature l'a formé. Néron tyran & cruel est donc le seul ouvrage d'une nature barbare & indomptable , & non celui des Sciences & des Arts , qui n'ont fait que retarder , & peut-être même diminuer les funestes ravages de sa férocité. Ce que je dis ici de Néron est général. Pour être méchant , il n'y a qu'à laisser agir la nature , suivre ses instincts : pour être bon , bienfaisant , vertueux , il faut se réplier sur soi-même ; il faut penser , réfléchir ; & c'est ce que nous font faire les Sciences & les beaux Arts.

Que ceux qui ont abusé réellement des Sciences & des Arts ne l'aient fait que par une dépravation qu'ils tenoient déjà de la nature , & qui ne vient point du tout de cette culture ; c'est ce qui est évident à quiconque fait attention au but des Sciences & des Arts qu'on nous permettra de rappeler ici. Le premier de tous , objet de la Science de la religion & des mœurs , est de régler les

mouvemens du cœur à l'égard de Dieu & du prochain : le second , qui est l'objet de la science de la nature , est de donner à l'esprit la justesse & la sagacité nécessaires dans les recherches & les raisonnemens qu'exige cette science , qui en elle-même est l'étude des ouvrages du Créateur , & nous représente sans cesse sa grandeur , sa puissance , sa sagesse ; en même temps qu'elle nous offre les fonds où nous puisons de quoi pourvoir à nos nécessités. Enfin, le troisième but , objet particulier des Arts , est de réduire en pratique la théorie précédente , & de travailler à nous procurer les besoins & les commodités de la vie.

Comment prouvera-t'on que des talens faits pour former le cœur au bien, à la vertu, diriger l'esprit à la vérité, & exercer les forces du corps à des travaux nécessaires & utiles, fassent tout le contraire de leur destination ? Sans une nature dépravée à l'excès , comment abuser de moyens si précieux & faits exprès pour nous conduire à des fins si louables ? Et n'est-il pas visible que c'est cette dépravation antécédente , & non ces moyens , qui sont les causes de ces abus quand ils arrivent ? Qu'enfin , ce ne sont pas les Sciences & les Arts qui ont dépravé les mœurs de ces malheureux , mais au contraire leurs mœurs naturellement perverses , qui ont corrompu leur savoir , leurs talens, ou leurs usages légitimes.

M. Rousseau convient de l'utilité de la science de la religion , & des mœurs : c'est donc contre celle de la nature , & des Arts , qui en font l'application , que portent ces déclamations.

En vain oppose-t'on à M. Rousseau que la nature développée nous offre de toutes parts les merveilles opérées par le Créateur, nous élève vers ce principe de toutes choses, & en particulier de la religion & des bonnes mœurs. Envain les doctes compilations des Niuwentyt, de Derham, des Pluche, &c. ont réuni ce tableau sous un seul coup d'œil, & nous ont fait voir que la nature est le plus grand livre de Morale, le plus pathétique, comme le plus sublime dont nous puissions nous occuper. M. Rousseau est surpris (17*) qu'il faille étudier l'Univers pour en admirer les beautés : proposition de la part d'un homme aussi instruit, presque aussi surprenante, que l'Univers même bien étudié ; il ne veut pas voir (18*) que l'Ecriture qui célèbre le Créateur par les merveilles de ses ouvrages, qui nous dit d'adorer sa puissance, sa grandeur & sa bonté dans ses œuvres, nous fait par-là un précepte d'étudier ces merveilles. Il prétend (19*) qu'un *Laboureur qui voit la pluie & le soleil tour à tour fertiliser son champ*, en fait assez pour *admirer, louer & benir la main dont il reçoit ces graces*. Mais si ces pluies noyent ses grains, si le soleil les consume, & les anéantit, en fera-t'il assez pour se garantir des murmures & de la superstition ? Y pense-t'on, quand on borne les merveilles de la nature à ce qu'elles ont de plus commun, de moins touchant, pour qui les voit tous les jours, à ce qu'elles ont de plus équivoque à la gloire de son Auteur ? Qu'on transporte ce Laboureur ignorant dans les Sphères célestes dont Copernic, Kepler, Descartes & Newton, nous ont exposé l'immensité & l'harmonie admirable ; qu'on l'introduise ensuite dans

cet autre Univers en mignature , dans l'économie animale , & qu'on lui développe cet artifice au-dessus de toute expression , avec lequel sont construits & combinés tous les organes des sens & du mouvement : c'est-là où il se trouvera saisi de l'enthousiasme de S. Paul élevé au troisième Ciel ; c'est-là qu'il s'écriera avec lui , ô richesses infinies de l'Être suprême ! ô profondeur de sa sagesse ineffable , que vous rendez visible l'existence & la puissance de votre Auteur ! que vous me pénétrez des vérités qu'il m'a révélées , de la reconnaissance , de l'adoration & de la fidélité que je lui dois !

J'avoue , dit M. Rousseau , que l'étude de l'Univers devoit élever l'homme à son Créateur ; mais elle n'éleve que la vanité humaine Elle fomente son incredulité , son impiété. *Jamais le mot impie d'Alphonse X. ne tombera dans l'esprit de l'homme vulgaire ; c'est à une bouche savante que ce blasphème étoit réservé.* (19*)

Le mot d'Alphonse X. surnommé *le Sage* , n'a du blasphème que l'apparence ; c'est une plaisanterie très-déplacée , à la vérité , par la tournure de l'expression : mais le fond de la pensée , qui est la seule chose que Dieu examine , & qu'il faut seule examiner quand il est question de Dieu , n'est uniquement qu'une censure énergique du système absurde de Ptolomée , & par conséquent l'éloge du vrai plan de l'Univers & de son Auteur , dont *Alphonse le Sage* étoit trop sincère adorateur pour concevoir le dessein extravagant de l'outrager. Les vastes lumières découvrent les absurdités que l'imagination des hommes prête à la nature ; mais

cette découverte est toute à la honte des hommes qui se sont trompés , elle ne peut pas réjaillir sur les œuvres du Tout-puissant ; sa sagesse suprême est le garant de leur perfection , elle est à l'épreuve de tous les examens. Que les Sciences s'épuisent à les mettre au creuset ; les vaines opinions des hommes s'y dissiperont en fumée comme les Marcaffites ; les vérités divines y deviendront de plus en plus brillantes comme l'or le plus pur , parce que les Sciences sont autant de rayons de la Divinité. Malheur donc aux Religions qui n'en peuvent supporter les épreuves , & auxquelles elles sont contraires ! La vraie en reçoit une splendeur nouvelle , & n'en diffère que parce qu'elle les surpasse , comme le soleil même est supérieur à un petit nombre de rayons qui en émanent entre les nuages qui nous environnent. Nous ne disconvierons pas néanmoins qu'on ne puisse en abuser ; les hérésies , les schismes sans nombre le prouvent assez ; ces preuves n'ont point échappé à M. Rousseau , elles s'offrent d'elles-mêmes à un Citoyen de Genève , & un homme aussi versé dans les Belles-Lettres n'est pas moins instruit des désordres qui suivent une littérature licencieuse.

Mais M. Rousseau ne veut pas s'appercevoir qu'il retombe toujours sur l'abus des Sciences , sur ce qu'elles font quelquefois entre les mains des méchans , & non pas sur *ce qu'elles doivent faire* , & sur ce qu'elles font en effet , quand leur but est suivi , quand il n'y a qu'elles qui ont part à l'action , quand elles ne sont pas surmontées par une nature dépravée , sur le compte de laquelle

laquelle l'équité demande qu'on mette ces abus.

Pour l'honneur de l'humanité, efforçons-nous encore de diminuer, s'il est possible, le nombre de ces méchans, de ces malheureux, qui abusent de talens aussi précieux. Disons que la plupart de ceux-mêmes qui ont abusé de leur plume, ont plus donné dans le libertinage de l'esprit que dans celui du cœur, ou qu'au moins ce dernier dérèglement n'a pas été jusqu'à détruire leur probité. Epicure étoit le Philosophe le plus sobre & le plus sage de son siècle; Ovide & Tibulle n'en étoient pas moins honnêtes gens pour être amoureux. On n'a jamais taxé de mœurs infâmes les Spinosa, les Bayle, quoique leur Religion fût ou monstrueuse ou suspecte. Le Citoyen de Geneve conviendra sans doute, qu'il est une probité commune à toutes les Religions, à toutes les Sectes, & il a bien compris que c'est de celle-là qu'il est question dans le sujet proposé par notre Académie; sans quoi il n'auroit pas été décent d'introduire sur la scène les Romains & les Grecs, les Scythes, les Perses & les Chinois, &c. Dira-t'on que ces écrits licentieux produiront plus de désordre dans ceux qui les lisent que dans leurs propres Auteurs? Ce paradoxe n'est pas vraisemblable. La corruption n'est jamais pire qu'à sa source, & ne peut que s'affoiblir en s'en éloignant. Or, si les ouvrages cités ne doivent pas leur naissance à une dépravation capable de détruire la probité, vraisemblablement ils ne la porteront pas

ailleurs à de plus grands excès , ou bien ils y trouveront déjà dans la nature le fond de ces désordres.

Mais nous revenons volontiers à une rigueur plus sage , plus judicieuse , plus conforme à la doctrine la plus saine : nous convenons qu'il vaudroit beaucoup mieux que tous ces Auteurs ne fussent jamais nés ; que la vraie probité est inséparable de la vraie Religion , & de la Morale la plus pure ; & qu'enfin leurs ouvrages sont des semences à étouffer par de sages précautions , & par la multitude des livres excellens qui sont les Antidotes de ces poisons , enfantés par une nature dépravée , & préparés par des talens pervertis. Heureusement les Antidotes ne nous manquent point , & sont en nombre beaucoup supérieurs aux poisons. Ne perdons point de vûe notre preuve de fait contre l'abus que M. Rousseau prétend qu'on fait *toujours* des Sciences.

Personne ne reconnoît le Savant au portrait odieux qu'en fait M. Rousseau. Ce caractère d'orgueil & de vanité qu'il lui prête me rappelle ces pieux spéculatifs qui se regardant comme les élus du Très-haut , jettent sur tout le reste de la terre, criminelle à leurs yeux , des regards de mépris & d'indignation ; mais je ne reconnois point là le Savant.

Peut-être cette peinture iroit-elle encore assez bien à ces prétendus Philosophes de l'ancienne Ecole , dont toute la science consistoit en mots , la plûpart vuides de sens , & qui passant leur vie dans les dif-

putes les plus frivoles , mettoient leur gloire & leur orgueil à terrasser un adverfaire , ou à éluder ses argumens par des distinctions scholastiques aussi vaines que ceux qui les imaginoient. Mais peut-on appliquer à notre siècle tous les désordres , toutes les extravagances de ces anciennes Sectes ? Peut-on accuser d'orgueil, de vanité , nos Physiciens , nos Géomètres uniquement occupés à pénétrer dans le sanctuaire de la nature ? La candeur & l'ingénuité des mœurs , est une vertu qui leur est comme annexée. Notre Physique ramenée à ses vrais principes par Descartes , étayée de la Géométrie par le même Physicien , par Newton , Hughs , Leibnitz , de Mairan , & par une foule de grands hommes qui les ont suivis , est devenue une science sage & solide. Pourquoi nous opposer ici le dénombrement des Sectes ridicules des anciens Philosophes ? Pourquoi nous citer les orgueilleux raisonneurs de ces siècles reculés , puisqu'il s'agit ici du renouvellement des Lettres , puisqu'il s'agit de notre siècle , de nous enfin ? Qu'on ouvre cette Physique , ce trésor littéraire aussi immense qu'irreprochable ; ces Annales de l'Académie des Sciences & des Belles-Lettres de Paris , de celle de Londres ; c'est-là qu'il faut nous montrer qu'on abuse toujours des Sciences , (p. 8*) , proposition réservée à M. Rousseau & à notre siècle curieux de se singulariser. Qu'on examine la conduite des hommes Savans qui ont composé & qui composent ces Corps célèbres ; les Newtons , les

Mariottes, les de l'Hôpital, les Duhamel, les Regis, les Caffini, les Morin, les Mallebranché, les Parents, les Varignon, les Fontenelles, les Réaumur, les Despreaux, les Corneilles, les Racines; les Bossuets, les Fenelons, les Peliffons, les La Bruyere, &c. Que feroit-ce, si nous joignons à ces hommes illustres les membres & les ouvrages distingués de ces Sociétés respectables qui ont produit les Riccioli, les Kircher, les Petau, les Porée, les Mabillons, les Dacheris, les Lami, les Regnault &c. Si nous y ajoûtions les grands hommes qui, sans être d'aucune société, n'en étoient ni moins illustres par leur savoir, ni moins respectables par leur probité, tels que les Kepler, les Grotius, les Gassendi, les Alexandres, les Dupins, les Pascal, les Nicole, les Arnauds, &c. Qu'on nous montre dans la foule de ces Savans, & en particulier dans celle des Académiciens qui se sont succedés l'espace de près d'un siècle, les mœurs dérégées, l'orgueil & tous les désordres, que M. Rousseau prétend qui suivent la culture des Sciences, & qui la suivent toujours. Si sa proposition est vraie, les volumes & les hommes que je viens de citer, fourniront à cet Orateur une ample moisson de preuves & de lauriers; mais si ces livres sont les productions les plus précieuses, les plus utiles qu'ayent enfanté tous les siècles précédens; mais si tous ces Savans sont de tout le siècle où ils ont vécu, les moins or-

gueilleux , les plus vertueux ; les plus gens de bien ; il faut avouer que la cause de notre adverfaire est la plus absurde qu'on ait jamais osé soutenir.

Si nous n'appréhendions pas que M. Rousseau n'imputât les citations historiques à étalage d'érudition (53. *), & ne se reservât cette espèce de preuve , comme un privilège qui lui est propre , nous fouillerions à notre tour , dans ce dixième siècle , & les suivans , où *le flambeau des Sciences cessa d'éclairer la terre , où le Clergé lui-même demeura plongé dans l'ignorance* ; nous y verrions la dissolution des mœurs gagner jusqu'à ce Clergé , qui doit être la lumière & l'exemple du monde Chrétien , de l'Univers vertueux ; nous y verrions le libertinage égaler l'ignorance ; nous verrions aussi que le changement heureux qu'opéra le renouvellement des Lettres sur les esprits , porta également sur les cœurs , & que la réforme des mœurs suivit celle des façons de penser & d'écrire ; d'où nous ferions en droit de conclure que les lumières & les bonnes mœurs vont naturellement de compagnie , & que tout peuple ignorant & corrompu qui reçoit cette lumière salutaire , revient en même temps à la vertu , malgré l'Arrêt prononcé par M. Rousseau. (p. 59. *)

Cet Auteur , qui , il y a deux mois , ne comptoit qu'un Savant qui fût à son gré , (26) & qui en admet aujourd'hui trois ou quatre ; qui n'exceptoit aucun Art , aucune Science de l'anathême qu'il leur avoit

lancé ; qui défendoit tout son terrain avec tant d'assurance * , & qui aujourd'hui s'est retranché derrière le boulevard de la Théologie , de la Morale , de la Science du salut ; cet Orateur se trouveroit-il encore assez pressé pour étendre les faveurs de ses exceptions jusques sur les Sciences qui sont l'objet des travaux de nos Académies , & sur les Arts utiles , qui sont sous leur protection ; pour se faire enfin un dernier mur des Arts & des Sciences qu'il appellera frivoles , afin de n'imputer qu'aux Savans & aux Artistes de cette espèce , tous les abus , tous les désordres qu'il dit accompagner *toujours* la culture des Sciences & des Arts ?

Dans ce cas-là nous lui demanderons le dénombrement précis de ces Sciences, de ces Arts, objet de ces imputations. Nous espérons qu'il ne mettra point dans sa liste la musique , que les Censeurs des Arts regardent comme une Science des plus futiles. Nous avons fait voir qu'elle faisoit un délassement aussi charmant qu'honnête ; qu'elle célébroit les grands hommes, les vertus, l'Auteur de toutes les vertus ; M. Rousseau

* On reprochoit avec raison à M. Rousseau dans le Mercure de Juin p. 65. de faire main-basse sur tous les Savans & les Artistes. Soit, répond-il, p. 99. puisqu'on le veut ainsi, je consens de supprimer toutes les distinctions que j'y avois mises. Et p. 102. il menace de ne pas mettre dans ses réponses les modifications qu'on espere y trouver. Ce ton haut bien soutenu est celui d'un brave ; mais quand on le prend pour une mauvaise cause, il est encore *plus grand & plus difficile*, dès qu'on s'en apperçoit, *de rentrer en soi-même*, & de se radoucir ; comme le fait M. Rousseau dans quelques endroits de ses Observations, où, sur le chapitre des modifications, il a passé nos espérances.

connoît mieux qu'un autre ses utilités , ses avantages , puisqu'il en fait son étude , puisqu'il s'est chargé de remplir cette brillante partie des travaux Encyclopédiques ; il n'y a pas d'apparence qu'il ajoûte cette nouvelle contradiction entre sa conduite & ses discours. La musique fera donc un de ces Arts exceptés , un de ces Arts qui ne dépravera point les mœurs

Et tous ces lieux communs de Morale lubrique,

Que Lulli rechauffa des sons de sa musique,

Boileau. Satyr. x.

seront simplement des abus d'une chose bonne en elle-même , mais d'une chose dont on *n'abuse pas beaucoup* , dont on *n'abuse pas toujours* ; car autrement je suis sûr que M. Rousseau ne voudroit pas être l'Apôtre d'une pareille doctrine.

Notre Auteur s'humanisera , à ce que j'espère , à l'égard des autres Arts , en faveur de l'harmonie qu'il cultive , & qui est si propre à adoucir les humeurs les plus sauvages. L'affaire est déjà plus d'à moitié faite. Nous croyons avoir bien prouvé que les Sciences & les Arts ont une infinité d'utilités , qu'ils fournissent à mille & mille besoins. Nous avons ajoûté à ces avantages essentiels , qu'ils rendent les hommes plus humains , plus sociables , moins féroces , moins méchans , qu'ils les sauvent de l'oïveté , & de tous les vices. M. Rousseau convient de tous

ces chefs ; il blâme *l'ignorance féroce , brutale , (53.*)* qui rend *l'homme semblable aux bêtes* ; & il est constant que telle est l'ignorance de l'homme abandonné à la simple nature. Il avoue que *les Sciences , les Arts , adoucissent la férocité des hommes (59.*)* ; qu'ils font *une diversion à leurs passions* ; que *les lumieres du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité* ; qu'elles le rendent au moins *plus circonspect sur le mal qu'il pourroit faire , par la connoissance de celui qu'il en recevroit lui-même*. Donc nous sommes meilleurs dans ce siècle éclairé, que dans les siècles d'ignorance & de barbarie. Telle est la doctrine que j'ai soutenue dans toutes les notes précédentes. M. Rousseau en convient enfin. *Habemus confitentem reum*. Et le procès me paroît absolument terminé ; au moins j'espère qu'il sera regardé comme tel par le Public équitable & connoisseur.

F I N.



TABLE ALPHABETIQUE

DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

- A**BUS. Le Citoyen de Geneve confond mal à propos l'abus des Sciences & des Arts avec leurs effets naturels, pag. 53, 58, 81, 102, 111, 113, 116, &c.
- AGE** d'or. (L') Les premiers tems vantés par l'auteur du Discours, font un joli conte de Fée, 05.
- AGRÉABLES**. Les talens agréables trop carressés, 75.
- Critique** des agréables, 76.
- ALEXANDRE** est une preuve que les Sciences & les Arts n'énervent point la vraie valeur, 41, 60.
- ALPHONSE X**. Son mot excusé, 115.
- AMIS**. On ne peut plus distinguer les vrais d'avec les faux, à cause des dehors trompeurs, selon le Citoyen de Geneve, qui attribue ces défordres à la politelle de notre siècle, aux Sciences aux Arts. Refuté, 22, 23.
- ARTIFICIEUX**. (les hommes) Ce n'est point parmi les Savans qu'il faut les chercher, 24.
- ARTS** (les) & les Sciences rendent les hommes meilleurs, 4-6, 11-20, 24, 36, 37, 49, 107.
- Non-seulement ils sont excellens en eux-mêmes, mais encore relativement à l'homme, 98.
- Ils se prêtent une force réciproque, 109.
- Leur but véritable, 112, 113.
- L'abus qu'on en fait quelquefois ne vient pas d'eux, mais de la seule dépravation naturelle des individus qui les possèdent. 53, 111, 113, 116, &c.
- Ils ne sont pas nés des vices, comme l'avance M. Roulléau, 53.
- ASTRONOMIE**, (L') est née de la superstition, selon le Citoyen de Geneve, 50. Refuté *b.d.* La véritable origine de cette Science, 50. Ses utilités, 57, 109.

B.

- B**ARBARIE (La) est inféparable des mauvaises mœurs ,
7 , 11 , 21
BIENSÉANCE. Voyez Décence.
BOILLEAU. Ses vers cités , vii. 13 , 33 , 77.

C.

- C**ICERON. L'éloge qu'il fait de la Philosophie ou de la sagesse , compagnes inféparables . . . vis-à-vis le titre de l'ouvrage
Son sentiment sur les avantages & les inconveniens de l'éloquence , 51.
L'éloge des Sciences par cet Orateur , 56.
Selon lui , l'étude de la Philosophie conduit à la vertu , 91.
CITOYEN de Geneve , (Le) M. Rousseau Auteur du Discours & des Observations , Savant , Eloquent & homme de bien tout ensemble , joue dans ces Ouvrages un personnage accommodé à la scène , 1 , 95 , 96.
Il se contredit. Voyez contradiction.
CITOYEN. (vrai) Il y a bien loin d'un honnête homme ignorant , sans talens , à l'homme de bien vrai Citoyen , 2 , 108.
Tout Citoyen inutile est un homme pernicieux selon M. Rousseau même , 56.
CONTRADICTIONS du Citoyen de Geneve , (95 , 96 , 98 , 99 ,) qui dans sa thèse regarde les Sciences & les Arts comme un principe de la corruption des mœurs , & le poison le plus funeste à la Société , 1 . 2 , 3 , 8 , 11 , 21 , 26 , 28 , 48 , 58 , 67 , 77 , 79 , 83 , 84 , tandis que dans plusieurs endroits du Discours où il expose ses preuves , il fait leur éloge , 3 , 6 , 79 , 80 , 86-88 , & donne par tout des marques non équivoques de son attachement à ces mêmes beaux Arts , & des talens heureux & aimables qu'il en a reçus.
Pag. 2 , il n'en estime pas moins un honnête homme qui ne fait rien. Et p. 56 , il tient que tout Citoyen inutile est un homme pernicieux.
COMMERCE. (Le) Son apologie contre l'Auteur du Discours , 59 ; ses utilités , 107.
CONNOISSANCE. Trois espèces de connoissances destinées

à l'homme , 100 , 112.
 CONVERSATIONS (Les) en cercles sont propres à faire paroître les talens , les bonnes mœurs , & à les former chez les jeunes personnes , 73

D.

DÉCENCE. Le Citoyen de Geneve accuse notre siècle de substituer la décence à la vertu. Refuté , 9.
 La décence ou la bienfaisance fait qu'on n'ose plus paroître , ce qu'on est , dit le Citoyen de Geneve. . 21. Tant mieux , répond le Censeur , puisqu'on est naturellement méchant. Utilité de la bienfaisance , & du point d'honneur pour la correction des mœurs , 21 , 22.
 DISTINCTION des talens , blâmée par l'Auteur du Discours , 74.

E.

EDUCATION (L') fait partie des Sciences & des Arts , & elle donne des bonnes mœurs , 7 , 19 , 22 , 31 , 34 , 35 , 71.
 EPIGRAMME du Discours du Citoyen de Geneve. Refuté , 1.
 ELOQUENCE (L') blâmée par le Citoyen de Geneve même , 51. Défendue , *ibid.*
 EXERCICES (Les) du corps , sont trop négligés en France , 68 , 70 ,

F.

FEMMES (Les) savantes plus communes aujourd'hui , bannissent la frivolité naturelle à leur sexe , & deviennent par-là d'un commerce plus sûr & plus aimable , 24.
 FEROCITE' confondue par le Citoyen de Geneve avec le courage , leur distinction , 31 , 34. confondue par le même , avec la valeur & la vertu , 61 , 66 , 67.
 FONTAINE , (La) ses Vers cités , 32.
 FRONTISPICE du Discours du Citoyen de Geneve ; l'allégorie de sa Vignette censurée , 49.
 FUTILES. Critique des hommes futiles , 76.

G.

GÉOMETRIE (La) est née de l'avarice , selon le Citoyen de Geneve ; de l'équité selon son Censeur , 52.

- Regardée comme inutile par M. Rousseau. Ses utilités défendues, 57, 77, 109.
 GOUT. On peut avoir un goût très-baroque, très-mauvais en tous genres, & être néanmoins très-honnête-homme, 62.
 GRESSET. (M.) Ses Vers cités . . . 63, 76, 77, 79.
 GUERRIERS (nos) sont aussi braves que ceux du temps passé, & aussi persévérans dans les travaux, 69.

H.

- H**ISTOIRE. Que deviendrait-elle, dit M. Rousseau, s'il n'y avoit ni tyrans ni guerre, ni conspirations? Elle seroit beaucoup plus belle répond son Censeur, 54.
 La Science de l'Histoire est nécessaire à celle des mœurs & du salut, 64, 65, 74, 75, 105.
 HOMME (L') est né pervers, méchant; la culture seule des Sciences & des Arts le rend bon. Preuve tirée de l'histoire, 11-16, 113, 116, &c. Preuves tirées de la propre constitution de l'homme, 17. Preuves tirées de la nature des Sciences, 49, 56, 107, 112, 113, &c.
 Les Sciences & les Arts ne sont pas faits pour lui, selon M. Rousseau. Refuté, 99, 100.
 Trois espèces de connoissance destinées à l'homme, 100, 112.
 HONNÊTE homme qui ne fait rien. & ne s'en estime pas moins. Refuté, p. 2. parle Citoyen de Geneve même, 56.
 Honnête homme, savant & poltron. Qualités fort compatibles, 34.
 On peut être honnête homme sous un habit galonné, 61. & avec un goût très-baroque, corrompu même, 63, 64.
 HONNEUR. Le point d'honneur vient de l'éducation, & elle est un des grands ressorts de la bonne conduite; un des grands principes des bonnes mœurs 22.
 HORACE, ses Vers cités, xij. 1, 2, 10, 11, 14, 37, 38, 71.

I.

- J**EU. Le Jeu & les Joueurs critiqués, 72, 73.
 INEGALITE' des conditions blâmée par M. Rousseau; elle est néanmoins le lien le plus essentiel de la Société, 102
 INGENUITE' (L') & la candeur sont le partage des personnes qui se livrent à la culture des Sciences & des beaux Arts, contre ce que soutient le Citoyen de Geneve, 23.

- INJUSTICE (L') des hommes a fait naitre la Jurisprudence, 53.
 INSECTES. La science des insectes méprisée par le Citoyen de Geneve. Son utilité, 57.

L.

- LACEDEMONE. Voyez Sparte.
 LICURGUE. Le but de Licurgue étoit moins de faire des honnêtes gens que des soldats, 39.
 LUXE (Le) est nourri par les Arts, dit le Citoyen de Geneve. C'en est plutôt un abus, 53. Le luxe n'est point favorisé par le commerce, 59
 Les Sciences & les Arts ne vont jamais sans le luxe, dit le Citoyen de Geneve. Refuté, 58, 59.

M.

- MISANTROPE (Le) de Moliere. Imité par le Citoyen de Geneve, 26.
 MŒURS dépravées par la culture des Sciences. Erreur refutée, 70, 71, &c.
 Les bonnes mœurs & les Sciences vont naturellement de compagnie, 79.
 MONTAGNE; passages de cet Auteur cités par M. Rousseau: refutés par le Censeur, 72.
 MORALE (La) est née de l'orgueil humain, selon le Citoyen de Geneve Refuté, 53.
 MUSES. (Les) Le Citoyen de Genève avoue que leur commerce rend les hommes plus sociables, empressés à se plaire, 6.
 MUSIQUE. Ses utilités. 78, 122, propres à adoucir les mœurs les plus sauvages, 123.

N.

- NATURE. Les mœurs qu'elle donne, préférées par le Citoyen de Geneve, à celles qui résultent de la culture des Sciences & des Arts, 11, 35. Refuté 11-20, 35-38.
 NATURELLE, (Loi) ce que c'est. Sa distinction en loi purement naturelle, ou de simple instinct, & loi naturelle réduite en Art. Apostille, 20.
 NAVIGATION; ses grands avantages, 107.

NERON , cité en preuve , que ce qu'il y a de dépravation dans un siècle savant , ne vient point des Sciences , mais de la nature , 111 , 112 , 113.

O.

OBSERVATIONS de M. Rousseau sur une réponse qui a été faite à son Discours , dans le Mercure de Septembre 1751 , p. 63. Refutation de ces Observations , 93.
ORIENT. (L') Origine des Lettres & des mœurs dépravées , selon M. Rousseau , 30.

P.

PARURE , pompe , titres , paroissent au Citoyen de Geneve incompatibles avec la vertu. Refuté , 10 , 11.
PERES de l'Eglise cités contre les Sciences par M. Rousseau , 97.
POETES & Peintres. Leur utilité dans la Société , 77 ,
PHILOSOPHE (Le) n'a dans la nature que les Dieux au-dessus de lui , xii ;
PHYSIQUE (la) attaquée par le Citoyen de Geneve , p. 53 , & p. 7 , 18 , 19 , de ses Observations. Défendue par le Censeur , 53 , 77 , 106 , 113 , 114 , 115.
Travers de quelques Physiciens modernes , & en général de notre siècle , par la fureur de se singulariser , 63 , 64.
POLICE'. (Peuple) Fausles idées du Citoyen de Geneve , sur ce sujet. Ce que c'est qu'un peuple policé. 7 , 8.
POLITESSE , (La) a dépravé nos mœurs , selon le Citoyen de Genève. 21 , 25. Refuté , *ibid.*
POLTRON. On peut être honnête homme & Poltron , 34 , 43.
PROMETHE'E. Sa Fable est une preuve de l'estime que les Anciens faisoient des Sciences , des beaux Arts , & de leurs inventeurs , contre l'opinion du Citoyen de Genève , 4 , 9.

Q.

QUESTION proposée par l'Académie de Dijon. Titre. On est surpris que cette Académie ait regardé le sujet de cette question comme problématique , ix. Cette conduite est condamnée indirectement par l'Académie Francoise , 93.

R.

- R**AISON. (La) Ses procédés pour métamorphoser l'homme sauvage, barbare, cruel, en bon Citoyen, 18, 19.
- RECOMPENSE** accordée aux Discours, & point aux actions.
Exagération, 75, 77.
- REFUTATION** des Observations de M. Rousseau. Voyez Observations.
- REGNARD**, Poëte comique; passage de son Joueur, cité 73.
- RENOUVELLEMENT** (Le) des Sciences & des Arts est, selon le Citoyen de Geneve, la cause de la dépravation, des mœurs, 2, 28.
- Erreur réfutée, 4, 5, 56, 11-20.
- Eloge de ce même renouvellement par le même Auteur, 4, 5, 6,
- Preuves historiques de la dépravation prétendue des mœurs par les Sciences, par le Citoyen de Genève, 28, 29, 38, &c. Réfutées, *ibid.* & III
- REPONSE** au Discours du Citoyen de Geneve, par un Anonyme aussi capable d'éclairer que de gouverner les Peuples, 96.
- ROME**. La vertu de ses Fondateurs, de ses Citoyens, exaltée par le Citoyen de Geneve, & réduite à sa juste valeur par le Censeur, 29, 44, 46.
- ROUSSEAU**. (M.) Voyez le Citoyen de Genève.
- RUSTIQUES** (Mœurs) sont les meilleures selon le Citoyen de Geneve, 11. Réfuté, *ibid.* & 12, 20.

S.

- S**AUVAGES, [Les] leurs mœurs préférées aux nôtres par le Citoyen de Geneve, 11, 35... Leur dépravation prouvée, 11, 17, 27.
- SCIENCES**. (Les) Le Citoyen de Geneve est dans l'erreur, quand il croit qu'elles dépravent les mœurs, 4, 5, 6, 11-20, 47, 70, 81, 84.
- Ou qu'elles étouffent en nous le sentiment de la liberté originelle, 7.
- Ou qu'elles énervent la vraie valeur, 31, 41, 61, 66, 67, 68.
- Les Sciences sont ennemies du repos, & par-là, amies de

- l'homme , de la vertu , 49 , 56 107.
 Plus l'esprit de l'homme est borné , & a de passions , plus
 les Sciences lui sont nécessaires , 100 , 101.
 SIMPLICITE des mœurs. Voyez ingénuité.
 SOCRATES cité contre les Sciences & les beaux Arts , 41.
 Réfuté , *ibid.*
 S'il eût vécu parmi nous , il n'eût point bu la ciguë , ni
 été exposé au mépris , 47.
 SPARTES , & SPARTIATES , leurs mœurs applaudies par
 le Citoyen de Geneve , 39. Réfuté , 39 , 40 , 41.

T.

TRAVAIL (Le) est ami de la vertu , 107 , il préserve
 l'homme de l'oïveté , mere de tous les vices , 123.

V.

- V**ALEUR Guerriere confondue par le Citoyen de Ge-
 neve avec la vertu. Réfuté. Ce que c'est que la valeur
 Guerriere le courage , ses espèces , 31 Confondue
 mal-à-propos par le Citoyen de Geneve , avec la férocité ,
 34 , 61 , 66 , 67 , 68.
 VERITÉ (La) est dans un puits sur les bords duquel M.
 Roulleau veut que nous mourions attachés. Il faut y
 descendre & l'en tirer , répond le Censeur , 54.
 Elle est difficile à trouver pour ceux qui la cherchent ;
 que fera-ce pour les ignorans qui ne la cherchent pas ?
 55.
 La Vérité force l'Auteur du Discours à trahir lui-même
 sa cause , 85 88.
 VERTU. Selon le Citoyen de Geneve nous avons toutes
 les apparences des Vertus , sans en avoir aucune , 8.
 VICES (Les) ne sont pas l'origine des Sciences & des Arts ,
 comme l'avance M. Rousseau 53 , par une nouvelle
 contradiction , puisque son Discours tend à prouver qu'au
 contraire , ce sont les Sciences & les Arts qui ont donné
 naissance aux Vices.
 VIRGILE , ces Vers cités 8 , à l'avant-titre , & 37 , 49.
 VOITURE , ces Vers cités , 33.

Fin de la Table.

